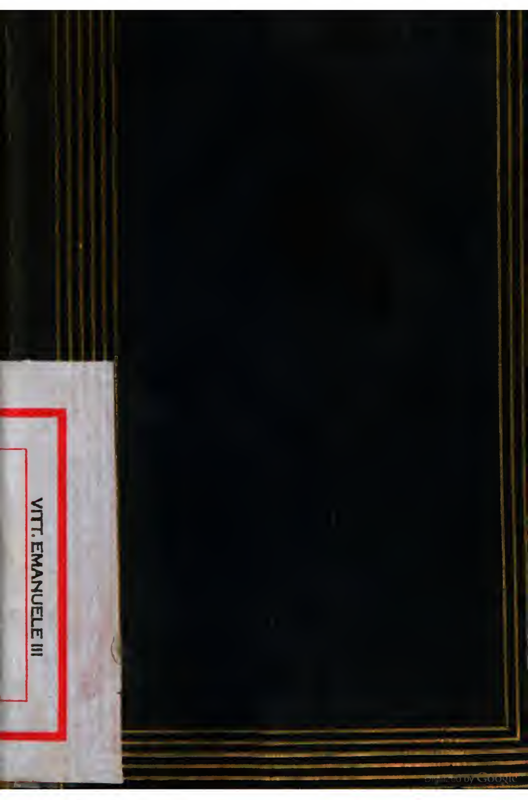

VITT. EMANUELE III
Digitized by Google





MANZONI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. GOSSELIN.

Seconde Édition, revue et corrigée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1838.

LES FIANCÉS.

CHAPITRE XVII.

Une seule envie suffit souvent pour ôter le repos à un galant homme ; à plus forte raison quand il en a deux à la fois qui se combattent l'une l'autre. Depuis plusieurs heures, le pauvre Renzo, comme vous le savez, en avait deux semblables dans la tête : l'envie de courir, et celle de se tenir caché ; et les fâcheux discours du marchand les avaient augmentées tout d'un coup d'une manière extraordinaire. Son aventure avait donc fait du bruit, et l'on avait le dessein de l'arrêter : qui sait combien de sbires on avait mis en campagne pour lui donner la chasse ? qui sait quels ordres avaient été expédiés de surveiller les villages, les hôtelleries et les

chemins ? Il réfléchissait bien aussi que deux sbires seulement le connaissaient, et qu'il ne portait pas son nom écrit sur son visage ; mais il lui revenait à l'esprit cent histoires qu'il avait entendu raconter de fugitifs découverts par des moyens étranges, ou reconnus à leur démarche, à leur air embarrassé, et à d'autres indices imprévus : tout lui faisait ombrage. Quoique, au moment où il sortait de Gorgonzola, le son de la cloche annonçât l'*Ave Maria*, et que les ténèbres qui augmentaient à chaque instant diminuassent d'autant plus ses dangers, cependant ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il prit la grande route, et il se promit bien de la quitter au premier sentier qui lui paraîtrait pouvoir le conduire à sa destination. Dans le commencement, il rencontrait quelques voyageurs ; mais, l'imagination remplie de ces terribles appréhensions, il n'eut pas le courage d'en aborder un seul pour prendre langue. — L'hôte m'a dit que j'avais six milles à faire, pensait-il. Si, en coupant à travers champs, j'en devais faire encore

huit ou dix, mes jambes, qui m'ont si bien servi jusqu'à présent, feraient encore aisément ce trajet. Je ne vais certainement pas vers Milan, donc je me dirige vers l'Adda : en marchant toujours, j'y arriverai tôt ou tard. L'Adda a la voix forte, et quand j'en serai près, je n'aurai plus besoin qu'on me l'indique. Si je trouve quelque barque prête, je passe la rivière sur-le-champ; autrement, je m'arrêterai jusqu'au matin dans un champ, sur un arbre, comme les oiseaux : je serai toujours mieux sur un arbre qu'en prison. —

Bientôt il aperçut un sentier à main gauche, et il s'y jeta. S'il avait rencontré quelqu'un à cette heure, il n'aurait plus fait difficulté de demander son chemin; mais on n'entendait plus le pas d'un seul homme. Il suivait donc sa route et réfléchissait.

— Moi, faire le diable! moi, assassiner tous les nobles! un paquet de lettres trouvé sur moi! mes complices qui faisaient sentinelle! Je donnerais bien quelque chose pour me rencontrer face à face avec ce marchand,

de l'autre côté de l'Adda (ah ! quand l'aurai-je traversée cette bienheureuse Adda !) ; je l'arrêterais et lui demanderais à mon aise où il a pêché tous ces beaux renseignements. Sachez maintenant, mon cher monsieur, lui dirais-je, que la chose s'est passée de telle et telle façon, et que si j'ai fait le diable, c'était pour secourir Ferrer, comme s'il avait été mon propre frère. Sachez que ces bandits, qui, à vous entendre, étaient mes amis, me voulaient jouer un mauvais tour, parce que, dans un moment, je leur avais parlé comme un honnête garçon ; sachez enfin que, tandis que vous restiez chez vous pour garder votre boutique, je me faisais rompre les côtes pour sauver votre intendant des vivres, que je n'ai jamais ni vu ni connu. Prenez garde qu'une autre fois je me dérange pour secourir les grands... Il est vrai que nous devons le faire pour le bien de notre âme, car ils sont aussi notre prochain. Et ce gros paquet de lettres, où se trouvent révélés tous les secrets du complot, et qui, dans ce moment, sont entre

les mains de la justice, comme vous le savez pertinemment, voulez-vous que je vous le fasse voir ici sans le secours du diable? Avez-vous la curiosité de voir cet amas de lettres? Le voici... Une seule lettre? Oui, monsieur, une seule lettre, et cette lettre, si vous le voulez savoir, a été écrite par un religieux qui peut vous en remontrer, un religieux, sans vous faire tort, dont un poil de la barbe vaut mieux que toute la vôtre; elle a été écrite, cette lettre, comme vous le voyez, ajouterais-je, à un autre religieux, qui est un homme aussi... Voyez-vous maintenant comme mes amis sont de malhonnêtes gens? Apprenez un peu à mieux parler une autre fois, principalement quand il s'agira du prochain. —

Mais, au bout de quelque temps, ces réflexions et beaucoup d'autres semblables s'évanouirent : les circonstances présentes occupèrent toutes les facultés du pauvre voyageur. La crainte d'être poursuivi et découvert, qui, durant le jour, avait si fort attristé son voyage, ne le tourmentait plus;

mais que de choses rendaient plus triste sa marche nocturne ! Les ténèbres, la solitude, la fatigue, qui, en s'augmentant, était devenue douloureuse ; une brise sourde, continue, pénétrante, qui soufflait sans interruption, et devait être fort incommode pour un homme qui portait les mêmes habits qu'il avait mis pour son mariage, et qui comptait, peu d'instants après, revenir triomphant à sa maison, située à peu de distance de l'église ; mais ce qui rendait sa situation encore plus pénible, c'était d'aller à l'aventure, en cherchant, sans être assuré de le trouver, un lieu de repos où il pût s'arrêter avec sécurité.

Quand il lui arrivait de traverser un village, il faisait le moins de bruit possible, et regardait avec soin s'il n'y avait pas quelque porte encore ouverte ; mais il n'apercevait d'autres indices de gens éveillés que quelques lumières qui perçaient à travers les fenêtres. Dans la partie de sa route située hors des lieux habités, il s'arrêtait de temps en temps, prêtait l'oreille, et écoutait s'il ne

distinguerait pas ce bienheureux murmure de l'Adda ; mais c'était en vain. Il n'entendait d'autre bruit que les hurlements des chiens qui partaient de quelque chaumière isolée, retentissant dans l'air, lugubres et menaçants à la fois. A son approche, les hurlements se changeaient en aboiements irrités, furieux ; et lorsqu'il passait devant la chaumière, il entendait, il voyait presque l'animal, qui, le museau placé au défaut de la porte, redoublait ses cris ; ce qui lui ôtait la tentation de frapper et de réclamer l'hospitalité. Et lors même qu'il n'y eût pas eu de chiens, il ne s'en fût pas senti le courage. — Si je frappe, se disait-il, on ne manquera pas de me demander aussitôt : Qui va là ? Que voulez-vous à cette heure ? Comment êtes-vous arrivé ici ? Faites-vous connaître ; ce n'est point ici une hôtellerie. Et c'est le moins qui puisse m'arriver : heureux encore si je n'ai pas affaire à quelque poltron qui se mette à crier : Au secours ! au voleur ! Il me faudra avoir sur-le-champ quelque chose de précis à répondre, et que répondrai-je ?

Quiconque entend du bruit pendant la nuit voit aussitôt des voleurs, des malveillants, des embûches : il ne songe jamais qu'un honnête homme puisse se trouver dehors nuitamment, à moins qu'il ne soit en voiture. — Alors il réservait ce dernier parti pour une nécessité extrême, et avançait toujours, dans l'espoir, sinon de traverser l'Adda, du moins de la découvrir durant la nuit, et de n'être point obligé de la chercher en plein jour.

A force de marcher, il parvint dans un lieu où les champs finissaient et où commençait une bruyère, ce qui lui parut, sinon un indice certain, du moins une légère indication du voisinage d'un fleuve, et il s'y enfonça, en suivant le sentier qui la traversait. Quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta pour prêter l'oreille ; mais ce fut en vain. L'âpreté du lieu venait ajouter à la tristesse du chemin : pas un mûrier, pas une vigne, pas le moindre de ces signes de culture qui, jusque-là, avaient consolé son imagination. Cependant il ne perdit pas cou-

rage ; mais comme dans son esprit commençaient à se réveiller certaines images, certaines apparitions, que cent histoires y avaient mises en réserve, Renzo, pour les chasser ou les apaiser, récitait, en cheminant, les prières des morts.

Peu à peu il rencontra, au milieu de bruyères plus élevées, quelques buissons d'épines, de prunelliers, de chênes. En s'avançant davantage, et en pressant le pas avec plus d'impatience que de vivacité, il commença à découvrir quelques arbres épars parmi les arbrisseaux, et plus loin encore, en suivant toujours le même sentier, il s'aperçut qu'il entrait dans un bois. Il éprouva d'abord une certaine répugnance à continuer sa route ; mais il la surmonta, et bon gré mal gré il pénétra dans ce bois. Plus il avançait, plus il sentait s'accroître sa répugnance, et plus l'espace du lieu lui semblait sauvage. Les arbres qu'il voyait de loin lui apparaissaient sous des formes étranges, bizarres, extraordinaires ; l'ombre de leurs cimes légèrement agitées, qui se dessinait

tremblante sur le sentier éclairé par la lune, lui causait une sorte de déplaisir ; le bruit même des feuilles sèches, froissées sous ses pas, avait à son oreille je ne sais quoi de sinistre. Ses jambes, comme par un instinct machinal, éprouvaient le besoin de courir au moment même où elles paraissaient le supporter avec peine. Il sentait la brise nocturne souffler plus rigoureuse sur son visage ; il la sentait s'insinuer, courir entre ses vêtements et sa chair, la glacer, pénétrer plus aiguë dans tous ses membres, et le priver du peu de forces qui lui restait. Pendant quelques instants, ce sentiment pénible, cette horreur indéfinissable, contre lesquels son âme luttait avec effort, semblèrent dominer entièrement toutes ses facultés. Il allait y succomber ; mais, plus effrayé de sa terreur que de toute autre chose, il rappela ses esprits, et leur commanda d'obéir. Ainsi ranimé un moment, il s'arrêta pour délibérer. Il résolut de sortir promptement de ce bois par le chemin qu'il avait déjà parcouru, d'aller en droiture au dernier village qu'il

avait traversé, de retourner au milieu des hommes, et d'y chercher une retraite, lors même que ce devrait être dans une auberge. Pendant qu'il délibère ainsi, les feuilles cessent de crier sous ses pas, et un silence profond règne autour de lui; un léger bruit vient frapper son oreille, c'est le murmure d'une eau courante; il écoute, il s'assure, il s'écrie: « C'est l'Adda! » Ce fut pour lui comme la découverte d'un ami, d'un frère, d'un sauveur. La fatigue disparaît presque entièrement, le pouls lui revient; son sang, reprenant sa chaleur, circule avec liberté dans ses veines; il sent ses pensées renaître à la confiance, et s'évanouir en grande partie ce trouble et cette tristesse qui s'étaient emparés de lui; alors il n'hésite plus à s'enfoncer dans le bois pour répondre à l'appel de ce bienfaisant murmure.

Il parvint bientôt à l'extrémité de la plaine sur le penchant d'une profonde vallée, et, regardant à travers les taillis dont il était couvert, il vit dans le fond briller l'onde limpide. Alors levant les yeux, il découvrit

la vaste plaine située sur l'autre rive parsemée de villages, et au delà les collines, sur l'une desquelles on distinguait une masse blanchâtre, qui lui paraissait être une ville, et Bergame assurément. Il s'avança sur le penchant, et, détournant les branches avec ses mains, il regarda s'il découvrirait quelque barque voguant sur le fleuve; il écouta s'il n'entendrait pas le battement des rames; mais il ne vit, il n'entendit rien. Si c'eût été une rivière moins forte que l'Adda, Renzo serait aussitôt descendu, et aurait tenté de la passer à gué; mais il savait trop bien qu'avec l'Adda ce n'était point une tentative à risquer sans danger.

En attendant, il se mit à se consulter avec calme sur le parti qu'il devait prendre. Monter sur un arbre pour y attendre l'aurore, pendant six heures peut-être, avec cette brise et cette rosée, sous ce léger vêtement, c'était plus qu'il n'en fallait pour transir de froid. Se promener pendant tout ce temps, afin de pouvoir résister, eût été un secours peu efficace contre la rigueur de la température, et

c'eût été trop exiger de ces pauvres jambes qui avaient déjà fait plus que leur devoir. Il se rappela heureusement en cet instant que, dans un des champs les plus voisins de la bruyère, il avait, en passant, aperçu un *cascinotto*. C'est ainsi que les paysans de la plaine du Milanais appellent certaines cabanes couvertes en chaume, construites de troncs et de branches d'arbre, et revêtues en terre, où ils ont coutume de déposer leur récolte pendant l'été, et de passer la nuit pour la garder : dans les autres saisons, ces cabanes restent abandonnées. Il se décida de suite à en faire son hôtellerie; il reprit le sentier, repassa le bois, la bruyère, parvint à la partie cultivée, revit le *cascinotto* et s'y dirigea. Une mauvaise porte à moitié détachée et sans serrure le fermait; Renzo la tira à lui et entra : il vit suspendue en l'air et soutenue par des liens de feuilles une claie en forme de hamac; mais il n'osa pas y monter. Il aperçut un peu de paille à terre, et il jugea qu'un somme fait de cette manière aurait encore beaucoup de douceur.

Cependant, avant de prendre possession de la retraite que la Providence lui avait préparée, il se jeta à genoux pour lui rendre grâce de ce bienfait et de toute l'assistance qu'il en avait reçue dans cette terrible journée. Il fit ensuite sa prière accoutumée; et l'ayant achevée, il demanda pardon à Dieu de l'avoir oublié le soir précédent, d'avoir, comme il le disait lui-même, été se coucher comme un chien, et même pis. — C'est pour cela, ajouta-t-il en lui-même, en s'étendant sur le tas de paille, c'est pour cela qu'au matin j'ai été réveillé d'une manière si fâcheuse. — Il ramassa ensuite toute la paille qui se trouvait autour de lui, et se la jeta sur le corps, se procurant ainsi, du mieux qu'il pouvait, une espèce de couverture contre la rigueur du froid qui, même dans cette cabane, se faisait vivement sentir; et il se promit de faire un bon somme, qu'il lui semblait avoir payé assez cher dans cette laborieuse journée.

Mais à peine eut-il fermé l'œil, qu'il commença à se faire dans sa mémoire, ou dans

son imagination (je ne saurais indiquer précisément laquelle des deux), un mouvement de gens si nombreux, si extraordinaire, qu'il lui ôta l'envie de dormir. Il revoyait le marchand, le commissaire, les sbires, le fourbisseur, l'hôte, Ferrer, l'intendant, la compagnie de l'hôtellerie, toute cette foule des rues ; puis Don Abondio, puis Don Rodrigo ; et de tant de personnages différents, il n'en était aucun qui n'entraînât après lui le souvenir de quelque peine ou de quelque malheur.

Trois images seules lui apparaissaient exemptes de tout souvenir amer, pures de tout soupçon, n'ayant rien que d'aimable ; et deux surtout, très-différentes sans doute, mais étroitement unies dans le cœur du jeune homme : une chevelure noire et une barbe blanche. Mais la douceur qu'il trouvait à y arrêter sa pensée n'était pas sans mélange. En se représentant le bon religieux, il ressentait plus vivement la honte de sa conduite irrégulière, de sa méprisable intempérance, du mauvais usage qu'il avait fait des conseils

paternels de cet homme vénérable; et en contemplant l'image de Lucie, nous ne pourrions dire ce qu'il ressentait : le lecteur connaît les circonstances, il peut se le figurer. Et cette bonne Agnès! il ne l'oubliait pas non plus cette Agnès qui l'avait choisi, qui déjà le considérait comme son fils, et qui, avant de recevoir de lui le titre de mère, en avait pris le langage et la tendresse, et lui en avait montré la sollicitude par ses actions. Mais c'était pour le jeune homme une douleur de plus, et non la moins poignante, de penser que, pour prix d'attentions aussi tendres, de tant de bienveillance, la pauvre femme se trouvait maintenant sans asile, errante, incertaine de l'avenir, et recueillait des soucis et des peines là où elle avait espéré trouver le repos et le bonheur de sa vieillesse. Quelle nuit, pauvre Renzo! et cette nuit devait être la cinquième de son mariage! Quelle chambre! quel lit nuptial! et après quelle journée! Et pour arriver à quel lendemain! à quelle suite de jours! — A la volonté de Dieu, répondait-il aux pen-

sées qui le tourmentaient avec le plus de violence, à la volonté de Dieu. Il sait ce qu'il fait; il veille aussi sur nous. Tous ces chagrins me seront comptés pour la rémission de mes péchés. Lucie est si bonne! le Seigneur ne voudra pas la faire souffrir trop longtemps.

Au milieu de ces agitations, et désespérant de pouvoir s'endormir, à cause de l'incommodité du froid qui lui faisait involontairement claquer les dents, il soupirait après le retour du jour, et mesurait avec impatience la marche lente des heures. Je dis qu'il mesurait, parce qu'à chaque demi-heure il entendait, dans ce vaste silence, retentir les sons d'une horloge : j'imagine que ce devait être celle de Trezzo. Et la première fois que ce bruit vint inopinément frapper son oreille, sans offrir avec soi aucune idée du lieu d'où il pouvait partir, il lui porta dans l'âme je ne sais quoi de mystérieux et de solennel et y produisit l'effet d'un avertissement que lui aurait donné une personne invisible, une voix inconnue.

Lorsque enfin cette horloge eut frappé cinq coups, heure que Renzo avait marquée pour son départ, il se leva à moitié engourdi, se mit à genoux, et récita, avec plus de ferveur encore que de coutume, sa prière du matin; puis debout, il allongea les bras, les jambes, remua la tête et les épaules, comme pour remettre ensemble tous ses membres, qui lui paraissaient agir isolément; il souffla dans ses mains, les frotta, ouvrit la cabane, et commença par jeter un rapide regard à l'entour, pour s'assurer qu'il n'y avait personne. N'ayant aperçu âme qui vive, il chercha de l'œil le sentier qu'il avait suivi le soir précédent, le reconnut bientôt plus aisément qu'il ne l'espérait de ses souvenirs confus, et il se remit en route.

L'aspect du ciel annonçait une belle journée. La lune, pâle et sans rayons, brillait pourtant encore dans l'immense étendue d'un ciel gris azuré qui, vers l'orient, s'éteignait dans une teinte légèrement dorée. Plus près de l'horizon s'étendaient, à des intervalles inégaux, quelques nuages plutôt

azurés que bruns, et dont les derniers étaient bordés d'une frange de feu qui, de moment en moment, devenait plus vive et plus distincte; vers le midi, d'autres nuages amoncelés, légers et ondulants, pour ainsi dire, couraient en se teignant de mille couleurs qu'on n'aurait pu définir. C'était un véritable ciel de Lombardie, si beau dans sa beauté, si calme, si majestueux. Si Renzo se fût trouvé là pour son plaisir, il eût bien certainement jeté un regard sur la voûte du ciel, et admiré cette aurore, si différente de celle qu'il avait coutume de voir dans ses montagnes: mais ses yeux étaient fixés sur la terre, et il marchait vite, autant pour se réchauffer que pour arriver promptement. Il traverse les champs, les bruyères, le bois, en regardant autour de lui et en songeant avec une sorte de pitié à la terreur qu'il y avait éprouvée quelques heures auparavant; il parvient au bord de la vallée, y jette un coup d'œil, et, à travers les broussailles, il aperçoit une petite barque de pêcheur, qui remontait lentement le courant, en rasant cette rive. Il

descend lestement par le chemin le plus court, au milieu des ronces, et, en peu d'instants, il est sur le bord de la rivière; il appelle le pêcheur le plus doucement qu'il peut, et, avec l'intention de paraître réclamer de lui un service de peu d'importance, mais, sans s'en apercevoir et d'un air moitié suppliant, il lui fait signe d'approcher. Le pêcheur jette un coup d'œil le long du rivage, regarde attentivement à l'amont et à l'aval de la rivière, puis il dirige la proue vers le montagnard, et aborde. Renzo, qui se tenait sur le bord de la rive, et, pour ainsi dire, un pied dans l'eau, saisit l'extrémité de la barque et saute dedans.

« Voudriez-vous, en payant toutefois, lui dit-il, me faire le plaisir de me passer pour un moment sur l'autre rive? » Le pêcheur l'avait deviné, et déjà il tournait la proue de ce côté. Renzo, ayant aperçu dans le fond de la barque une autre rame, se baissa et s'en saisit.

« Doucement, doucement, » dit le patron; mais voyant avec quelle adresse le jeune

homme avait pris la rame et se disposait à en faire usage : « Ah! ah! ajouta-t-il, vous êtes du métier! »

« Un peu, » répondit Renzo, et il se mit à ramer avec une vigueur et une adresse qui annonçait plus qu'un amateur. Tout en voguant, il jetait un regard inquiet tantôt sur le rivage dont il s'éloignait, tantôt sur la rive vers laquelle il dirigeait sa course, et il regrettait d'être forcé de prendre le plus long trajet, parce que le courant, trop rapide en cet endroit, ne permettait pas de traverser en droite ligne, et que la barque, soit en rompant, soit en suivant le fil de l'eau, devait faire une marche diagonale. Comme il arrive toujours dans les affaires un peu obscures, où les difficultés qui se présentent en masse au premier abord deviennent plus nombreuses vues en détail au moment de l'exécution, Renzo, maintenant qu'il avait passé, pour ainsi dire, l'Adda, éprouvait beaucoup d'inquiétude de ne pas savoir avec certitude s'il était sur la frontière du Milanais, et si, ayant vaincu cet obstacle, il ne

lui en resterait pas encore un autre à surmonter. Ayant donc appelé le pêcheur pour qu'il se tournât vers lui, et lui montrant d'un signe de tête cette masse blanchâtre qu'il avait aperçue la nuit précédente, et qu'il distinguait bien mieux en ce moment, il lui dit : « Est-ce Bergame que je vois là-bas? »

« C'est la ville de Bergame même, » répondit le pêcheur.

« Et la rive où nous abordons est-elle Bergamasque? »

« Terre de Saint-Marc. »

« Vive Saint-Marc ! » s'écria Renzo. Le pêcheur ne dit rien.

Ils touchent enfin à cette rive; Renzo s'y précipite; il rend grâce à Dieu dans son cœur : puis il adresse de vive voix ses remercîments au batelier, tire de sa poche une berlingue, ce qui, attendu les circonstances, n'était point une petite générosité, et la donne à ce brave homme; celui-ci, après avoir encore jeté un coup d'œil à la rive milanaise et sur le fleuve, tendit la main, reçut le don, le cacha, puis pinça les lèvres, et, y mettant

l'index en croix avec une expression vive et très-significative, il lui souhaita un bon voyage, et s'en retourna.

Afin qu'une complaisance si prompte et si discrète de la part de ce pêcheur envers un inconnu ne cause pas au lecteur une trop grande surprise, nous devons l'informer que cet homme, de qui un pareil service était souvent réclamé par des contrebandiers et des contumaces, était habitué à le rendre, non pas tant à cause du gain modique et incertain qui en résultait pour lui, que pour ne pas se faire d'ennemis dans ces deux classes. Il le rendait, disons-nous, toutes les fois qu'il pouvait être assuré de n'être point aperçu des gabelous, des sbires ou des espions. Ainsi, sans vouloir beaucoup plus de bien aux uns qu'aux autres, il cherchait à les contenter tous avec cette impartialité à laquelle se soumet, pour l'ordinaire, celui qui est obligé de traiter avec certaines personnes, et qui est sujet à rendre compte de ses actions à certaines autres.

Renzo s'arrêta quelques instants sur le

rivage pour contempler la rive opposée, cette terre qui naguère brûlait sous ses pieds. — Ah ! j'en suis dehors à présent ! — Telle fut sa première pensée. — Reste où tu es, maudit pays, — fut la seconde, l'adieu à la patrie. Mais la troisième se tourna vers ce qu'il y laissait. Alors il croisa ses bras sur sa poitrine, poussa un soupir, jeta les yeux sur l'eau qui coulait à ses pieds, et se dit : — Elle a passé sous le pont ! — C'est ainsi, selon l'usage de ses compatriotes, qu'il désignait, par antonomase, le pont de Lecco. — Ah ! monde infâme.... Mais Dieu l'a voulu. »

Il détourna ses regards de ces tristes objets, et se mit en route, prenant pour point de mire la masse blanchâtre que l'on distinguait sur le penchant de la montagne, jusqu'à ce qu'il trouvât quelqu'un à qui il pût demander son chemin. Et il fallait voir avec quelle aisance il accostait les voyageurs, et comment, sans hésitation, sans déguisement, il prononçait le nom du pays qu'habitait son cousin, pour en connaître la direc-

tion. Le premier qui le lui indiqua lui apprit aussi qu'il lui restait encore neuf milles à faire avant d'y arriver.

Ce voyage ne fut point agréable. Sans parler des soucis que Renzo portait avec lui, son œil à chaque pas était attristé par des objets douloureux qui lui annonçaient qu'il devait s'attendre à retrouver dans le pays où il allait la disette qu'il avait laissée dans le sien. Sur toute sa route, et plus encore dans les bourgs et dans les hameaux, il voyait errer de malheureux mendiants, poussés par la faim, et non par la paresse, qui montraient leur misère bien plus sur leurs visages que dans leurs vêtements; c'étaient des paysans, des montagnards, des artisans, des familles entières, et il entendait un mélange bruyant de supplications, de plaintes et de gémissements. Cette vue, outre la douloureuse pitié qu'elle excitait dans son cœur, y faisait aussi naître quelques inquiétudes sur son avenir.

— Qui sait, se disait-il, si j'aurai lieu d'être satisfait, s'il y aura du travail comme

dans les dernières années? C'est égal, Bortolo me voulait du bien, c'est un bon enfant, il a amassé quelque chose, il m'a souvent engagé à venir, il ne m'abandonnera pas. Et puis la Providence m'a aidé jusqu'ici ; elle viendra encore à mon aide dans l'avenir. —

Cependant l'appétit, déjà réveillé en lui depuis quelque temps, s'accroissait en raison du chemin ; et quoique Renzo, quand il commença à y penser sérieusement, crût qu'il pourrait le gouverner aisément jusqu'au terme de sa course qui n'était plus maintenant éloigné que de deux milles, il réfléchit pourtant qu'il n'était pas convenable d'arriver chez son cousin comme un mendiant affamé, et de lui dire pour première salutation : Donne-moi à déjeuner. Il tira de sa poche toutes ses richesses, les étala avec le doigt dans le creux de sa main, et en fit le dénombrement. Ce n'était point un compte qui réclamât une grande arithmétique ; mais il y avait suffisamment de quoi faire un joli repas. Il entra donc dans une auberge pour

se restaurer, et, lorsqu'il eut payé son écot, il lui restait encore quelque chose.

En sortant de cette maison, il vit près de la porte, couchées dans la rue, et il eût mis le pied sur elles s'il n'y eût fait attention, deux femmes, dont l'une âgée, et l'autre plus jeune, avec un petit enfant, qui, après avoir inutilement pressé le sein maternel, poussait des cris plaintifs; elles étaient pâles comme la mort; et debout, près d'elles, se tenait un homme dont le visage et les membres annonçaient encore une vigueur ancienne, mais affaiblie et presque éteinte par une longue souffrance. Ils tendirent tous trois la main vers le voyageur, qui sortait avec la démarche aisée et l'air gaillard : personne ne parla; qu'aurait pu dire de plus une éloquente prière?

« Oui, il y a une Providence! » s'écria Renzo; et, fouillant aussitôt dans sa poche, il en tira tout ce qu'il possédait, le mit dans la main qui se trouvait la plus rapprochée de lui, et reprit sa route.

Le repas et cette bonne œuvre (car nous

sommes composés d'une âme et d'un corps) avaient ranimé et égayé ses pensées. Certainement, en se dépouillant ainsi du peu d'argent qui lui restait, il avait pris plus de confiance dans l'avenir que s'il eût trouvé une somme dix fois plus forte ; car, si la Providence avait tenu en réserve, pour la conservation de pauvres misérables, ces derniers deniers d'un étranger, fugitif, chassé de ses foyers et n'ayant même qu'une existence incertaine, comment supposer qu'elle voudrait ensuite abandonner celui dont elle s'était servi pour remplir ce généreux dessein, et à qui elle avait donné un sentiment si vrai d'elle-même, si efficace, si désintéressé ? Telle était la pensée du jeune homme, mais moins précise que nous ne venons de la retracer. Durant le reste du chemin, en repassant dans son esprit les circonstances et les événements qui lui avaient paru les plus obscurs et les plus embarrassés, tout s'expliquait facilement à ses yeux. La cherté et la misère devaient avoir un terme ; chaque année amènerait sa moisson, et, en attendant,

il avait le cousin Bortolo et son industrie personnelle : il avait d'ailleurs chez lui, pour soutenir cette industrie, quelques épargnes qu'il ferait venir. Avec ces moyens, au pis aller, il vivrait au jour le jour, en économisant, et pourrait attendre le retour du bon temps. — Et puis, le bon temps une fois revenu, poursuivait Renzo dans ses imaginations, les travaux reprendront avec activité; les maîtres voudront à l'envi se procurer des ouvriers milanais, qui sont ceux qui travaillent le mieux; les ouvriers milanais se feront valoir, et quand on veut des gens habiles, il faut les payer : on gagnera de quoi vivre et de quoi faire quelques épargnes; on arrangera une petite maison, et on fera écrire aux femmes de venir... Et puis, pourquoi attendre si longtemps? N'est-il pas vrai qu'avec ces petites épargnes nous eussions pu vivre chez nous tout cet hiver? Eh bien, elles nous serviront également pour vivre ici. Quant aux curés, on en trouve partout. Ces deux bonnes amies arrivées, nous nous établirons. Quel plaisir d'aller

ensemble se promener sur cette même route ! d'aller en voiture jusqu'à l'Adda, de faire un repas sur le bord de l'eau, et de montrer à ces bonnes amies l'endroit où je me suis embarqué, les broussailles à travers lesquelles je suis descendu, le lieu d'où j'ai promené mes regards pour découvrir un batelier. —

Il arrive enfin au pays du cousin; en y entrant, et même avant d'y mettre le pied, il distingue une maison très-élevée, avec plusieurs rangs de longues fenêtres les unes au-dessus des autres, et plus rapprochées que ne le réclamait la division des étages; il la reconnaît pour une filature, entre, et demande à haute voix, au milieu du bruit des roues et de l'eau, si ce n'est pas là que demeure Bortolo Castagneri.

« Monsieur Bortolo ! le voilà. »

— Monsieur ! c'est bon signe, pensa Renzo; il aperçoit le cousin et court à lui. Celui-ci se retourne, et reconnaît le jeune homme, qui lui dit : « Me voici. » S'écrier de surprise, lever les bras et se les passer mutuel-

lement autour du cou, fut l'affaire d'un moment. Après ces premières démonstrations, Bortolo emmène notre jeune campagnard loin du bruit des métiers et des regards des curieux dans une autre salle, et lui dit : « Je te vois avec plaisir, mais il faut avouer que tu es un singulier garçon. Je t'ai souvent invité sans que tu veuilles venir, et voilà que tu arrives dans un moment assez peu favorable. »

« Que veux-tu que je te dise? je ne suis point venu de ma propre volonté, » dit Renzo ; et il lui raconta le plus brièvement possible, mais non sans beaucoup d'émotion, sa douloureuse histoire.

« C'est une autre paire de manches, dit Bortolo. Oh ! mon pauvre Renzo ! Mais tu as compté sur moi, et je ne t'abandonnerai pas. Véritablement, on ne manque pas d'ouvriers à l'heure qu'il est ; ce n'est même qu'avec la plus grande peine que chacun conserve les siens pour ne pas les perdre et faire tort à son commerce ; mais le patron me veut du bien, et il a des ressources. Et,

puisqu'il faut te le dire, c'est à moi qu'il le doit en grande partie sans me vanter : il fournit les fonds, et moi ma modeste habileté. Je suis son premier ouvrier, sais-tu? Et puis je dois te dire encore que je suis son *factotum*. Pauvre Lucie Mondella ! Je me la rappelle comme si c'était hier. Une bonne fille ! Toujours la plus réservée à l'église; et quand on passait devant cette petite maison... Je la v is encore cette maisonnette, hors du village, avec un beau figuier qui en couronnait le mur... »

« Ah ! je t'en prie, ne parlons pas de cela. »

« Je veux dire que, quand on passait devant cette maisonnette, on entendait toujours ce dévidoir qui tournait sans interruption. Et ce Don Rodrigo ! de mon temps, c'était déjà un assez mauvais sujet ; à présent il fait le diable à quatre, à ce que je vois; mais cela ne durera qu'autant que Dieu lui laissera la bride sur le cou. Ainsi donc, comme je te le disais, on souffre un peu ici de la faim... Et à propos, comment va l'appétit? »

« J'ai mangé un morceau en route il n'y a pas longtemps. »

« Et de l'argent, en avons-nous? »

Renzo ouvrit une de ses mains, et, l'ayant approchée de sa bouche, il souffla légérement dessus.

« C'est égal, dit Bortolo, j'en ai, moi, ainsi n'aie pas d'inquiétude; d'ailleurs, si Dieu veut que les choses changent, tu pourras bientôt me le remettre, et faire encore de petites économies. »

« J'ai quelques épargnes à la maison, et je me les ferai envoyer. »

« C'est bien; et, en attendant, compte sur moi. Dieu m'a donné du bien pour que je puisse en faire aux autres; et si je n'en fais pas à mes parents et à mes amis, à qui donc en ferai-je? »

« Je l'ai bien dit, moi, qu'il y avait une Providence! » s'écria Renzo, en serrant affectueusement la main du bon cousin.

« Ainsi donc, reprit celui-ci, le peuple a fait tout ce vacarme à Milan? il m'a bien l'air d'avoir fait une sottise. Déjà le bruit

en était parvenu jusqu'ici ; mais je veux que tu me racontes la chose plus en détail. Eh, en avons-nous des choses à nous dire ! Ici, vois-tu, on agit un peu plus posément, et les affaires se traitent avec plus de sagesse. La ville a acheté d'un marchand de Venise deux mille mesures de blé, lequel vient de la Turquie ; mais quand il s'agit de nourrir la population, on n'y regarde pas de si près. Vois maintenant ce qui est arrivé : les gouverneurs de Vérone et de Brescia ont fermé les passages en disant qu'il ne passerait pas de blé chez eux. Que font alors les Bergamasques ? Ils expédient à Venise un homme qui sait parler. Cet homme est parti à la hâte, s'est présenté au Doge, et a demandé ce que signifiait cette mauvaise plaisanterie. Il a fait un discours ! mais un discours, à ce qu'ils disent, digne d'être imprimé. Ce que c'est que d'avoir un homme qui sache parler ! Aussitôt on donne ordre de laisser passer le blé ; et les gouverneurs non-seulement sont obligés de lui livrer passage, mais ils doivent encore lui fournir une

escorte, et il est en route à l'heure qu'il est. On a pensé aussi à la campagne. Un autre brave homme a fait comprendre au sénat que le peuple du dehors avait faim, et le sénat a accordé quatre mille mesures de millet, ce qui aide encore à faire du pain. Et puis, faut-il que je te le dise, quand nous n'aurons plus de pain, nous mangerons autre chose. Dieu m'a donné du bien, comme je te l'ai dit. Dans un instant, je te conduirai à mon patron : je lui ai tant de fois parlé de toi, que je suis sûr qu'il te fera bonne mine. C'est un brave Bergamasque de la vieille roche, qui a un excellent cœur : il ne t'attendait certainement pas aujourd'hui ; mais quand il saura ton histoire... Et puis il sait apprécier l'ouvrier, parce que la disette passe, et que le commerce dure. Mais avant tout, il faut que je t'avertisse d'une chose. Sais-tu comment on nous appelle dans ce pays, nous autres de l'État de Milan ? »

« Comment nous appelle-t-on ? »

« Les habitants nous appellent nigauds. »

« Oh ! ce n'est pas un joli nom. »

« Il s'en faut bien : mais il n'en est pas moins vrai que celui qui est né sur le territoire de Milan, et veut vivre sur celui de Bergame, doit l'entendre sans se fâcher. Pour ces gens-là, donner du nigaud à un Milanais, c'est comme s'ils donnaient de l'illustrissime à un gentilhomme. »

« Mais j'imagine qu'ils ne le disent qu'à ceux qui veulent bien se le laisser dire. »

« Mon cher ami, si tu n'es pas décidé à te laisser appeler nigaud à tout propos, il ne faut pas compter que tu puisses vivre ici, car il faudra que tu aies toujours le couteau à la main ; et quand, je suppose, tu en aurais tué deux, trois, quatre même, il en viendrait un qui te tuerait à son tour : et alors le beau plaisir de comparaître au tribunal de Dieu avec trois ou quatre homicides sur le corps ! »

« Mais un Milanais qui a un peu de... » Et ici il se frappa plusieurs fois le front avec le doigt, comme il l'avait fait dans l'hôtellerie de la *Pleine-Lune*. « Je veux dire un garçon qui sait bien son métier ? »

« C'est la même chose : c'est encore un nigaud. Veux-tu savoir comment s'exprime mon patron, quand il parle de moi avec ses amis ? — Ce nigaud-là a été la main de la Providence pour mon commerce ; si je n'avais pas ce nigaud, je serais bien embarrassé. — C'est l'usage ici. »

« C'est un bien sot usage, surtout quand on considère ce que nous savons faire : car enfin qui a importé dans ce pays l'art du fileur, et qui le soutient ? c'est nous ; et il est possible que cette raison ne les ait pas corrigés ! »

« Jusqu'à présent, elle ne l'a pas fait : cela pourra venir avec le temps pour les enfants ; mais pour les hommes, il n'y a pas de remède, ils ont pris leur pli, et ils ne le perdront plus. Après tout, quel mal cela fait-il ? Les tours que t'ont joués et ceux que te vouláient faire nos chers compatriotes étaient bien autre chose, ma foi. »

« C'est vrai pourtant : au fait, s'il n'y a pas d'autre inconvénient... »

« Maintenant que te voilà convaincu, tout

ira bien. Viens trouver le patron, et prends courage. »

Tout alla bien en effet, et les promesses de Bortolo se trouvèrent si bien réalisées, que nous croyons inutile de nous y arrêter. Et ce fut vraiment un coup de la Providence ; car nous verrons tout à l'heure quel espoir Renzo devait fonder sur les économies qu'il avait laissées dans sa maison.

CHAPITRE XVIII.

Le même jour, 13 novembre, il arrive un courrier extraordinaire, qui apporte au podestat de Lecco une dépêche du capitaine de justice. Elle contient l'ordre de prendre les mesures convenables et de faire les plus soigneuses recherches, pour s'assurer si le nommé Renzo Tramaglino, fileur de soie, échappé des mains *prædicti egregii domini capitanei*, n'est pas retourné, *palam vel clam*, dans son village, *ignotum*, quant au nom, *verùm in territorio Leuci*: *quod si compertum fuerit sic esse*, le dit podestat doit, *quantâ maximâ diligentiâ fieri poterit*, s'en emparer, et, après l'avoir fait attacher avec soin, *videlicet* avec de bonnes menottes, attendu l'insuffisance

éprouvée des menottes ordinaires, le faire conduire en prison, et l'y tenir sous bonne garde pour le remettre à l'agent qui sera désigné à cet effet; qu'en cas qu'il soit ou non revenu à son domicile, *accedatis ad domum prædicti Laurentii Tramaglini*, et, *factâ debitâ diligentiâ quidquid ad rem repertum fuerit auferatis*, et *informationes de illius pravâ qualitate*, *vitâ et complicibus sumatis*, et de tout ce qui aura été dit ou fait, découvert ou non reconnu, saisi ou laissé, *diligenter referatis*.

Le podestat, après s'être assuré par tous les moyens humains que l'individu désigné n'a point reparu dans le pays, fait venir le consul du village, et se transporte avec lui à la maison indiquée, accompagné d'un commissaire et de bon nombre de sbires. La maison est fermée; celui qui en possède les clefs n'y est pas, ou ne se laisse pas voir. On force la serrure, et l'on fait la diligence prescrite; ce qui veut dire que l'on procède comme dans une ville prise d'assaut. Le bruit de cette expédition se répand aussitôt,

et parvient aux oreilles du père Cristofore, qui, non moins surpris qu'affligé, s'informe à tout le monde pour avoir quelques lumières sur la cause d'un événement aussi imprévu ; mais il n'en obtient que de vagues conjectures et des bruits contradictoires, et il écrit sur-le-champ au père Bonaventure, duquel il espère recevoir des renseignements plus précis. Cependant les parents et les amis de Renzo sont cités pour déposer sur ce qu'ils peuvent savoir touchant ses *mauvaises qualités*. Se nommer Tramaglino est une honte, un malheur, un crime : le village est sens dessus dessous. Peu à peu on parvient à savoir que Renzo s'est échappé des mains de la justice au beau milieu de Milan, et qu'il a disparu. On se dit tout bas qu'il a fait quelque grosse sottise ; mais on ne peut dire en quoi elle consiste, ou on le dit de cent manières différentes. Plus la chose paraît considérable, moins on y croit dans le pays, où Renzo est connu pour un honnête garçon. Le plus grand nombre des habitants présument, et murmurent à l'o-

reille l'un de l'autre, que c'est une machination ourdie par ce scélérat de Don Rodrigo, pour ruiner son pauvre rival. Tant il est vrai qu'à juger par induction et sans avoir une suffisante connaissance des faits, on s'expose quelquefois à faire grand tort même aux méchants.

Mais nous, les faits à la main, comme on dit, nous pouvons affirmer que, si cet honnête homme n'avait eu aucune part à l'infortune de Renzo, il en éprouva le même plaisir que si elle eût été son propre ouvrage, et qu'il en triompha au milieu de ses affidés, et principalement avec le comte Attilio. Celui-ci, d'après ses premiers desseins, aurait dû déjà se trouver à Milan ; mais en apprenant qu'une émeute populaire avait éclaté dans cette ville, et que la populace y affluait de toutes parts, dans une tout autre attitude que de recevoir une correction, il avait pensé qu'il était prudent de se tenir à l'écart jusqu'à ce qu'il reçût de meilleures nouvelles. Ce projet lui semblait d'autant plus sage, qu'ayant offensé beaucoup d'individus,

il avait raison de craindre que quelqu'un d'entre eux, jugeant le moment favorable, ne profitât des circonstances pour venger tous les autres. Ce retard ne fut pas de longue durée : l'ordre de sévir contre Renzo, arrivé de Milan, était déjà un indice que les choses y avaient repris leur cours ordinaire, et les renseignements plus positifs qui lui parvinrent presque en même temps lui en donnèrent la certitude. Le comte Attilio partit immédiatement, excitant son cousin à persister dans son entreprise, à surmonter les difficultés, et lui promettant que, de son côté, il s'occuperait sans retard à le débarrasser du moine, projet pour l'exécution duquel le malheureux accident arrivé à son protégé devait offrir une occasion admirable. A peine Attilio fut-il parti, que Griso revint sain et sauf de Monza, et fit part à son maître de ce qu'il avait pu recueillir. Il lui apprit que Lucie s'était réfugiée au monastère, sous la protection de la Signora, et y demeurait renfermée comme si elle eût été elle-même une religieuse, qu'elle ne mettait

jamais le pied hors du couvent, et assistait aux offices de l'église par une fenêtre grillée : chose qui déplaisait à beaucoup de gens, parce qu'ayant entendu parler de ses aventures et faire un grand éloge de sa beauté, ils auraient voulu juger un peu par eux-mêmes de la vérité de cette dernière assertion.

Ce rapport fit concevoir à Don Rodrigo de nouvelles espérances pour sa passion, ou, pour mieux dire, il ranima toutes celles qu'il renfermait dans son cœur. Tant de circonstances favorables à ses desseins enflammèrent son ardeur, ce mélange de point d'honneur, de fureur et d'infâme désir, dont sa passion était composée. Renzo absent, fugitif, exilé, rendait légitime, par son éloignement, tout ce qu'on voudrait entreprendre contre lui, et sa fiancée elle-même pouvait être considérée jusqu'à un certain point comme la proie de son ennemi : le seul homme au monde qui eût pu la défendre, et causer une rumeur capable d'être entendue au loin, ce maudit moine, serait aussi,

dans peu, probablement hors d'état de nuire. Mais voici qu'un nouvel obstacle, sans l'emporter sur tous ces avantages, les rendait pour ainsi dire inutiles. Le monastère de Monza, lors même qu'il ne s'y serait pas trouvé une princesse, était une puissance trop imposante pour que Don Rodrigo osât s'y attaquer ; et quoiqu'il se mit l'esprit à la torture au sujet de cet asile, il ne pouvait rien imaginer pour en arracher Lucie, soit de force, soit par adresse. Il était même sur le point d'abandonner son entreprise pour se rendre à Milan, en prenant un détour, afin d'éviter Monza; puis, une fois dans cette ville, son projet était de se réunir à ses amis et de se jeter dans le tourbillon des plaisirs pour chasser par des images joyeuses cette pensée qui le tyrannisait : mais avec de pareils amis, il fallait aller doucement. Au lieu de trouver une distraction dans leur société, ne pouvait-il pas craindre de voir se renouveler et s'y accroître ses tourments ? car Attilio n'aurait certainement pas manqué d'emboucher la

trompette et de les mettre dans sa confidence : de toutes parts on lui adresserait des questions sur la jolie villageoise, et il faudrait y répondre : il a désiré, il a fait plusieurs tentatives ? qu'a-t-il obtenu ? dira-t-il qu'il existait un obstacle ? avouera-t-il qu'il avait un montagnard pour rival ? alléguera-t-il l'impossibilité de régler ses fantaisies, et la nécessité de les satisfaire ? on demandera toujours : comment est-il sorti de cette intrigue ? comment ? humilié par un villageois et un capucin ! quelle honte ! et quand un hasard aussi heureux qu'inattendu l'a délivré de l'un, et qu'un habile ami le débarrasse de l'autre, sans qu'il se soit donné la moindre peine, la plus légère fatigue, le maladroit n'a pas su tirer parti de cette circonstance, et a lâchement renoncé à son entreprise. Il y avait de quoi l'empêcher d'oser jamais lever les yeux devant les hommes du monde, ou le forcer de mettre à chaque instant l'épée à la main. Et puis, comment retourner, ou comment rester dans ce château, dans ce pays ? cherchera-t-il à dompter

les souvenirs cuisants et continuels de sa passion, et à supporter la honte d'un désappointement? Il en résulterait pour lui l'augmentation de la haine publique et la diminution de sa puissance; et au milieu même des respects qu'on lui rendrait, il pourrait lire une amère ironie sur le visage du dernier des hommes. La voie de l'iniquité, dit ici le manuscrit, est large, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit commode; elle a ses ennuis et ses tribulations, et sa descente est triste et pénible.

Il s'était bien présenté à l'esprit de Don Rodrigo, qui ne voulait ni sortir de cette voie, ni reculer, ni s'arrêter, et ne pouvait avancer de lui-même, un moyen qui pouvait faire réussir ses desseins: c'était d'appeler à son aide un homme dont la puissance immense, infinie, s'étendait là où ne pouvait pas même pénétrer le regard des autres; un homme aux yeux duquel la difficulté de l'entreprise était un nouvel aiguillon. Mais ce parti avait aussi ses inconvénients et ses dangers, et ils étaient d'autant plus

graves, qu'on pouvait moins en calculer les suites ; car personne n'aurait pu prévoir jusqu'où il se trouverait forcé d'aller, une fois qu'il se serait embarqué avec cet homme, auxiliaire assurément puissant, mais guide non moins absolu que dangereux.

De pareilles pensées tinrent pendant plusieurs jours Don Rodrigo dans une cruelle incertitude. Cependant il reçut une lettre par laquelle son cousin lui donnait avis que l'affaire était en bon train. Après l'éclair, éclata la foudre, et, un beau matin, il apprit que le père Cristoforc avait quitté le couvent de Pescarenico. Un succès aussi prompt et aussi complet, la lettre du comte Attilio, qui lui donnait beaucoup d'espérances, et lui faisait craindre encore plus de plaisanteries, firent pencher Don Rodrigo pour le parti dangereux. Ce qui acheva de le déterminer, fut la nouvelle inattendue qu'Agnès était revenue dans sa maison, ce qui était un obstacle de moins à l'égard de Lucie. Nous allons rendre compte de ces deux événements, en commençant par le dernier.

Les deux pauvres femmes étaient à peine établies dans leur asile, que la nouvelle de la terrible émeute de Milan se répandit dans Monza, et pénétra dans le monastère. A cette nouvelle, se joignaient un nombre infini de particularités, qui augmentaient et variaient à chaque instant. La portière, qui se trouvait précisément placée entre la route et le couvent, recevait les nouvelles du dedans et du dehors, les recueillait avec empressement, et en faisait part aux deux pauvres fugitives. « La justice en a fait arrêter deux, sept, huit, et ils seront pendus, les uns devant la boulangerie des Béquilles, et les autres à l'entrée du quartier qu'habite l'intendant des vivres.... Eh ! ce n'est pas tout, écoutez bien ceci : il s'en est échappé un qui était de Lecco ou des environs. J'ignore quel est son nom, mais je trouverai quelqu'un qui saura me le dire ; je veux voir si vous le connaissez. »

Cette nouvelle, jointe à la circonstance de l'arrivée de Renzo à Milan, justement dans le jour fatal, causa quelque inquiétude aux

deux récluses, et principalement à Lucie; mais ce fut bien autre chose lorsque la portière vint à leur dire: « Celui qui s'est enfui est précisément de votre village; c'est un fileur de soie, qui se nomme Tramaglino: le connaissez-vous? »

Lucie, qui était assise et s'occupait à coudre, laissa tomber son ouvrage; elle pâlit, et changea tellement de visage, que la portière s'en serait infailliblement aperçue, si elle eût été plus près d'elle. Mais elle était sur le seuil de la porte avec Agnès, qui, quoique troublée, conserva assez de fermeté pour lui répondre que, dans un petit endroit comme le sien, tout le monde se connaissait, mais qu'elle avait peine à croire qu'il fût arrivé un pareil accident à Tramaglino, parce que c'était un jeune homme tranquille. Elle demanda ensuite s'il s'était véritablement sauvé, et dans quel lieu.

« Pour échappé, il l'est, car tout le monde le dit; en quel lieu s'est-il retiré, on l'ignore; peut-être pourra-t-on encore l'arrêter, peut-être est-il hors de toute atteinte;

mais si votre jeune homme tranquille vient à être repris !... »

Heureusement qu'en ce moment la portière fut appelée, et sortit. On peut s'imaginer dans quelle situation se trouvaient la mère et la fille. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la pauvre dame et sa fille désolée durent rester plusieurs jours dans un doute si inquiétant, à rechercher les motifs, les détails et les conséquences de ce douloureux événement, à commenter, chacune de son côté, ou entre elles, et à voix basse, quand elles le pouvaient, ces terribles paroles.

Un jeudi enfin, arriva au couvent un homme qui demandait à parler à Agnès. C'était un poissonnier de Pescarenico, qui allait à Milan, selon sa coutume, pour y vendre son poisson; et le bon frère Cristoforo l'avait prié, en passant par Monza, d'aller jusqu'au monastère, saluer en son nom ses protégées, de leur raconter ce qu'il savait de la triste aventure de Renzo, et de les exhorter à prendre patience et à se

confier en Dieu. Il l'avait chargé de leur dire aussi que lui, pauvre religieux, ne les oublierait jamais, qu'il s'occuperait à trouver l'occasion de les secourir, et qu'en attendant, il ne manquerait pas, chaque semaine, de leur donner de ses nouvelles, soit par le même moyen, soit par quelque autre semblable. Quant à Renzo, le messager ne leur put rien dire de nouveau et de certain, si ce n'est la perquisition faite dans sa maison, et les recherches entreprises pour le découvrir; mais il leur apprit en même temps le peu de succès qu'elles avaient eu, et qu'on tenait pour certain qu'il s'était mis en sûreté, en se réfugiant sur le territoire de Bergame. Une pareille certitude, et il n'est pas nécessaire de le dire, fut un adoucissement salutaire pour la douleur de Lucie: aussi, depuis cet instant, ses larmes coulèrent plus faciles et plus douces; elle trouva un soulagement plus grand dans ses épanchements secrets avec sa mère, et de sincères actions de grâces se mêlèrent à ses prières de chaque jour.

Gertrude la faisait souvent venir dans son parloir privé, et l'entretenait quelquefois très-longtemps ; elle observait avec complaisance l'ingénuité et la douceur de l'aimable jeune fille, et se plaisait à l'entendre à tout moment lui rendre grâce et la bénir. Elle lui racontait aussi en confidence la partie qu'elle pouvait avouer de son histoire ; elle lui dépeignait ce qu'elle avait souffert pour venir souffrir davantage encore dans cette solitude ; et cette première surprise qu'avait éprouvée Lucie disparaissait pour faire place à la pitié. Elle trouvait, dans cette histoire, des raisons plus que suffisantes pour expliquer ce qu'on remarquait d'un peu étrange dans les manières de sa bienfaitrice, surtout quand elle se rappelait la doctrine d'Agnès sur les folies des grands seigneurs. Cependant, bien qu'elle se sentit portée à payer de retour la confiance que lui montrait Gertrude, elle se garda bien de lui parler de ses terreurs nouvelles, de son nouveau malheur, de lui dire à quel titre elle s'intéressait à ce fileur qui s'était échappé, pour ne pas risquer de ré-

pandre un bruit aussi plein de douleur et de scandale. Elle se défendait aussi de toutes ses forces de répondre aux curieuses questions de la religieuse sur les événements de sa vie qui avaient précédé sa promesse de mariage, mais ce n'était pas par des raisons de prudence. Cette histoire paraissait à la pauvre innocente plus épineuse, plus difficile à raconter, que toutes celles qu'elle avait entendues et qu'elle croyait pouvoir entendre de la Signora. Dans celles-ci, on trouvait de l'oppression, des tromperies, des souffrances, choses cruelles et douloureuses, mais enfin qu'on pouvait avouer : tandis qu'elle voyait entremêlé dans toute la sienne un sentiment, une expression qu'il ne lui semblait pas possible de proférer en parlant d'elle-même, et à laquelle elle n'aurait jamais pu substituer une périphrase qui n'eût pas embarrassé sa pudeur : l'amour !

Quelquefois Gertrude était tentée de montrer le mécontentement que lui causaient ces refus ; mais ils laissaient entrevoir tant de tendresse, tant de respect, tant de recon-

naissance, et tant de confiance en même temps ! Quelquefois aussi cette pudeur si délicate, si tendre, si craintive, lui déplaisait plus encore par une autre raison ; mais tout cela se perdait dans la douceur d'une pensée qui lui revenait à chaque instant en contemplant Lucie : je lui fais du bien. — Et c'était la vérité ; car, outre l'asile qu'elle lui procurait, ces entretiens, ces caresses familières offraient chaque jour quelque consolation à Lucie. Elle en trouvait une autre à s'occuper sans relâche, et elle priait sans cesse qu'on lui donnât quelque chose à faire ; dans le parloir même, elle portait toujours avec elle quelque ouvrage pour exercer ses mains ; mais comme les pensées douloureuses se glissent partout ! elle avait beau coudre sans cesse, exercice dont elle s'était peu occupée auparavant, son dévidoir se représentait à tout moment à son esprit, et que de choses derrière ce dévidoir !

Le jeudi suivant, le même messager, ou peut-être un autre, apporta les compliments et les encouragements du père Cristofore,

ainsi que la confirmation de la délivrance de Renzo ; mais il ne possédait aucuns renseignements nouveaux sur la mésaventure du pauvre garçon : car, comme nous en avons informé le lecteur, le bon religieux avait espéré en obtenir de son confrère de Milan, à qui il l'avait recommandé, et celui-ci avait répondu qu'il n'avait vu ni Renzo, ni la lettre ; qu'un homme de la campagne s'était bien en effet présenté au couvent pour lui parler ; mais que ne l'ayant pas trouvé, il s'en était allé et n'avait plus reparu.

Le troisième jeudi, il ne vint pas de messager ; ce fut pour les deux infortunées non-seulement la privation d'un soulagement ardemment souhaité et sur lequel elles comptaient, mais encore, comme il arrive aux affligés dans les moindres choses, le sujet de mille inquiétudes et de mille fâcheux soupçons. Déjà précédemment Agnès avait eu l'intention de faire une visite à sa maison ; cette nouveauté de ne pas voir l'ambassadeur promis lui fit prendre son parti. Lucie regardait comme une chose très-étrange de se

trouver séparée de sa mère ; mais le désir d'apprendre quelque chose, et la certitude qu'elle était dans un asile inviolable, lui firent vaincre sa répugnance. Il fut arrêté entre elles qu'Agnès irait le jour suivant sur la route pour y attendre le poissonnier qui devait y passer en revenant de Milan, et qu'elle le prierait de lui accorder une place dans sa voiture, pour se faire conduire dans ses montagnes. Elle le rencontra, en effet, et lui demanda si le père Cristoforo ne l'avait pas chargé de quelque commission pour elle : le marchand de poisson était demeuré tout le jour qui avait précédé son départ, occupé à pêcher, et n'avait eu *ni nouvelles ni ambassade* du père. La bonne femme réclama de lui le service de la conduire chez elle, et elle l'obtint sans peine. Elle prit congé de la Signora et de sa fille, non sans répandre beaucoup de larmes, en leur promettant de donner bientôt de ses nouvelles et de revenir promptement, et elle partit.

Le voyage se fit sans accidents. Ils passèrent la nuit dans une auberge sur la route,

suivant la coutume du poissonnier ; ils se remirent en chemin avant le jour, et ils arrivèrent de bonne heure à Pescarenico. Agnès descendit sur la place du couvent, laissant aller son conducteur après l'avoir bien remercié ; et comme elle se trouvait sur les lieux, elle voulut, avant de se rendre chez elle, voir le bon religieux, qui était pour elle un si généreux bienfaiteur. Elle tira la cloche, et le capucin qui vint lui ouvrir était frère Galdino, celui-là même que nous avons vu faire la quête des noix.

« Oh ! ma bonne dame, par quel heureux hasard ? »

« Je viens voir le père. »

« Le père Cristofore ? Il n'est point au couvent. »

« Oh ! sera-t-il longtemps à revenir ? »

« Mais !.... » dit le capucin en haussant les épaules et en enfonçant dans son capuchon sa tête rasée.

« Où est-il allé ? »

« A Rimini. »

« A.... ? »

« A Rimini. »

« Où est cet endroit-là ! »

« Eh ! eh ! » répondit le religieux en étendant la main pour indiquer que c'était à une grande distance.

« Oh dieu ! mais pourquoi est-il parti d'une manière si imprévue ? »

« Parce que le père provincial l'a jugé convenable. »

« Et pourquoi l'avoir envoyé si loin, lui qui faisait tant de bien ici ? oh ! que je suis malheureuse ! »

« Si les supérieurs devaient rendre compte des ordres qu'ils donnent, où serait l'obéissance, je vous le demande, ma bonne dame ? »

« Oui ; mais ce départ cause ma ruine. »

« Savez-vous ce qui sera arrivé ? C'est qu'à Rimini, on aura eu besoin d'un bon prédicateur (nous en avons partout, mais quelquefois on veut un homme fait exprès) ; le père provincial de ce couvent aura écrit au nôtre pour lui demander s'il avait un sujet de telle et telle façon, et le père provincial aura répondu : Nous avons ici le père Cris-

tofore, et c'est l'homme qu'il vous faut. C'est ainsi que cela se fait ordinairement. »

« Oh! que nous sommes à plaindre ! Quand est-il parti ? »

« Avant-hier. »

« Voilà ; si j'avais suivi l'inspiration que j'avais de venir il y a quelques jours ! Et sait-on quand il pourra revenir, à un jour près ? »

« Eh ! ma chère dame ! le père provincial seul peut le savoir, si encore il le sait lui-même. Quand une fois un de nos pères prédicateurs a pris son vol, il n'est plus possible de prévoir sur quelle branche il ira se reposer. On veut l'avoir par ici, on le demande par là ; et nous avons des couvents dans les quatre parties du monde. Soyez bien persuadée qu'à Rimini le père Cristofore va produire une grande sensation en prêchant son carême ; parce que, voyez-vous, il ne prêche pas toujours sans façon, comme il le faisait ici devant les gens de la campagne : quand il monte dans les chaires de la ville, il a de beaux sermons écrits ; c'est la fleur de son talent. La réputation de ce grand pré-

dicateur une fois répandue dans les environs, il est possible qu'on nous le demande de vingt endroits différents. Et alors il nous faudra le donner ; car nous vivons de la charité de tout le monde, et il est juste que nous soyons utiles à tout le monde. »

« Ah ! que je suis malheureuse ! s'écria de nouveau Agnès, presque en pleurant ; que vais-je devenir sans ce digne homme ? C'était notre seul protecteur. C'est une ruine pour nous ! »

« Écoutez, ma bonne dame, le père Cristofore était véritablement un homme de bien, mais nous en avons d'autres ici, savez-vous, qui sont comme lui pleins de charité et d'habileté, et qui savent se conduire également bien à l'égard des pauvres et des grands de la terre. Voulez-vous le père Athanase ? Voulez-vous le père Jérôme ? Voulez-vous le père Zaccharie ? C'est un homme très-capable, voyez-vous, que le père Zaccharie ; et n'allez pas, comme le font certains ignorants, vous arrêter à son apparence mesquine, à sa voix grêle, à sa pauvre petite barbe ; je

ne vous le cite pas comme prédicateur, parce que chacun a son talent : mais pour donner de bons conseils, c'est un homme, voyez-vous? »

« Oh! que le Seigneur me donne sa sainte patience! s'écria Agnès, avec ce mélange de gratitude et d'humeur que l'on éprouve à une proposition où il y a plus de bonne volonté que de convenance : que me fait à moi de savoir qu'un autre homme a tel ou tel mérite, quand ce bon père, qui n'est plus ici, est celui qui savait nos affaires, et avait commencé des démarches pour nous secourir? »

« Alors il faut prendre patience. »

« Je le sais bien, répondit Agnès : excusez mon importunité. »

« Il n'y en a pas, ma bonne dame, je vous plains; et si vous vous décidez à demander quelqu'un de nos pères, vous savez où est le couvent. Et puis je ne tarderai pas à aller vous voir pour la quête de l'huile. »

« Portez-vous bien, » dit Agnès; et elle partit à l'instant pour son village, troublée,

confuse, déconcertée, comme un pauvre aveugle qui aurait égaré son bâton.

Un peu mieux informé que frère Galdino, nous pouvons dire avec exactitude maintenant comment la chose s'était passée. A peine arrivé à Milan, Attilio alla, comme il l'avait promis à Don Rodrigo, rendre visite à leur oncle commun le membre du conseil secret. C'était un conseil composé alors de treize membres choisis parmi les hommes de robe et d'épée, dont le gouverneur prenait l'avis, et qui, en cas de mort ou de changement de ce gouverneur, saisissait temporairement les rênes du gouvernement. Cet oncle, qui était magistrat et l'un des anciens du conseil, y jouissait d'un certain crédit; mais, pour le faire valoir et pour l'étendre au dehors, il n'avait pas son pareil. Ambigu dans ses paroles, expressif dans son silence, s'arrêtant au milieu de son discours, tournant les yeux de manière à dire: Je ne puis parler, laissant espérer sans promettre, menaçant avec cérémonie; toutes ses actions étaient dirigées vers ce but, et toutes y parvenaient

plus ou moins. Il arrivait souvent de là que lorsqu'il disait à quelqu'un : Je ne puis rien dans cette affaire, ce qui était l'exacte vérité, mais de manière à n'être pas cru, il réussissait à accroître l'idée et même la réalité de son pouvoir : comme ces boîtes que l'on voit encore dans quelques boutiques de pharmaciens avec des inscriptions arabes, mais qui ne renferment rien et servent seulement à entretenir le crédit de la pharmacie. Celui du comte, qui depuis longtemps allait toujours croissant, mais avec lenteur, avait en dernier lieu fait, comme on dit, un pas de géant, par une circonstance extraordinaire, un voyage à Madrid, avec une mission pour la cour, où on lui avait fait un accueil qu'il fallait entendre raconter par lui-même. Pour ne rien dire de plus, le comte-duc l'avait traité avec une bonté toute particulière, et il l'avait admis dans sa confidence au point de lui demander un jour en présence, on peut le dire, de la moitié de la cour, comment il trouvait Madrid, et de lui avoir une autre fois dit en tête-à-tête, dans l'embrasure d'une

fenêtre, que la cathédrale de Milan était le plus grand monument qui se trouvât dans les possessions du roi.

Après avoir rendu ses devoirs au comte son oncle, et lui avoir présenté les compliments de son cousin, Attilio, avec cette contenance sérieuse qu'il savait prendre à propos, lui dit : « Je crois remplir un devoir, sans manquer à la confiance de Rodrigo, en vous informant, Monsieur le comte, d'une affaire qui, si votre seigneurie n'y met la main, peut devenir sérieuse, et entraîner de graves conséquences.... »

« Je suis sûr que c'est encore quelque tour de sa façon. »

« Dans l'intérêt de la vérité, je dois vous dire que le tort n'est point du côté de Rodrigo, mais il est irrité; et comme je vous le disais, personne que vous, mon cher oncle, ne peut.... »

« Voyons, voyons. »

« Il existe dans un couvent des environs un certain moine qui a pris mon cousin en

aversion, et la chose est arrivée au point de.... »

« Combien de fois vous ai-je dit à l'un et à l'autre qu'il fallait ne pas vous mêler des affaires des moines ! C'est bien assez qu'ils causent du trouble à qui doit.... à qui il appartient.... » Et ici il soupira. « Mais vous qui pouvez les éviter.... »

« Mon cher oncle, il est de mon devoir de vous dire que Rodrigo les aurait évités, si cela eût été possible. C'est le moine qui est venu le chercher, le provoquer de toutes les manières..... »

« Que diable a donc ce moine contre mon neveu ? »

« D'abord, c'est un esprit inquiet, connu pour tel, et qui fait métier de s'attaquer aux gentilshommes. Celui-ci protége, dirige, que sais-je, moi ? une petite paysanne de cet endroit, et il a pour cette créature une charité, mais une charité.... je ne dirai pas intéressée, mais une charité jalouse, soupçonneuse, susceptible. »

« Je comprends, » dit le comte ; et sur un

certain fond de sottise, dont la nature avait empreint son visage, mais qui était voilé et recouvert d'un vernis politique, brilla un rayon de malice, qui le rendait très-curieux à voir.

« Or, depuis quelque temps, continua Attilio, ce moine s'est mis en tête que Rodrigo avait je ne sais quels desseins sur cette villageoise.... »

« Ah! il s'est mis en tête! Je le connais aussi le seigneur Don Rodrigo; et il faudrait un autre avocat que votre seigneurie pour le justifier sur une pareille accusation. »

« Que Rodrigo, mon cher oncle, se soit permis quelque badinage avec cette créature, en la rencontrant sur son chemin, je ne serais pas éloigné de le croire; il est jeune, et finalement ce n'est point un capucin; mais ce sont là des bagatelles qui ne méritent pas de vous être rapportées : le mal est que ce moine s'est mis à parler de Rodrigo comme d'un mauvais sujet, et qu'il cherche à soulever tout le pays contre lui.... »

« Et les autres moines, que disent-ils? »

« Ils n'y font pas attention, parce qu'ils le connaissent pour une tête ardente, et qu'ils ont tous du respect pour Rodrigo; mais d'un autre côté, ce moine a beaucoup d'empire sur les paysans, parce qu'il fait le saint, et.... »

« Je m'imagine qu'il ne sait pas que Rodrigo est mon neveu.... »

« S'il le sait! C'est justement ce qui excite en lui cette excessive envie de lui nuire. »

« Comment? comment? »

« Il ne cherche pas même à le cacher, et on l'entend dire sans cesse qu'il trouve un plaisir plus vif à tourmenter Rodrigo, précisément parce qu'il a un protecteur naturel aussi puissant que votre seigneurie; qu'il se moque des grands et des politiques; que le cordon de Saint-François tient les épées même enchaînées, et que.... »

« Oh! moine téméraire! Comment l'appelez-vous? »

« Frère Cristofore de ***, » répondit Attilio; et le comte tira d'un tiroir, en soufflant de toutes ses forces, un livre sur lequel il écri-

vit ce pauvre nom. Cependant Attilio poursuivait : « Cet homme a toujours eu le même caractère ; on connaît sa vie. C'était un plébéien qui, ayant amassé un peu de fortune, voulait marcher de pair avec les gentilshommes de son pays, et qui, enragé de ne pouvoir y réussir, en tua un, et puis après se fit capucin pour éviter le châtiment dû à son crime. »

« C'est bien, c'est bien ! Nous verrons, » disait le comte, en soufflant toujours.

« Aujourd'hui, continua Attilio, il est plus enragé que jamais, parce qu'il a vu s'évanouir un projet qu'il avait fort à cœur d'exécuter, et cela suffira, mon cher oncle, pour vous faire comprendre quel est cet homme. Il voulait marier sa protégée : était-ce pour la soustraire aux périls du monde, vous m'entendez, ou pour tout autre motif ? il voulait absolument la marier, et il avait trouvé.... l'homme qu'il lui fallait, une autre de ses créatures, un mauvais sujet que vous connaissez peut-être de nom ; car on assure comme une chose certaine que le conseil

secret a dû s'occuper de cet honnête garçon. »

« Quel est cet homme? »

« Un fileur de soie, Lorenzo Tramaglino, celui qui.... »

« Lorenzo Tramaglino! s'écria le comte. C'est bien, c'est très-bien, mon père! Assurément.... en effet.... il avait une lettre pour un... malheureusement... Mais il n'importe, tout cela est au mieux. Et pourquoi le seigneur Don Rodrigo ne m'a-t-il rien appris de tout cela? Pourquoi a-t-il laissé les choses aller si loin, et ne s'est-il point adressé à celui qui a les moyens et la volonté de le conseiller et de le soutenir? »

« Je vous dois encore la vérité sur ce point. D'un côté, sachant combien de projets, combien d'affaires, votre seigneurie a dans l'esprit... » (l'oncle, en soufflant, mit la main sur son front, comme pour lui montrer l'extrême fatigue qu'il avait à les y faire tenir tous) « il s'est fait en quelque sorte un scrupule, poursuivait Attilio, de lui donner un embarras de plus. Et puis, je dois tout vous dire; d'après ce que j'ai pu comprendre, il

est si indigné, si hors de lui, si fatigué des outrages de ce moine, qu'il a plus envie de se faire justice lui-même, d'une manière prompte et sommaire, que de l'obtenir par une voie régulière de votre prudence et de votre pouvoir. J'ai essayé de jeter de l'eau sur le feu; mais voyant que la chose allait de mal en pis, j'ai cru de mon devoir de vous avertir de tout, mon cher oncle, vous enfin qui êtes le chef et la colonne de la maison...»

« Vous auriez mieux fait de m'en parler plus tôt. »

« C'est vrai; mais j'espérais que la chose finirait d'elle-même, et que le moine reviendrait à des sentiments plus raisonnables, ou qu'il changerait de couvent, comme il arrive aux capucins, qui sont tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre, et alors tout eût été terminé. Mais.... »

« Maintenant, c'est à moi qu'il appartient d'arranger cette affaire. »

« C'est aussi ce que j'ai pensé. Je me suis dit : Monsieur le comte, avec son esprit supérieur et son autorité, saura bien prévenir

un scandale, et sauver à temps l'honneur de Rodrigo, qui enfin est aussi le sien. Ce moine, me disais-je, parle sans cesse du cordon de Saint-François ; mais, pour s'en servir à propos, de ce bienheureux cordon, il n'est pas nécessaire de l'avoir autour du corps. Monsieur le comte a mille moyens que je ne connais pas : je sais que le père provincial a, comme cela est juste, une grande déférence pour lui, et si mon cher oncle croit que, dans cette circonstance, le meilleur remède soit de faire changer d'air à ce moine, il peut en deux mots.... »

« Que votre seigneurie laisse à celui qu'intéresse cet objet le soin d'y réfléchir, » dit le comte avec un peu d'aigreur.

« Ah ! cela est juste, s'écria Attilio, en secouant la tête, et avec un air de compassion pour lui-même ; il ne m'appartient pas de donner des conseils à monsieur le comte ! et c'est l'amour que je porte à l'honneur de la maison qui me fait parler. J'ai bien peur encore d'avoir commis une autre imprudence, ajouta-t-il d'un air réfléchi : j'ai peur

d'avoir fait tort à Rodrigo dans l'esprit de mon oncle. Je ne me pardonnerais pas d'avoir pu donner à penser à votre seigneurie que Rodrigo n'a point en elle toute cette confiance, toute cette soumission qu'il doit avoir. Croyez, mon cher oncle, que, dans cette occasion, c'est principalement.... »

« Allons donc, allons donc ; quel tort pouvez-vous jamais avoir entre vous? Vous ne cesserez d'être amis que quand l'un des deux deviendra raisonnable. Étourdis, qui faites toujours quelques nouvelles folies que je suis obligé de réparer, moi qui..... vous me feriez dire une sottise ; vous me donnez vous deux plus de tracas que.... (et vous pouvez penser quel soupir il poussa).... que toutes ces bienheureuses affaires d'état.

Attilio fit encore quelques excuses, quelques promesses, quelques compliments ; puis il prit congé, et s'en alla accompagné d'un « allons, tâchons d'être sage, » qui était la formule d'adieu du comte envers ses neveux.

CHAPITRE XIX.

L'homme qui, voyant une plante dans un champ mal cultivé, une belle parelle, par exemple, voudrait savoir au juste si elle provient d'une graine mûrie dans ce champ même, ou d'une graine apportée par le vent, ou qu'un oiseau y a laissée tomber, n'arriverait jamais à une conclusion satisfaisante, quelque soin qu'il mît à y réfléchir. Nous sommes dans le même embarras à l'égard de la résolution de l'oncle d'Attilio, et nous ne saurions dire si le parti qu'il prit de se servir du père provincial pour trancher la difficulté de la manière la plus facile fut le résultat de sa disposition particulière, ou de l'insinuation de son neveu. Il est bien certain qu'Attilio n'avait point jeté ce mot en avant sans dessein; et, quoiqu'il dût

s'attendre à voir la vanité ombrageuse du comte se révolter à une insinuation si peu voilée, il avait voulu, à quelque prix que ce fût, lui laisser entrevoir l'idée de ce remède, et lui montrer la voie qu'il désirait lui voir suivre. D'un autre côté, ce remède avait tant d'analogie avec l'humeur de l'oncle, il était tellement indiqué par les circonstances, que l'on peut supposer qu'il l'aurait imaginé et employé sans que personne le lui eût suggéré. Il s'agissait, dans une lutte qui n'était que trop ouvertement engagée, de ne point laisser avoir le dessous à un homme de son nom, à son neveu, et c'était un point essentiel à la renommée de sa puissance, qui lui tenait si fort au cœur. La satisfaction que son neveu pouvait se procurer par lui-même eût été un remède pire que le mal, une source de malheurs; et il fallait, sans perdre de temps, l'empêcher d'y avoir recours. Lui ordonner de quitter son château dans ce moment, il n'aurait sans doute pas obéi, et quand il l'eût fait, c'eût été céder le champ de bataille, faire

reculer la maison devant un couvent. Des ordres formels, l'emploi de la force légale, et tous les épouvantails de ce genre, ne pouvaient produire d'effet sur un adversaire de cette condition : le clergé régulier et séculier était entièrement affranchi de toute juridiction laïque, et ces immunités étaient non-seulement acquises aux personnes, mais encore aux lieux qu'elles habitaient, comme doivent le savoir ceux même qui n'auraient pas lu d'autre histoire que la nôtre, et qui dans ce cas seraient fort à plaindre. Tout ce qu'on pouvait entreprendre contre un tel adversaire était de chercher à obtenir son changement, et le moyen d'y parvenir était d'employer le père provincial, parce que de sa volonté dépendait le départ du religieux.

Or, entre le père provincial et l'oncle, il existait une ancienne connaissance; ils s'étaient vus rarement, mais toujours avec de grandes démonstrations d'amitié et de magnifiques offres de service. Et souvent il est plus facile d'avoir bon marché d'un homme qui commande à beaucoup d'autres, que

d'un seul de ses subordonnés ; car celui-ci, qui ne voit que sa propre cause, ne ressent que sa passion, et ne prend soin que de ce qui le touche ; tandis que l'autre découvre à la fois cent sortes de rapports, de probabilités, d'intérêts, cent choses à éviter, à ménager, qui permettent de le prendre par cent côtés différents.

Tout étant bien examiné, le comte invita un jour à dîner le père provincial, et le fit trouver dans une réunion de convives choisis avec une intelligence extrême. On y voyait quelques-uns de ses parents les plus élevés, dont le nom seul était un grand titre, et qui, par leur maintien, par une certaine assurance naturelle, par un air de hauteur tout à fait noble, parlant des choses les plus importantes en termes familiers, réussissaient, même sans le faire à dessein, à imprimer et à rappeler à tout moment l'idée de leur supériorité et de leur puissance. Il s'y trouvait aussi quelques clients attachés à la maison par un dévouement héréditaire, et au personnage par une obéissance de

toute la vie, gens qui, se mettant à tout approuver de corps et d'âme dès le commencement du repas, réduisaient un homme à ne plus se souvenir au dessert comment on faisait pour dire non.

A table, le maître de la maison fit bientôt tomber la conversation sur son thème favori, qui était son voyage de Madrid. On va à Rome par plusieurs chemins; il allait à Madrid par toutes les routes. Il parla de la cour, du comte-duc, des ministres, de la famille du gouverneur, des combats de taureaux qu'il pouvait très-bien décrire, parce qu'il les avait vus d'une place réservée, de l'Escurial, dont il pouvait également signaler les beautés, parce qu'un favori du comte-duc l'avait conduit partout. Pendant quelque temps, toute la compagnie resta, comme un auditoire, attentive à l'écouter; puis elle se partagea en conversations particulières. Alors il continua à raconter d'autres belles choses, comme en confidence, au père provincial, qui était assis près de lui, et qui le laissa parler tant qu'il voulut. Mais, dans

un certain moment, il détourna la conversation, l'éloigna de Madrid, et de cour en cour, de dignité en dignité, il la fit tomber sur le cardinal Barberini, qui était capucin et frère du pape Urbain VIII, lequel occupait alors la chaire de Saint-Pierre. Le comte dut aussi laisser un peu parler les autres, les écouter à son tour, et se rappeler finalement que sa société n'était pas entièrement composée de personnages qui se trouvassent dans sa dépendance. Peu après s'être levé de table, il pria le père provincial de passer avec lui dans une autre salle.

Deux puissances, deux vieillesses, deux expériences consommées se trouvaient en présence. Le magnifique seigneur fit asseoir le père très-révérend, s'assit lui-même, et commença ainsi : « D'après l'amitié qui existe entre nous, j'ai cru devoir faire part à votre Paternité d'une affaire dans laquelle nous avons des intérêts communs, et qui doit être arrangée entre nous, sans passer par d'autres voies qui pourraient... Je lui dirai donc franchement, et le cœur sur la main, de

quoi il s'agit, et je suis persuadé qu'en deux mots nous serons d'accord. Dites-moi, dans votre couvent de Pescarenico, n'avez-vous pas un certain père Cristofore de***...?»

Le provincial fit un signe d'affirmation.

« Votre Paternité pourrait-elle me dire, sincèrement, de bonne amitié... si cet homme... ce père... je ne le connais pas personnellement, et pourtant je connais beaucoup de capucins, hommes d'or, zélés, prudents, humbles: je suis ami de l'ordre depuis mon enfance... Mais dans toute famille un peu nombreuse... il y a toujours quelque individu, quelque esprit... Et ce père Cristofore, je sais de bonne source que c'est un homme... qui aime un peu les contestations... qui n'a pas toute la prudence, tous les égards... Je parierais qu'il a dû plus d'une fois donner à réfléchir à votre Paternité.»

— Je comprends, il s'est mis dans quelque embarras, — se disait à lui-même, pendant ce temps-là, le père provincial. — C'est ma faute; car je savais que ce digne Cristofore était un sujet à courir de chaire en chaire,

et à ne pas rester six mois dans le même lieu, surtout dans les couvents de la campagne. —

« Oh ! dit-il ensuite à haute voix, je vois avec peine votre Magnificence avoir une pareille opinion du père Cristofore ; car je puis l'assurer que c'est un religieux... exemplaire dans le couvent, et qui jouit de beaucoup d'estime, même au dehors. »

« Je comprends très-bien, votre Paternité doit... Cependant, en ami sincère, je veux l'avertir d'une chose qu'il lui importe de connaître ; et si déjà elle en est informée, je puis, sans manquer à mes devoirs, lui faire apercevoir certaines conséquences.... possibles : je ne lui en dirai pas davantage. Nous savons que ce père Cristofore avait pris sous sa protection un homme de ce pays, un homme... Votre Paternité en aura sans doute entendu parler ; celui qui, avec un tel scandale, s'est échappé des mains de la justice, après avoir fait à Milan, dans cette terrible journée de la Saint-Martin, des choses... des choses... Enfin, ce Lorenzo Tramaglino ! »

— Aïe ! — pensa le provincial, et il dit :

« Cette particularité est nouvelle pour moi; mais votre Magnificence n'ignore pas qu'une partie de nos devoirs consiste précisément à rechercher les hommes égarés, pour les ramener dans la bonne voie... »

« C'est fort bien; mais les relations avec les hommes égarés d'une certaine espèce !... ce sont des choses épineuses, des affaires délicates... » Et ici, au lieu de gonfler ses joues et de souffler, il pinça les lèvres, et aspira autant d'air qu'il avait coutume d'en faire sortir quand il soufflait; puis il reprit : « J'ai cru bien faire de donner cet avertissement à votre Paternité, afin que si jamais son Excellence... On pourrait en avoir fait quelque rapport à Rome... on ne sait pas... et alors il vous viendrait de Rome... »

« Je rends grâce à votre Magnificence pour cet avis, et je crois pouvoir l'assurer d'avance que si l'on prend des informations à ce sujet, on reconnaîtra que le père Cristofore n'a eu de relations avec l'homme dont il s'agit que pour le ramener à de meilleurs sentiments. Je le connais, le père Cristofore. »

« Votre Paternité sait donc mieux que moi quelle a été sa conduite dans le monde, et tout ce qu'il a fait dans sa jeunesse? »

« C'est là ce qui fait la gloire de notre habit, monsieur le comte, qu'un homme qui a pu faire prendre de sa conduite une opinion peu favorable, devienne tout autre lorsqu'il s'en est revêtu. Et depuis que le père Cristofore porte cet habit... »

« Je voudrais pouvoir le croire, je le dis de cœur, je voudrais pouvoir le croire; mais quelquefois... comme dit le proverbe... l'habit ne fait pas le moine. »

Le proverbe n'était point ici d'une application bien exacte; mais le comte l'avait cité au lieu d'un autre qui lui était venu à l'esprit : Le loup change de poil, mais non de naturel.

« J'ai des rapports, continua-t-il, des indices... »

« Si vous savez positivement, dit le provincial, que ce religieux ait commis quelque faute (nous pouvons tous errer), vous me rendrez service de m'en instruire. Je suis

supérieur, indigne sans doute, mais je le suis pour corriger, pour remédier... »

« Je vous dirai en même temps qu'à cette circonstance fâcheuse de la faveur accordée par ce père à l'individu que je vous ai désigné, il s'en joint une autre très-désagréable, et qui pourrait... Mais il nous sera facile de tout arranger à la fois. Il est arrivé, dis-je, que le père Cristofore est venu s'attaquer à mon neveu, Don Rodrigo ***. »

« Oh! cela me chagrine, cela me chagrine véritablement. »

« Mon neveu est jeune, vif; il sent quel est son rang, et n'est pas habitué à de semblables provocations... »

« Il est de mon devoir de prendre d'exactes informations sur un fait semblable, et je le remplirai. Comme j'ai eu l'honneur de le dire à votre Magnificence, et, avec son expérience du monde et son équité, elle sait cela mieux que moi, nous sommes tous de chair et sujets à faillir... tant d'un côté que de l'autre : et si notre père Cristofore a manqué... »

« Votre Paternité doit voir, comme je le lui disais, que ce sont là des choses qu'il convient de régler entre nous, des choses à ensevelir ici, et qui, si on leur donnait trop de publicité... deviendraient plus fâcheuses. Elle sait ce qui arrive toujours en pareil cas ; ces provocations, ces inimitiés, commencent le plus souvent par une bagatelle, et puis elles grossissent avec le temps d'une manière extraordinaire... Lorsqu'on veut en extirper la racine, ou bien l'on n'en vient point à bout, ou bien elles donnent naissance à cent autres embarras. Assoupir, trancher l'affaire, père très-révérend : trancher et assoupir, voilà ce qu'il y a de mieux. Mon neveu est jeune ; le religieux, à ce qu'il me semble, a encore tout l'esprit... toutes les inclinations d'un jeune homme ; et c'est à nous qui avons des années (que trop peut-être, très-révérend père), c'est à nous d'avoir de la sagesse pour les jeunes gens, et de réparer leurs étourderies. Heureusement qu'il en est temps encore ; la chose n'a point été ébruitée, et c'est le cas d'un bon *prin-*

cipiis obsta. Il faut éloigner le feu de la paille. Souvent on voit un sujet qui n'est pas bien placé dans un lieu, ou qui y cause quelque désordre, merveilleusement réussir dans un autre. Votre Paternité saura bien trouver une place convenable à ce religieux. D'ailleurs, une autre circonstance vient comme à point nommé : il est peut-être tombé dans la disgrâce de quelqu'un... qui pourrait désirer qu'il obtînt un changement de résidence; et en le plaçant dans quelque poste un peu éloigné, nous ne lui faisons faire qu'un voyage, et nous rendons deux services à la fois; tout s'arrange de soi-même, ou, pour mieux dire, il n'y a rien de dérangé. »

Cette conclusion était celle à laquelle s'attendait le père provincial, depuis le commencement de l'entretien. — Eh ! se disait-il à lui-même, je vois où il en veut venir. Voilà bien le train ordinaire des choses. Quand un pauvre frère se trouve en opposition avec vous autres, ou avec l'un de vous, et qu'il vous donne de l'ombrage, soudain, sans s'informer s'il a tort ou rai-

son, le supérieur doit le faire voyager. — Quand le comte eut fini et qu'il eut poussé un long soupir, qui équivalait à un point de repos, « Je comprends très-bien, dit le provincial, ce que vous voulez dire, monsieur le comte ; mais avant de faire un pas... »

« C'est un pas, et ce n'en est pas un, très-révérend père ; c'est une chose naturelle, une chose ordinaire ; et si nous n'avons pas recours à ce moyen et promptement, je prévois une multitude de désordres, une iliade de malheurs. Une sottise... je ne crois pas mon neveu capable d'en faire... et d'ailleurs je suis là pour l'en empêcher... Mais, au point où en est l'affaire, si nous ne la terminons pas entre nous, sans perdre de temps, d'une manière nette et positive, il est impossible qu'elle s'arrête, qu'elle reste secrète... et alors ce n'est plus seulement mon neveu... c'est un guêpier que nous éveillons, très-révérend père ! Vous le voyez, nous sommes une maison, nous avons des alliances... »

« Illustres. »

« Vous m'entendez ; ce sont des gens qui

ont tous du sang dans les veines, et qui, dans ce monde..., comptent pour quelque chose. Le point d'honneur s'en mêle, l'affaire devient commune, et alors... ceux mêmes qui sont amis de la paix... Ce serait un véritable crève-cœur pour moi d'être obligé... de me trouver... moi qui ai toujours eu un penchant si marqué pour les pères capucins !... Vous autres pères, pour faire du bien comme vous faites à la si grande édification du public, vous avez besoin de tranquillité, d'éloigner les tracasseries, de vivre en bonne intelligence avec ceux qui... et puis vous avez des parents dans le monde... et ces affaires de point d'honneur, pour peu qu'elles se prolongent, s'étendent, se ramifient, et mettent en mouvement... une foule de personnes. Je me trouve revêtu de cette charge honorable qui m'oblige à conserver un certain décorum... Son Excellence... mes nobles collègues...tout devient affaire de corps... surtout à cause de cette autre circonstance... Vous savez comment vont ces choses. »

« Il est vrai, dit le père provincial, que

le père Cristofore est un bon prédicateur, et déjà j'avais eu quelque intention... on me l'a justement demandé... Mais dans ce moment, dans de telles circonstances, cela pourrait paraître une punition ; et punir avant d'avoir bien mis en évidence... »

« Allons donc! une punition ; dites une prudente prévoyance, une mesure de simple convenance, pour empêcher les malheurs qui pourraient... Mais je me suis suffisamment expliqué. »

« Entre vous et moi, monsieur le comte, la chose demeure dans des termes modérés, je le conçois ; mais si le fait est tel qu'il a été rapporté à votre Magnificence, il est impossible qu'il n'en ait pas transpiré quelque chose dans le pays... Partout on trouve des provocateurs, des boute-feux, ou au moins de malins curieux, qui, quand ils peuvent voir aux prises les nobles et les religieux, en éprouvent une joie extrême ; et puis ces gens-là observent, jasent, crient... Chacun a sa dignité à conserver, et moi-même, comme supérieur, indigne sans doute, j'ai

un devoir exprès... l'honneur de l'habit... Ce n'est point là un intérêt qui me soit personnel... c'est un dépôt dont... Monsieur votre neveu, qui est si indisposé, à ce que dit votre Magnificence, pourrait regarder la chose comme une satisfaction qui lui serait donnée, et... je ne dis pas s'en vanter, en triompher, mais... »

« Votre Paternité plaisante sans doute? Mon neveu est un gentilhomme considéré dans le monde... selon son rang et ce qui lui est dû; mais devant moi, c'est un petit garçon, et il ne fera ni plus ni moins que ce que je lui prescrirai. Je vous dirai de plus que mon neveu n'en saura rien. Quel besoin avons-nous de lui en rendre compte? Ce sont des choses que nous arrangeons entre nous, de bonne amitié, et qui resteront ensevelies. N'ayez aucune inquiétude à cet égard. Je dois être habitué à me taire. » Et il souffla. « Quant aux bavards, reprit-il, que voulez-vous qu'ils disent? Le passage d'un religieux d'un lieu dans un autre pour y prêcher est une chose ordinaire! Et puis

d'ailleurs, nous qui voyons.... nous qui prévoyons..... nous qui devons..... nous n'avons pas à nous occuper de ces propos. »

« Toutefois, afin de les prévenir, il serait peut-être convenable qu'en cette circonstance monsieur votre neveu fît quelque démonstration, donnât quelque marque apparente d'amitié, de déférence... non pas pour nous, mais pour l'habit... »

« Assurément; cela me paraît juste.... Cependant il n'y a pas une grande nécessité : je sais que les capucins sont toujours accueillis par mon neveu comme ils doivent l'être. Il le fait par inclination, c'est un penchant de famille : et puis il sait que c'est une chose qui m'est agréable. Du reste, dans cette circonstance... quelque preuve plus signalée... c'est trop juste. Rapportez-vous-en à moi, très-révérend père, j'ordonnerai à mon neveu... c'est-à-dire qu'il faudra le lui insinuer avec prudence, pour qu'il ne se doute pas de ce qui s'est passé entre nous; car il ne faudrait pas que nous missions un appareil là où il n'y a pas de

blessure. Quant à ce que nous avons décidé, plus tôt vous pourrez l'exécuter, mieux ce sera; et s'il se trouvait quelque lieu un peu lointain... afin d'éviter toute espèce d'occasion... »

« On vient justement de me demander un sujet pour Rimini; et il eût pu arriver, même sans cette raison particulière, que j'eusse jeté les yeux.... »

« Cela vient très à propos, on ne peut plus à propos. Mais quand?.... »

« Puisque la chose doit être faite, nous la ferons le plus promptement possible. »

« Très-promptement, très-révérend père, et plutôt aujourd'hui que demain. Et, continua-t-il ensuite en se levant, si je puis faire quelque chose, soit personnellement, soit par mes proches, en faveur des bons pères capucins... »

« Nous en avons eu des preuves, et nous connaissons la bonté de votre famille, » dit le père provincial, après s'être levé aussi et en s'acheminant vers la porte à la suite de son vainqueur.

« Nous avons éteint une étincelle, dit celui-ci en s'avançant lentement, une étincelle, très-révérend père, qui pouvait causer un grand incendie. Entre de bons amis, avec deux mots, on arrange souvent les affaires les plus épineuses. »

Arrivé à la porte, il en ouvrit les deux battants, et voulut absolument que le père provincial passât le premier; puis, ils entrèrent dans l'autre pièce, et se réunirent au reste de la compagnie.

Ce seigneur mettait une grande étude, un grand art, et employait beaucoup de paroles dans la conduite d'une affaire; mais aussi il en obtenait des résultats correspondants. En effet, par l'entretien que nous venons de rapporter, il réussit à faire aller à pied frère Cristofore, de Pescarenico à Rimini, ce qui est un joli voyage.

Un soir, arrive à Pescarenico un capucin de Milan, avec une lettre pour le père gardien. C'est l'ordre à frère Cristofore de se transporter à Rimini pour y prêcher le carême. La lettre au père gardien renferme

l'instruction d'insinuer audit frère de laisser toute affaire qu'il pourrait avoir commencée dans le pays qu'il doit quitter, et de n'y pas conserver de relations : le capucin qui l'a apportée doit être son compagnon de voyage. Le père gardien ne dit rien pendant la soirée ; le lendemain matin, il fait appeler frère Cristofore, lui montre l'ordre, l'invite à prendre son panier, son bourdon, son suaire et sa ceinture, et à se mettre en route sur-le-champ avec le père qu'il lui présente.

Le lecteur peut penser quel coup ce fut pour notre bon père. Renzo, Lucie, Agnès, se présentèrent aussitôt à son esprit, et il s'écria pour ainsi dire en lui-même : — O Dieu ! que deviendront ces infortunés quand je ne serai plus ici? — Mais ayant levé les yeux au ciel, il s'accusa d'avoir manqué de foi, et de s'être cru nécessaire à quelque chose. Il croisa les mains sur sa poitrine, en signe d'obéissance, et inclina la tête devant le père gardien, qui ensuite le prit à part, et lui donna l'autre avertissement, sous la forme d'un conseil, mais avec la significa-

tion d'un commandement. Frère Cristofore se rendit à sa cellule, prit son panier dans lequel il mit son bréviaire, l'office du carême et le pain du pardon; il se ceignit les reins d'une courroie de cuir, prit congé de ceux de ses frères qui se trouvaient au couvent, alla ensuite recevoir la bénédiction du père gardien, et, suivi de son compagnon, il prit le chemin qui lui avait été indiqué.

Nous avons dit que Don Rodrigo, décidé plus que jamais à faire réussir son indigne entreprise, avait résolu de se procurer le secours d'un homme terrible, dont nous ne pouvons faire connaître ni le nom, ni le rang, et touchant lequel nous ne pouvons hasarder la moindre conjecture; chose d'autant plus étrange, que nous voyons faire mention de ce personnage dans plus d'un livre du temps, et même d'un livre imprimé. Que ce soit le même personnage, l'identité des faits ne donne pas lieu d'en douter; mais on remarque partout un grand soin d'en cacher le nom, comme si ce nom eût dû brûler la plume et la main de l'écrivain. François Ri-

vola, dans la vie du cardinal Frédéric Borromée, ayant à parler de cet homme, le désigne comme un seigneur aussi puissant par ses richesses que noble par sa naissance, mais sans rien ajouter de plus. Joseph Ripamonti, qui, dans le cinquième livre de la cinquième décade de son histoire du Milanais, en fait une mention plus particulière, ne le désigne jamais autrement que par ces mots : Cet homme, ce personnage. « Je rapporterai, dit-il dans son élégante latinité que nous traduisons comme nous pouvons, l'aventure d'un homme qui, étant des premiers parmi les grands de la ville, avait fixé son domicile à la campagne, et, s'y procurant de la sécurité à force de crimes, avait pu braver les jugements, la magistrature et le gouvernement même. Retiré sur les confins de l'État, il menait une vie indépendante et donnait asile aux bannis ; banni lui-même assez longtemps, il avait fini par revenir sans courir aucun danger.... » Nous emprunterons encore dans la suite à cet auteur quelques autres passages qui nous parais-

sent pouvoir confirmer et éclairer la narration de l'auteur anonyme qui nous sert de guide.

Faire ce qui était défendu par les lois ou empêché par une force quelconque; s'établir maître et arbitre dans les affaires d'autrui, sans autre intérêt que le plaisir de commander; être craint de tout le monde et avoir la main sur ceux qui avaient coutume de l'avoir sur les autres : telles avaient été dans tous les temps les passions dominantes de cet homme. Habitué, depuis son enfance, au spectacle et au bruit de tant de tyrannies, de tant de concussions, de tant de rivalités, à la vue de tant d'oppresseurs, il éprouvait un sentiment mêlé de dédain et d'une envie impatiente. Jeune, et vivant dans la ville, il saisissait les occasions, il les cherchait même, de s'égaler aux hommes les plus fameux que signalaient de pareilles habitudes, de lutter contre eux, de les dominer, ou de les contraindre à rechercher son amitié. Supérieur au plus grand nombre par ses richesses et par son entourage, et peut-être à tous par son audace et sa force, il en contraignit

quelques-uns à renoncer à toute espèce de rivalité, en maltraita plusieurs autres, et força le reste à devenir ses amis : non pas des amis qu'il regardât comme ses égaux, mais seulement, comme ils pouvaient convenir à son âme audacieuse et superbe, des amis soumis qui lui reconnaissaient une supériorité marquée sur eux, et qui étaient toujours à sa disposition. Dans le fait, cependant, il devenait lui-même l'agent et l'instrument de toutes leurs entreprises, car ils ne manquaient jamais de réclamer le secours d'un si puissant auxiliaire ; de son côté, s'il eût refusé d'y entrer, c'eût été affaiblir sa réputation, et ne pas remplir la tâche qu'il s'était imposée. De sorte que, dans son intérêt et dans l'intérêt d'autrui, il en fit tant, que son nom, ni sa famille, ni son audace ne suffisant plus pour le soutenir contre la force publique et contre tant d'ennemis puissants, il fut banni et contraint de sortir de l'État. Je pense que c'est à cette circonstance que se rapporte un trait remarquable de sa vie raconté par Ripamonti. « Une fois

qu'il se vit obligé de débarrasser le pays, loin d'en sortir secrètement, de montrer du respect pour les lois, ou de la crainte, il traversa la ville à cheval, avec une meute de chiens, au son des cors, et passant devant le palais de la cour, il proféra en présence des gardes toutes sortes d'invectives contre le gouverneur. »

Pendant son absence, il ne renonça ni à ses intrigues, ni à ses relations avec ses amis, qui, pour traduire littéralement Ripamonti, continuèrent à former avec lui une société occulte où se décidaient les entreprises les plus criminelles et les plus atroces. Il paraît même qu'il forma à cette époque, dans des lieux plus élevés, de nouvelles et terribles relations, dont l'historien que nous avons cité parle avec une concision mystérieuse. « Des princes étrangers réclamèrent eux-mêmes quelquefois son secours pour des crimes importants, et lui envoyèrent de fort loin des renforts d'hommes pour servir sous ses ordres. »

Enfin (on ne sait pas au juste après com-

bien de temps), soit que son ban eût été levé par quelque intercession puissante, soit que l'audace de cet homme lui tînt lieu de toute autre franchise, il résolut de revenir dans son pays, ce qu'il fit en effet; non pas à Milan, mais dans un de ses châteaux situé sur la limite du territoire Bergamasque, qui était alors, comme on le sait, sous la domination vénitienne; et ce fut là qu'il fixa sa demeure. « Cette maison, dit encore Ripamonti, était comme un foyer d'entreprises sanguinaires, dans lequel on ne voyait que des assassins; les moindres domestiques n'étaient point dispensés de commettre l'homicide; les enfants eux-mêmes avaient les mains ensanglantées. » Outre cette terrible troupe de satellites, il en avait, comme l'affirme le même historien, un grand nombre d'autres dispersés, et comme en quartier dans différents endroits des deux États sur la limite desquels il vivait, et toujours prêts à répondre à ses ordres.

Tous les autres tyrans qui se trouvaient dans un rayon assez étendu avaient dû,

ceux-ci dans une occasion, ceux-là dans une autre, choisir entre l'amitié et la haine de ce tyran extraordinaire. Mais les premiers qui avaient essayé de lui résister s'en étaient si mal trouvés, que personne n'avait plus osé le tenter depuis. Et même, en ne cherchant pas à contrarier ses projets, en restant, comme on dit, à leur place, ils ne pouvaient pas espérer de conserver leur indépendance. Lorsqu'il envoyait un de ses affidés leur intimer l'ordre de se désister d'une entreprise, de cesser de molester un débiteur, ou leur faire quelques défenses analogues, il fallait répondre oui ou non. Quand une partie, par un hommage de vassalité, était venue soumettre quelque affaire à son jugement, l'autre partie se trouvait dans la triste alternative ou de s'en rapporter à sa décision ou de se déclarer son ennemi, ce qui équivalait, comme on le disait alors, à une phthisie du troisième degré. Beaucoup de gens qui avaient réellement tort recouraient à lui pour se donner raison ; d'autres, au contraire, y recouraient lors-

qu'ils avaient raison, pour gagner un si puissant patronage, et en fermer l'accès à leurs adversaires : il en résultait que les uns et les autres se trouvaient plus spécialement dans sa dépendance. Il arrivait quelquefois qu'un faible opprimé, vexé, persécuté par un homme puissant, tournait vers lui ses regards. Prenant alors la défense de ce malheureux, il forçait l'oppresseur à suspendre ses persécutions, à réparer le tort, à descendre jusqu'aux excuses ; ou si celui-ci refusait, il le contraignait à s'éloigner des lieux qu'il avait tyrannisés, et il lui en faisait quelquefois porter la peine d'une manière plus prompte et plus terrible. Et dans ces circonstances, ce nom si craint et si abhorré avait été béni un moment ; car je ne dirai pas cette justice, mais ce remède, cette satisfaction quelconque, on n'aurait pu, dans ces temps malheureux, l'obtenir d'aucune autre force, ni privée ni publique. Le plus souvent, et même pour l'ordinaire, la sienne avait été employée à satisfaire des volontés iniques, des vengeances atroces, d'affreux caprices. Mais les usages si divers

de cette force ne produisaient qu'un effet, celui d'imprimer dans les âmes une idée imposante de ce qu'il pouvait vouloir et entreprendre en dépit de l'équité et de l'iniquité, ces deux choses qui mettent tant d'obstacles à la volonté des hommes, et les forcent si souvent à revenir sur leurs pas. La renommée des tyrans ordinaires ne s'étendait pas communément au delà du pays qu'ils habitaient, ou même du lieu témoin de leur oppression : chaque territoire avait les siens ; et ils se ressemblaient tellement, qu'il n'y avait pas de raison pour que la population s'occupât de ceux dont elle ne ressentait pas le joug et le despotisme. Mais la renommée de celui-ci était depuis longtemps répandue dans toutes les parties du Milanais ; partout sa vie était le sujet des récits populaires, et son nom emportait avec lui quelque chose d'imposant, d'obscur, de fabuleux. La crainte que faisaient éprouver de tous les côtés ses alliés et ses sicaires, contribuait aussi à réveiller l'attention publique. On n'avait que des soupçons ; car, qui aurait

osé avouer ouvertement une pareille dépendance? mais chaque tyran pouvait être un de ses alliés, chaque mauvais sujet un de ses satellites; et l'incertitude même où l'on était, rendait l'opinion plus puissante et la terreur plus profonde. Toutes les fois que l'on voyait apparaître quelques figures de scélérats inconnues et plus méchantes que de coutume, à chaque crime atroce dont on ne pouvait d'abord désigner ou deviner l'auteur, on proférait, on murmurait le nom de cet homme, que, grâce à la maudite circonspection de notre auteur, nous serons obligés d'appeler *l'Inconnu*.

Du château de cet homme au palais de Don Rodrigo, il n'y avait pas plus de sept milles; et à peine ce dernier était-il devenu maître et tyran, qu'il avait dû voir qu'à si peu de distance d'un tel personnage, il était impossible de faire un pareil métier sans en venir aux prises, ou marcher d'accord avec lui. En conséquence, il s'était offert à ce redoutable voisin et était devenu son ami, c'est-à-dire, à la manière de tous les autres,

il lui avait rendu plusieurs services (le manuscrit n'ajoute rien de plus), et il en avait reçu chaque fois des promesses de réciprocité et de secours, dans quelque conjoncture qu'il pût se trouver. Il prenait cependant un soin extrême à cacher une telle amitié, ou au moins à ne pas laisser voir qu'elle fût aussi étroite, ni de quelle nature elle était. Don Rodrigo voulait bien faire le tyran, mais il ne voulait pas renoncer aux douceurs de la société : cette profession était pour lui un moyen, et non pas un but. Il voulait continuer à vivre librement dans la ville, et à y jouir des plaisirs, des avantages, des honneurs de la vie civile ; et pour cela, il lui fallait user de certains ménagements, tenir compte de sa famille, cultiver l'amitié des personnages élevés en dignité, en un mot avoir une main sur la balance de la justice, pour la faire, au besoin, pencher en sa faveur, ou pour l'arrêter, et, dans de certaines occasions, avoir raison contre quelqu'un; ce qui, de cette manière, pouvait s'arranger plus facilement qu'avec les

armes de la violence privée. Or, l'intimité, disons mieux, une alliance avec un homme aussi fameux, avec un ennemi déclaré de la force publique, aurait certainement beaucoup nui à ses intentions, principalement auprès de son oncle. D'ailleurs, ce qu'il ne pouvait cacher d'une telle liaison pouvait passer pour un devoir indispensable envers un homme dont l'inimitié était trop dangereuse, et trouver ainsi une excuse dans la nécessité: car celui qui a le soin de pourvoir à la sûreté générale, et n'en a pas la volonté, ou n'en découvre pas le moyen, finit par trouver bon, à la longue, que chacun veille jusqu'à un certain point à ses intérêts; et s'il n'y consent pas expressément, il ferme du moins les yeux.

Un matin, Don Rodrigo sortit à cheval, comme s'il allait à la chasse, avec une petite escorte de braves à pied, Griso à l'étrier, quatre autres derrière, et il se dirigea vers le château de l'Inconnu.

CHAPITRE XX.

Le château de l'Inconnu, à cheval sur une vallée étroite et boisée, était situé au sommet d'une éminence qui, partant d'une chaîne de montagnes escarpées, s'en éloigne sans que l'on puisse juger, au premier coup d'œil, si elle y est réunie ou s'en trouve séparée par un amas de rochers et par une suite de précipices et d'abîmes qui l'environnent de toutes parts. Le côté qui regarde la vallée est le seul praticable; la pente en est rapide, égale, continue : on y voit vers le haut des pâturages, et des champs cultivés dans sa partie inférieure, avec quelques habitations éparses. Le fond est un lit de cailloux où coule un ruisseau qui se change en torrent dans la saison pluvieuse, et servait alors de limite entre les deux états. Les montagnes opposées, qui

forment, pour ainsi dire, l'autre rempart de la vallée, sont aussi légèrement inclinées à leur naissance, et renferment quelques points cultivés, mais seulement pendant un court intervalle; le reste, d'une pente rapide, n'offre plus à l'œil que des rochers impraticables et dépouillés, sauf quelques buissons que l'on distingue çà et là sur les crêtes et dans les crevasses de ces rochers.

Du haut de son château, comme l'aigle, de son aire ensanglantée, le farouche seigneur dominait autour de lui tout l'espace où l'homme pouvait laisser l'empreinte de ses pas, et il n'entendait pas le plus léger murmure au-dessus de sa tête. D'un seul coup d'œil il pouvait embrasser toute cette étendue, les pentes, le fond de la vallée et les chemins que l'on y avait pratiqués. Celui de ces chemins qui, après de nombreux détours, conduisait à la terrible demeure de l'inconnu, se dessinait, à la vue du voyageur, comme un long serpent d'argent; de ses fenêtres, de ses meurtrières, le maître pouvait à loisir compter les pas de celui qui

s'avançait, et le voir de cent endroits différents. Il aurait pu même se défendre contre une attaque, avec la garnison de braves qu'il y tenait constamment, et faire périr un grand nombre des assaillants, soit à leur apparition dans la vallée, soit dans leur approche, avant qu'aucun d'eux eût pu en atteindre la sommité. Du reste, personne n'osait mettre le pied, même pour se promener, ni sur la montagne ni dans la vallée, à moins qu'il ne fût en bonne intelligence avec le maître du château; et le sbire qui aurait eu le malheur de s'y laisser voir eût été traité comme un espion qui se hasarde à reconnaître un camp ennemi. On racontait les tragiques histoires des derniers qui avaient voulu tenter l'entreprise; mais c'étaient déjà des histoires anciennes, et aucun des jeunes villageois ne se souvenait d'avoir vu un homme de cette espèce ni vivant ni mort dans la vallée.

Telle est la description que l'anonyme nous a laissée des lieux; quant au nom, il n'en parle pas : bien plus, pour ôter tout moyen

de le découvrir, il ne dit rien du voyage de Don Rodrigo, et le fait arriver tout d'un coup au milieu de la vallée, au pied de la colline, à la naissance du sentier tortueux et rapide. Là il y avait une taverne que l'on aurait pu appeler un corps-de-garde. Une vieille enseigne, aux deux côtés de laquelle se trouvait représenté un soleil rayonnant, était suspendue au-dessus de la porte; mais la voix publique, qui quelquefois répète les noms comme on les lui apprend, et quelquefois les refait à sa guise, ne désignait cette taverne que sous le nom de la Mauvaise-Nuit.

Au bruit des pas d'un cheval qui s'approchait, se présenta sur le seuil de la taverne un jeune garçon armé de toutes pièces, qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil, rentra pour avertir trois bandits qui jouaient aux cartes dans l'intérieur. Celui qui paraissait en être le chef se leva, vint à la porte, et, ayant reconnu un ami de son maître, il s'inclina devant lui. Rodrigo lui rendit son salut avec beaucoup de bienveillance, et lui demanda si le seigneur se trouvait au château;

cet homme ayant répondu qu'il le croyait, il descendit de cheval, et jeta la bride à Tiradritto, un des braves qui l'avaient accompagné. Il ôta ensuite son fusil, et le remit à Montanarolo, comme pour se soulager d'un fardeau inutile et monter plus promptement; mais, en réalité, parce qu'il savait bien qu'il n'était pas permis de se présenter armé dans ces lieux. Alors il tira de sa poche quelques berlingues, et les donna à Tanabuso en lui disant : « Vous autres, restez ici à m'attendre, et, pendant mon absence, réjouissez-vous avec ces braves gens. » Il prit aussi quelques pièces d'or, et les mit dans la main du chef, en l'invitant à en garder la moitié pour lui, et à partager le reste entre ses hommes. Finalement, il se mit à gravir la montagne, suivi de Griso, qui avait aussi déposé son fusil. Pendant ce temps-là, les trois braves dont nous avons parlé, et Squinternotto, qui était le quatrième (voyez un peu les beaux noms pour les avoir conservés si soigneusement), demeurèrent avec les trois de l'Inconnu, et ce jeune garçon élevé

pour le gibet, à jouer, à boire et à se raconter à l'envi leurs prouesses.

Un autre brave de l'Inconnu, qui montait aussi par le sentier, rejoignit bientôt Don Rodrigo, le regarda, le reconnut, et, en l'accompagnant, lui évita l'ennui de décliner son nom et de rendre compte des motifs de sa visite à tous ceux qui auraient pu le rencontrer sans le connaître. Arrivé au château et introduit (il avait laissé Griso à la porte), on lui fit traverser un labyrinthe de corridors obscurs et diverses salles tapissées de mousquets, de sabres, de pertuisanes, dans chacune desquelles quelques braves montaient la garde; et, après avoir attendu quelques instants, il pénétra dans celle où se trouvait l'Inconnu.

Ce seigneur vint à sa rencontre en examinant attentivement ses mains et l'expression de son visage, comme il avait coutume d'en user presque involontairement envers quiconque s'approchait de lui, et lors même que c'était un de ses amis les plus anciens et les plus affectionnés. Il était d'une taille

élevée, avait le corps maigre et la tête dégarnie de cheveux ; au premier abord, la blancheur du peu qui lui en restait et les rides de son visage auraient pu faire croire qu'il était d'un âge beaucoup au-dessus de soixante ans, tandis qu'il venait à peine de les atteindre : sa contenance et ses mouvements, la dureté de ses traits et le feu brillant de ses yeux, annonçaient une vigueur de corps et d'esprit qui aurait paru extraordinaire, même dans un jeune homme.

Don Rodrigo lui dit qu'il venait lui demander des conseils et du secours ; que, se trouvant engagé dans une entreprise difficile où son honneur ne lui permettait pas de reculer, il s'était souvenu des promesses d'un homme qui ne promettait jamais en vain, et il se mit à lui expliquer ses perfides projets. L'Inconnu, qui en savait déjà quelque chose, mais confusément, en écouta le récit avec attention, non-seulement parce qu'il se plaisait à entendre raconter ces sortes d'histoires, mais encore parce qu'il se trouvait mêlé à celle-ci un nom connu de lui, et qui

lui était profondément odieux, le nom de ce frère Cristofore, qui se montrait si ouvertement l'ennemi des tyrans dans ses discours, et, quand il le pouvait, par ses actions. Don Rodrigo prit soin d'exagérer les difficultés de l'entreprise : la distance du lieu, un monastère, la Signora !... A ce nom, l'Inconnu, comme si un démon caché dans son cœur le lui avait ordonné, l'interrompit tout à coup, et lui dit qu'il prenait sur lui la réussite de cette entreprise. Il écrivit le nom de la pauvre Lucie, et renvoya Don Rodrigo, en lui disant : « Dans peu de jours je vous donnerai avis de ce que vous aurez à faire. »

Si le lecteur se souvient de ce misérable Égidio qui habitait une maison contiguë au monastère où l'innocente Lucie avait trouvé un asile, il faut qu'il sache maintenant que cet homme était un des plus intimes et des plus criminels alliés de l'Inconnu, et c'est pour cette raison que celui-ci avait donné si promptement et d'une manière si positive sa parole à Don Rodrigo. Cependant à peine se trouva-t-il seul, qu'il éprouva, je ne di-

rai pas du repentir, mais du regret de l'avoir donnée. Déjà, depuis quelque temps, il commençait à ressentir, sinon du remords, au moins une sorte de fatigue de ses scélératesses. Elles s'étaient tellement accumulées, non dans sa conscience, mais dans sa mémoire, que chaque fois qu'il en commettait une nouvelle, elle réveillait le souvenir de toutes les autres, et les lui faisait paraître plus criminelles et plus nombreuses ; c'était comme s'il eût augmenté un fardeau déjà trop incommode. Une certaine répugnance qu'il avait éprouvée en commettant ses premiers crimes, mais que l'habitude avait vaincue depuis, et presque entièrement dissipée, recommençait alors à se faire vivement sentir. Mais, dans ces premiers temps, l'image d'un avenir éloigné, indéterminé, le sentiment d'une forte existence, remplissaient son âme d'une confiance irréfléchie : maintenant, au contraire, c'étaient les pensées de l'avenir qui rendaient le passé plus douloureux. — Vieillir ! Mourir ! Et après ? — Et, chose remarquable ! l'image de la mort qui,

dans un danger prochain, en présence d'un ennemi, avait coutume d'accroître l'énergie de cet homme, et d'exciter en lui une fureur pleine d'audace; cette même image, lorsqu'elle lui apparaissait dans le silence de la nuit, au milieu de son château, lui causait une crainte soudaine. Ce n'était point la mort dont le menaçait un ennemi mortel comme lui, car on ne pouvait lui opposer des armes plus fortes, ni un bras plus prompt; c'était la mort qui venait seule, et naissait en lui-même; elle était peut-être encore éloignée, mais chaque instant lui faisait faire un pas, et, pendant que l'esprit du coupable luttait douloureusement pour en éloigner la pensée, elle s'approchait. Dans les premiers temps, les exemples si fréquents, le spectacle, pour ainsi dire continuel de la violence, de la vengeance, de l'homicide, en lui inspirant une émulation féroce, lui avaient encore servi comme d'une sorte d'autorité contre sa conscience : tantôt il sentait renaître en son âme l'idée confuse, mais terrible, d'un jugement individuel,

d'une raison indépendante de l'exemple; tantôt la pensée d'être sorti de la foule des brigands vulgaires, d'avoir été plus loin qu'eux tous, lui inspirait le sentiment d'une solitude menaçante. Ce Dieu dont il avait entendu parler, mais que depuis longtemps il prenait peu de soin de nier ou de reconnaître, occupé seulement à vivre comme si ce juge suprême n'eût point existé; maintenant, dans de certains moments d'abattement sans cause, de terreurs sans périls, il lui semblait l'entendre crier au fond de son âme : J'existe pourtant! Dans la première effervescence des passions, la loi qu'il avait entendu annoncer au nom de ce Dieu ne lui était apparue qu'odieuse : maintenant, quand elle se représentait à son esprit inopinément, son esprit, malgré lui, l'accueillait comme une chose qui doit avoir son accomplissement. Mais il ne laissait jamais transpirer, ni dans ses discours, ni dans ses actions, rien de cette inquiétude nouvelle; il la cachait mystérieusement, et la voilait par les apparences d'une férocité plus vio-

lente et plus profonde ; et par ce moyen, il cherchait aussi à se la cacher à lui-même ou à l'étouffer. Regrettant (car il ne pouvait ni les anéantir ni les oublier) ces jours où il avait coutume de commettre l'iniquité sans remords, sans autre sollicitude que celle du succès, il faisait des efforts extraordinaires pour les ramener, pour conserver ou pour raffermir cette ancienne volonté franche, hardie, imperturbable, pour se convaincre enfin qu'il était toujours le même homme.

Ainsi, dans cette circonstance, il avait précipitamment engagé sa parole envers Don Rodrigo, pour se fermer tout accès à l'hésitation. Mais à peine celui-ci fut-il parti, que, sentant de nouveau s'affaiblir la résolution qu'il s'était commandée pour promettre, sentant peu à peu revenir dans son esprit des réflexions qui le portaient à manquer à sa parole, et l'auraient conduit à démériter aux yeux d'un ami, d'un complice secondaire, il voulut tout d'un coup mettre fin à ce combat pénible. Il fit venir Nibbio, l'un des plus adroits et des plus hardis ministres

de ses cruautés, et celui dont il avait coutume de se servir dans ses relations avec Égidio, et, d'un ton ferme, il lui ordonna de monter sur-le-champ à cheval, de se rendre droit à Monza, d'informer Égidio de l'engagement qu'il avait contracté, et de lui demander ses conseils et son secours pour y satisfaire.

Le méchant envoyé revint plus promptement que son maître ne s'y attendait, avec la réponse d'Égidio : l'entreprise était facile et sûre; l'Inconnu n'avait qu'à envoyer aussitôt une voiture que l'on n'eût pas coutume de voir, avec deux ou trois braves bien déguisés ; Égidio se chargeait de tout le reste. A cet avis, l'Inconnu, quel que fût l'état de son âme, donna ordre à Nibbio de tout disposer d'après ces instructions, et de partir lui-même avec deux autres braves qu'il lui désigna, pour exécuter cette expédition.

Si, pour rendre l'horrible service qu'on réclamait de lui, Égidio n'eût pu disposer que de ses moyens ordinaires, il n'aurait certainement pas donné une réponse si

prompte et si précise. Mais, dans l'intérieur même de cet asile où tout semblait devoir être obstacle pour lui, l'indigne jeune homme possédait un moyen connu de lui seul ; et ce qui, pour d'autres, eût été la plus grande difficulté, devenait un instrument pour lui. Nous avons déjà fait connaître comment la malheureuse Signora avait une fois prêté l'oreille à ses discours, et le lecteur a pu comprendre que cette fois ne fut pas la dernière ; ce ne fut qu'un premier pas dans une carrière d'abomination et de sang. Cette même voix, devenue impérieuse, et je dirais presque une autorité pour le crime, lui imposa le sacrifice de l'innocente qu'elle s'était chargée de protéger.

Une pareille proposition causa d'abord de l'horreur à Gertrude. Perdre Lucie par un événement imprévu lui eût paru sans doute un malheur, une punition amère : mais on lui ordonnait de s'en séparer par une affreuse perfidie, de convertir en un nouveau remords un moyen d'expiation. L'infortunée tenta tous les moyens pour se

dispenser d'obéir à cet ordre horrible ; tous, excepté le seul qui eût été infaillible et qui pourtant se trouvait entre ses mains. Le crime est un maître sévère, inflexible, contre lequel on ne peut espérer d'être fort que quand on lui résiste ouvertement. Gertrude n'eut pas le courage de se révolter contre lui : elle obéit.

Le jour fixé était arrivé, l'heure convenue s'approchait ; Gertrude, retirée avec Lucie dans son parloir privé, lui faisait des caresses plus tendres que de coutume, et Lucie les recevait et les payait avec une tendresse plus vive : comme on voit la brebis s'agiter sans crainte sous la main du pasteur qui la saisit, et lécher la main qui l'entraîne doucement ; mais elle ignore qu'à la porte de la bergerie l'attend le boucher auquel son maître l'a vendue un instant auparavant.

« J'ai besoin d'un grand service, et vous seule pouvez me le rendre. Je suis entourée de gens prompts à m'obéir ; mais je n'ai de confiance en aucun d'eux. Pour une affaire de la plus haute importance, que je vous ex-

pliquerai plus tard, il faut que j'entretienne sur-le-champ, ma chère Lucie, ce père gardien des capucins qui vous a conduite auprès de moi ; mais il est essentiel que personne ne sache que je l'ai envoyé chercher. Il n'y a que vous qui puissiez faire secrètement cette démarche... »

A cette proposition, Lucie demeura stupéfaite ; et avec cette modestie qui ne l'abandonnait jamais, mais non sans une vive expression de surprise, elle allégua, pour ne point y répondre, les raisons que la Signora devait comprendre, et qu'elle aurait dû prévoir : sortir sans sa mère, sans être accompagnée, sur une route solitaire, dans un pays qui lui était inconnu... Mais Gertrude, formée à une école infernale, montra elle-même tant d'étonnement et de déplaisir d'éprouver un pareil refus de la part d'une personne qu'elle avait comblée de bienfaits ; elle lui fit si bien sentir que ses excuses étaient vaines : en plein jour, un si court trajet, par un chemin que Lucie avait parcouru peu de jours auparavant, et qu'avec

la moindre indication n'aurait pas manqué de trouver une personne qui n'y serait jamais passée... Elle dit tant de choses, que la pauvre enfant, pénétrée de reconnaissance et de honte à la fois, laissa échapper ces mots : « Eh bien, que dois-je faire ? »

« Allez au couvent des capucins ; » et elle lui décrivit de nouveau le chemin : « faites appeler le père gardien, et dites-lui qu'il vienne me trouver sur-le-champ ; mais qu'il ne laisse soupçonner à personne que c'est moi qui le demande. »

« Mais que dirai-je à la portière, qui ne m'a jamais vue sortir, et ne manquera pas de me demander où je vais ? »

« Faites en sorte de passer sans être aperçue ; et si vous n'y réussissez pas, dites-lui que vous allez à l'église, où vous avez promis de faire votre prière. »

C'était une nouvelle difficulté pour Lucie, car il fallait mentir ; mais la Signora se montra de nouveau si affectée de son hésitation, elle lui fit tant de honte de sacrifier sa reconnaissance à un vain scrupule, que

la pauvre enfant, étourdie plutôt que convaincue, et surtout émue par ces reproches, répondit : « Eh bien, j'y vais. Que Dieu me protége ! » et elle sortit.

Lorsque Gertrude, qui de la grille la suivait d'un œil fixe et troublé, la vit poser le pied sur le seuil de la porte, elle lui cria, comme emportée par un sentiment irrésistible : « Lucie, écoutez ! »

La jeune fille se retourna, et revint près de la grille. Mais déjà une autre pensée, une pensée habituée à prédominer, avait prévalu dans l'esprit de la malheureuse Gertrude. Feignant de n'être pas satisfaite des instructions qu'elle avait données à Lucie, elle lui expliqua de nouveau le chemin qu'elle devait suivre, et elle la congédia en lui disant : « Faites tout ce que je vous ai dit, et revenez promptement. » Lucie partit.

Elle passa la porte du cloître sans être aperçue, se mit en chemin les yeux baissés en rasant le mur, et trouva la porte du bourg au moyen des indications qu'elle avait reçues et de ses propres souvenirs : elle suivit

en tremblant la grande route, et arriva bientôt au débouché du chemin qui conduisait au couvent, et qu'elle reconnut. Ce chemin était alors et est encore aujourd'hui enfoncé comme le lit d'une rivière, entre deux levées bordées d'arbres, dont les branches se réunissent et forment une voûte sur la tête du voyageur. Dès que Lucie y fut entrée, s'apercevant combien il était solitaire, elle sentit s'augmenter sa frayeur, et pressa le pas; mais après quelques instants de marche, elle se rassura un peu en découvrant une voiture de voyage arrêtée, et, devant la portière qui se trouvait ouverte, deux voyageurs qui regardaient à droite et à gauche, comme s'ils eussent été incertains du chemin qu'ils devaient prendre. Quand elle fut arrivée plus près d'eux, elle entendit un de ces individus dire à l'autre: « Voici une brave villageoise qui nous enseignera notre chemin. » En effet, dès qu'elle fut devant la voiture, le même homme, prenant un ton plus doux que n'était son visage, se retourna, et lui dit: « Ma belle enfant, pourriez-vous

nous enseigner le chemin de Monza? »

« Vous lui tournez le dos, répondit la jeune fille, Monza est de ce côté.... » et elle se retournait pour le lui indiquer du doigt, quand l'autre compagnon (c'était Nibbio), la saisissant inopinément par le milieu du corps, l'enleva. Lucie, épouvantée, penche la tête en arrière et pousse un cri : le misérable la jette dans la voiture ; un troisième, qui se trouvait assis dans le fond, la reçoit, et la contraint, malgré ses efforts, de s'asseoir auprès de lui, pendant qu'un autre brigand, lui mettant un mouchoir sur la bouche, étouffe ses gémissements. Alors Nibbio monte précipitamment dans la voiture, la portière se referme, et l'on part. Celui des braves qui lui avait adressé la perfide question, resté sur la route, regarda soigneusement autour de lui s'il n'y avait personne, sauta sur une des levées, ouvrit une haie dont elle était garnie, se trouva dans un petit bois qui courait parallèlement à la route pendant un certain intervalle, et il s'y cacha pour n'être point aperçu des

gens qui pourraient être attirés par les cris de l'infortunée. C'était un des serviteurs d'Égidio, qui avait été mis en observation à la porte du monastère; il avait vu Lucie en sortir, avait remarqué sa figure et son costume, et était accouru ensuite par un chemin détourné pour l'attendre à l'endroit désigné.

Qui pourrait maintenant décrire la terreur, les angoisses de la pauvre Lucie? Qui pourrait exprimer ce qui se passait dans son âme? Elle ouvrait des yeux épouvantés, inquiète de connaître son horrible situation; mais la répugnance et la terreur que lui inspiraient ces affreuses figures les lui faisaient refermer aussitôt : elle se débattait, mais elle était retenue de tous côtés; elle recueillait toutes ses forces et s'élançait vers la portière, mais deux bras vigoureux la tenaient comme attachée dans le fond de la voiture, et quatre autres l'y retenaient; et chaque fois qu'elle paraissait prête à jeter un cri, le mouchoir venait le lui étouffer dans la bouche. Cependant trois bouches d'enfer, avec une voix aussi humaine qu'il leur était

possible de la prendre, ne cessaient de lui répéter: «Silence, silence, n'ayez aucune crainte; nous ne voulons point vous faire de mal.» Après quelques moments d'une lutte aussi pénible, elle sembla se calmer, étendit les bras, laissa tomber sa tête en arrrière, leva avec effort ses paupières qui couvraient un œil immobile, et ces horribles figures qui se trouvaient devant elle lui parurent se confondre et former un mélange monstrueux; ses couleurs disparurent, une sueur froide lui couvrit le visage, elle se pencha, et s'évanouit.

«Allons, allons, du courage,» lui disait Nibbio. «Du courage, du courage,» répétaient les deux autres brigands; mais la privation de tout sentiment empêchait en ce moment Lucie d'entendre les consolations de ces horribles voix.

«Diable! on croirait qu'elle est morte, dit l'un d'eux: si elle l'était véritablement?»

«Bah! dit l'autre, c'est une de ces défaillances qui sont ordinaires aux femmes. Je sais, moi, que quand j'ai voulu envoyer

quelqu'un dans l'autre monde, homme ou femme, c'était bien une autre cérémonie. »

« Allons ! dit Nibbio, soyez attentifs à votre devoir, et ne vous occupez pas d'autre chose. Prenez les tromblons qui sont sous le siége et tenez-vous prêts ; vous savez que le bois où nous entrons est un nid de voleurs. Ce n'est pas à la main, corbleu ! replacez-les derrière vous : ne voyez-vous pas que cette jeune fille est une poule mouillée, qui se trouve mal pour la moindre chose ? Si elle voit des armes, elle est capable de mourir tout de bon. Et quand elle sera revenue à elle, prenez bien garde de ne lui pas faire peur ; ne la touchez que quand je vous ferai signe, il ne faut que moi pour la retenir ; mais surtout, gardez le silence, et laissez-moi lui parler. »

Cependant la voiture qui marchait toujours avec rapidité était entrée dans le bois.

Au bout de quelque temps, la pauvre Lucie commença à revenir, comme si elle sortait d'un songe profond et fatigant, et elle ouvrit les yeux. Ce n'était qu'avec peine

qu'elle pouvait distinguer les lugubres objets qui l'entouraient, et qu'elle parvenait à recueillir ses pensées : enfin, elle comprit de nouveau l'épouvantable situation dans laquelle elle se trouvait. Le premier usage qu'elle fit du peu de forces qu'elle avait rassemblées, fut de s'élancer vers la portière pour sortir de la voiture ; mais elle fut retenue, et ne put qu'entrevoir un instant la sauvage solitude du lieu par où elle passait. Elle jeta de nouveau un cri ; alors Nibbio, lui ayant présenté le mouchoir, lui dit le plus doucement qu'il put : « Allons, soyez calme, c'est ce que vous pouvez faire de mieux : nous ne voulons pas vous faire de mal ; mais si vous ne vous taisez pas, nous serons obligés de vous imposer silence. »

« Laissez-moi m'en aller. Qui êtes-vous? Où me conduisez-vous? Pourquoi m'avez-vous enlevée? Je vous en conjure, laissez-moi m'en aller ! »

« N'ayez pas peur, vous dis-je : vous n'êtes point un enfant, et vous devez comprendre que nous ne voulons pas vous faire de mal.

Ne voyez-vous pas que, si nous avions eu de mauvaises intentions, nous aurions déjà pu vous tuer cent fois? Ainsi donc, soyez tranquille. »

« Non, non, laissez-moi poursuivre mon chemin : je ne vous connais pas. »

« Nous vous connaissons bien, nous autres. »

« Oh ! Vierge sainte ! par charité, laissez-moi m'en aller. Qui êtes-vous? Pourquoi m'avez-vous enlevée? »

« Parce qu'on nous l'a commandé.

« Qui donc? qui peut vous l'avoir commandé? »

« Silence! dit Nibbio d'un air sévère; il n'est pas permis de nous faire de pareilles questions. »

Lucie chercha encore une fois à se précipiter sur la portière; mais voyant que c'était en vain, elle eut de nouveau recours aux prières, et, la tête penchée, les joues baignées de larmes, la voix entrecoupée par ses sanglots et les mains jointes, « Oh ! disait-elle, pour l'amour de Dieu et de la très-sainte

Vierge, laissez-moi m'en aller! Que vous ai-je fait? Je suis une pauvre créature qui ne vous a jamais offensé. Le mal que vous m'avez fait, vous, je vous le pardonne de bon cœur, et je prierai Dieu pour vous. Si vous avez une fille, une épouse, une mère, songez à ce qu'elles souffriraient si elles étaient à ma place. Souvenez-vous que nous devons tous mourir, et qu'un jour vous désirerez que Dieu use de miséricorde envers vous. Laissez-moi m'en aller, laissez-moi dans cette sauvage solitude; le Seigneur me fera retrouver mon chemin. »

« Nous ne le pouvons pas. »

« Vous ne le pouvez pas? Juste Ciel! Pourquoi ne le pouvez-vous pas? Où prétendez-vous me conduire? Pourquoi....? »

« Nous ne le pouvons pas; vos plaintes sont inutiles. Ne craignez pas que nous voulions vous faire de mal; restez en repos, et personne ne vous manquera d'égards. »

Désolée, tremblante, toujours plus effrayée de voir que ses prières ne produisaient aucun effet sur ses ravisseurs, Lucie

tourna ses regards vers celui qui tient dans sa main les cœurs des hommes, et peut, quand il le veut, attendrir les plus endurcis. Elle s'enfonça dans le coin de la voiture où elle était assise, croisa ses bras sur sa poitrine, et pria, du fond de son cœur, avec la ferveur la plus vive; puis, ayant tiré son chapelet de sa poche, elle se mit à le réciter avec plus de foi et de recueillement qu'elle n'avait encore fait dans le cours de sa vie. De temps en temps, espérant avoir obtenu la grâce qu'elle implorait, elle recommençait à prier ses ravisseurs, mais toujours inutilement. Puis elle retombait privée de sentiment, et le reprenait ensuite pour revivre dans de nouvelles angoisses. Mais désormais le cœur se refuse à les décrire; une pitié trop douloureuse nous presse d'arriver au terme de ce voyage qui dura plus de quatre heures, et après lequel nous avons encore à faire de bien tristes récits. Transportons-nous au château où l'infortunée était attendue.

L'Inconnu l'attendait avec une inquié-

tude, avec une agitation extraordinaire. Chose étrange ! lui qui, de sang-froid, avait disposé de la vie d'un si grand nombre de ses semblables ; qui, dans l'accomplissement de tant de crimes, avait compté pour rien les soupirs de ses victimes, sinon pour assouvir quelquefois sur elles la cruelle volupté de la vengeance, maintenant qu'il était devenu l'arbitre du sort de Lucie, d'une pauvre inconnue, d'une simple villageoise, il éprouvait de la crainte, du remords, je dirais presque de la terreur. Placé depuis quelque temps à une des fenêtres de son château, il tenait ses regards fixés sur un des débouchés de la vallée, lorsqu'il vit apparaître la voiture, qui s'avançait lentement ; car la course précipitée des chevaux dans les premiers instants avait épuisé leur ardeur ; et quoique, de l'endroit où il observait, la voiture ne lui parût pas plus grande que celles que l'on met entre les mains des enfants, il la reconnut soudain, et le cœur recommença à lui battre avec plus de violence.

— Est-elle dans la voiture ? pensa-t-il aussitôt ; et il continuait à se dire à lui-même : Que de peine elle me cause ! il faut m'en délivrer. —

Et il se disposait à appeler un de ses satellites pour l'envoyer sur-le-champ à la rencontre de la voiture donner ordre à Nibbio de changer de route, et de conduire la jeune fille au palais de Don Rodrigo. Mais un *non* impérieux, qui retentit subitement dans son âme, fit évanouir ce dessein. Tourmenté cependant par le besoin d'ordonner quelque chose, et ne pouvant supporter tranquillement l'intolérable attente de cette voiture qui arrivait ainsi à pas lents, comme une trahison, comme un châtiment peut-être, il fit appeler une vieille femme qui se trouvait à son service.

Cette femme, qui était la fille d'un ancien concierge, était née dans le château même, et y avait passé toute sa vie. Ce qu'elle y avait vu et entendu depuis son enfance avait imprimé dans son esprit une idée imposante et terrible de la puissance de ses maîtres ;

et la maxime principale qu'elle avait tirée des instructions qu'on lui avait données, et des exemples dont elle avait été témoin, était qu'il fallait leur obéir en toute chose, parce qu'ils pouvaient faire beaucoup de mal et beaucoup de bien. L'idée du devoir, déposée comme un germe dans le cœur de tous les hommes, se développant dans le sien en même temps que les sentiments d'un respect, d'une crainte, d'un dévouement servile, s'était associée et accommodée à ces sentiments. Quand l'Inconnu, devenu maître, commença à faire un usage aussi épouvantable de sa force, elle éprouva d'abord une certaine frayeur, mêlée d'un sentiment plus profond d'obéissance. Avec le temps, elle s'était familiarisée avec ce qu'elle voyait et ce dont elle entendait parler tous les jours: la volonté puissante et sans bornes d'un tel maître était à ses yeux comme une sorte de justice fatale. Déjà d'un âge mûr, elle avait épousé un des serviteurs de la maison, qui, peu de temps après, étant allé à une expédition dangereuse, y avait perdu la vie, et l'a-

vait laissée veuve. La vengeance que l'Inconnu tira bientôt de cette mort lui donna une consolation féroce, et augmenta l'orgueil qu'elle éprouvait à se trouver sous sa protection. Depuis cette époque, elle ne mit que bien rarement le pied hors du château, et peu à peu il ne lui resta presque aucune des idées d'humanité qui sont la conservation de la société, sauf celles qu'elle pouvait recevoir dans ces lieux. Elle n'était chargée d'aucun service particulier, mais se trouvait à la disposition de cette multitude de scélérats, qui tour à tour lui donnaient des ordres et de l'occupation; et c'était ce qui faisait le tourment de sa vie. Tantôt il lui fallait raccommoder les vêtements des brigands, tantôt préparer à la hâte le repas de ceux qui revenaient sains et saufs d'une expédition, ou des médicaments pour ceux qui étaient blessés. D'un autre côté, leurs ordres et leurs reproches, comme leurs remercîments, étaient presque toujours accompagnés de moqueries et de termes injurieux : ils ne l'appelaient jamais que la vieille; et les agré-

ments qu'ils ne manquaient jamais d'ajouter à ce nom variaient suivant les circonstances et l'humeur de celui qui lui adressait la parole. Pour elle, troublée dans sa paresse, et provoquée dans sa colère, qui étaient deux de ses passions dominantes, elle répondait quelquefois à ces compliments par des expressions dans lesquelles Satan aurait plutôt reconnu son génie que dans celles des provocateurs.

« Tu vois là-bas cette voiture! » lui dit le seigneur.

« Je la vois, » répondit-elle, en avançant son menton pointu, et ouvrant ses yeux caves, comme si elle eût voulu les faire sortir de leur orbite.

« Fais à l'instant préparer une litière, monte dedans, et fais-toi porter à la taverne de la Mauvaise-Nuit. Va vite, afin d'y arriver avant cette voiture que je vois s'avancer avec la lenteur de la mort. Dans cette voiture il y a.... il doit y avoir.... une jeune fille. Si elle s'y trouve, tu diras à Nibbio, de ma part, qu'il la place dans la litière, et se rende sur-le-

champ auprès de moi. Tu monteras dans la litière avec... cette jeune fille ; et quand vous serez arrivées ici, tu la conduiras dans ta chambre. Si elle te demande où tu la mènes, à qui appartient ce château, garde-toi bien.... »

« Oh ! » dit la vieille.

« Mais, continua l'Inconnu, rassure cette jeune fille, ranime son courage. »

« Que dois-je lui dire ? »

« Ce que tu dois lui dire ? Rassure-la, te dis-je. Es-tu donc parvenue à cet âge sans savoir comment on doit s'y prendre pour rassurer une personne effrayée ? N'as-tu jamais éprouvé les peines du cœur ? N'as-tu jamais ressenti les effets de la crainte ? Ne connais-tu pas les paroles qui consolent ? Sers-toi de ces paroles : trouves-en dans le souvenir de tes malheurs ! mais surtout sois prompte à obéir. »

Quand elle fut partie, il s'arrêta quelques instants à la fenêtre, les yeux fixés sur la voiture, que déjà l'on distinguait parfaitement ; ensuite il regarda le soleil qui se cachait en

ce moment derrière la montagne, et observa les nuages épars à l'horizon, qui, de sombres qu'ils étaient, devinrent presque subitement brillants et enflammés. Il se retira, ferma la fenêtre, et se mit à parcourir la salle dans tous les sens, du pas d'un voyageur qui serait pressé d'arriver.

CHAPITRE XXI.

La vieille s'était empressée d'obéir et de commander avec l'autorité de ce nom qui, par quelque personne qu'il fût prononcé, faisait agir tout le monde dans le château, parce qu'on ne pouvait imaginer que quelqu'un osât jamais en abuser. Elle se trouva, en effet, à la taverne de la Mauvaise-Nuit, un peu avant que la voiture y arrivât, et, l'ayant vue approcher, elle sortit de la litière, fit signe au cocher d'arrêter, et communiqua à voix basse à Nibbio, qui avançait la tête hors de la portière, les ordres qu'elle avait reçus de son maître.

Lorsque Lucie s'aperçut que la voiture s'arrêtait, elle tressaillit, et sortit de l'espèce de léthargie où elle était plongée ; mais ses craintes s'accrurent, et elle promena avec effroi ses regards autour d'elle. Nibbio s'était

renfoncé dans la voiture, tandis que la vieille, le menton sur la portière, disait à Lucie : « Venez, mon enfant, venez, ma pauvre amie ; venez avec moi ; j'ai ordre de vous bien traiter et de dissiper vos craintes. »

Aux accents de la voix d'une femme, l'infortunée éprouva un peu de soulagement, et sentit pour un instant renaître son courage ; mais elle retomba bientôt dans une terreur plus profonde. « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante, en fixant ses yeux étonnés sur le visage de la vieille.

« Venez, venez, ma pauvre enfant, » répétait celle-ci. Nibbio et les deux autres braves, jugeant, d'après les paroles et le ton de la vieille, qui s'étaient si singulièrement adoucis, que les intentions du seigneur devaient être bienveillantes, cherchaient, du mieux qu'ils pouvaient, à persuader à la pauvre créature qu'il fallait obéir. Mais Lucie, loin de les écouter, promenait ses regards sur la campagne ; et quoique l'aspect de ce lieu sauvage et la

sévérité que montraient ses gardiens ne lui laissassent aucun espoir d'être secourue, cependant elle ouvrait la bouche pour crier; mais, en voyant Nibbio placer le mouchoir sous ses yeux, elle frémit, garda le silence, et fut placée dans la litière, où la vieille entra après elle. Nibbio ordonna aux deux autres brigands de se tenir derrière pour l'escorter, et il gravit précipitamment la montagne pour se rendre aux ordres de son maître.

« Qui êtes-vous? » demanda Lucie avec anxiété, à la vue de cette figure inconnue et difforme : « pourquoi suis-je entre vos mains? Où suis-je? Où me conduisez-vous? »

« Auprès d'un homme qui s'intéresse à vous, répondit la vieille; auprès d'un seigneur... Heureuses les personnes qu'il daigne prendre sous sa protection! C'est heureux, très-heureux pour vous. N'ayez pas de crainte; reprenez votre tranquillité. Il m'a recommandé de vous rassurer : vous lui direz que je vous ai encouragée, n'est-il pas vrai? »

« Quel est cet homme? Qu'exige-t-il de moi? Je ne lui appartiens pas. Apprenez-moi où je suis. Laissez-moi m'en aller; ordonnez à ces gens de me rendre ma liberté, de me conduire dans une église. Oh! vous qui êtes femme, je vous en supplie au nom de la très-sainte Vierge. »

Ce nom doux et sacré, qu'elle avait répété avec vénération dans son enfance, et que depuis tant d'années elle n'avait plus invoqué, ni peut-être entendu prononcer, faisait sur l'esprit de la malheureuse dont il venait frapper l'oreille une impression vague, étrange, confuse, semblable au souvenir de la lumière et des formes dans un vieillard devenu aveugle depuis son enfance.

Cependant l'Inconnu, immobile sur la porte de son château, fixait attentivement ses regards dans la vallée, et voyait lentement cheminer la litière, comme il avait vu la voiture; et, en avant d'elle, à une distance qui augmentait à chaque instant, Nibbio, qui arrivait à pas précipités. Quand celui-ci

eut touché la cime : « Suis-moi, » lui dit le seigneur; et, le précédant, il entra dans une salle du château.

« Eh bien ? » dit-il en s'arrêtant.

« Tout a réussi au mieux, répondit Nibbio en s'inclinant : l'avis à temps, ainsi que la jeune fille, des lieux déserts, pas un seul cri, personne n'est accouru, un cocher agile, des chevaux diligents, et pas la moindre rencontre; mais.... »

« Mais quoi...? »

« Mais... je vous l'avoue franchement, j'aurais mieux aimé recevoir l'ordre de lui tirer un coup d'arquebuse par derrière, sans l'entendre parler, sans voir sa figure. »

« Comment? que veux-tu dire? »

« Je veux dire que, pendant tout ce temps... je n'ai pu m'en défendre... elle m'a fait trop de compassion. »

« Trop de compassion! Et sais-tu bien ce que c'est que la compassion? »

« Je ne l'ai jamais aussi bien su qu'aujourd'hui : la compassion est une impression qui ressemble assez bien à la peur; si on la

laisse une fois s'emparer de soi, on n'est plus un homme. »

« Voyons un peu comment s'y est pris cette femme pour t'émouvoir ? »

« Oh ! illustrissime seigneur ! elle pleurait, suppliait, jetait sur nous des regards pleins d'affliction, devenait pâle comme la mort ; puis elle gémissait, nous priait de nouveau, et avec des paroles si douces... »

— Je ne veux pas de cette femme dans mon château, pensait l'Inconnu. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire ; mais j'ai donné ma parole... et quand elle sera loin.... — Puis jetant à Nibbio un regard impérieux ; « Maintenant, lui dit-il, laisse de côté toute compassion, monte à cheval, prends un compagnon, deux si tu le veux, et rends-toi sur-le-champ au palais de ce Don Rodrigo, tu sais. Dis-lui qu'il envoie de suite, car autrement... »

Mais un autre *non* plus impérieux que le premier l'empêcha d'achever. « Non, dit-il d'un ton ferme, comme pour s'expliquer à lui-même l'ordre de cette voix mystérieuse ;

non, va te reposer, et demain matin... je te donnerai mes ordres. »

— Il faut que cette jeune fille ait quelque génie avec elle, pensa-t-il ensuite, resté seul, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et le regard fixé sur une partie du plancher où les rayons de la lune, entrant par une fenêtre élevée, projetaient une lumière pâle, où se retraçait l'ombre des barreaux de fer qui en retenaient les vitraux. — Il faut qu'un démon ou un ange la protége... Faire compassion à Nibbio...! Demain, demain matin au plus tard, je veux que cette femme sorte d'ici; qu'elle suive sa destinée, et qu'on n'en parle plus; mais... poursuivait-il en lui-même, de ce ton avec lequel on commande à un enfant indocile, sachant bien qu'il n'obéira pas..., je veux qu'il n'en soit plus question. Que ce misérable Don Rodrigo ne me vienne pas rompre la tête avec ses remercîments, car... je ne veux décidément plus entendre parler de cette femme. Je l'ai servi, parce que... parce que je l'avais promis; et j'ai promis,

parce que.... c'est mon destin. Mais Don Rodrigo me paiera ce service avec usure. Voyons un peu.... —

Et il cherchait à découvrir quelque entreprise périlleuse, afin de l'imposer à Don Rodrigo comme une compensation, et, pour ainsi dire, comme un châtiment; mais ces mots qui le poursuivaient vinrent se jeter au milieu de ses pensées : compassion à Nibbio ! Comment a-t-elle donc fait? se disait-il, tourmenté par cette idée. — Je veux la voir... oui, je veux la voir. »

Il passa aussitôt dans une autre salle, monta à tâtons un petit escalier qui s'y trouvait, arriva à la porte de la chambre de la vieille, et la heurta avec le pied.

« Qui frappe? »

« Ouvre »

A cette voix, la vieille tressaillit, et aussitôt on entendit le pêne courir dans la serrure, et la porte s'ouvrit. L'Inconnu, arrêté sur le seuil de la chambre, y jeta un coup d'œil rapide, et, à la lueur d'une lampe, il aperçut Lucie, qui était assise par terre dans l'an-

gle de cette pièce le plus éloigné de la porte.

« Qui t'a commandé de la traiter ainsi, misérable? » dit-il à la vieille d'un air mécontent.

« Elle s'est placée où elle a voulu, répondit timidement celle-ci : j'ai fait l'impossible pour la tranquilliser, elle pourra vous le dire elle-même ; mais je n'ai pu y réussir. »

« Levez-vous, » dit-il à Lucie en s'approchant d'elle. Mais le bruit de la porte, celui des pas de l'Inconnu, le son de sa voix, avaient jeté dans l'âme effrayée de Lucie un nouvel effroi, une terreur plus vague et plus sombre. Elle s'enfonça dans son coin, le visage caché dans ses deux mains, silencieuse, immobile, saisie d'un frémissement universel.

« Levez-vous ; je ne vous veux faire aucun mal... et je puis vous faire quelque bien, répéta le seigneur... Levez-vous, » s'écria-t-il ensuite d'une voix où perçait le mécontentement d'avoir deux fois ordonné en vain.

L'infortunée, comme si l'épouvante eût ranimé ses forces défaillantes, se mit aussi-

tôt à genoux ; puis joignant les mains comme si elle se fût trouvée devant une sainte image, elle leva les yeux sur le visage de l'Inconnu, et, les baissant aussitôt, elle lui dit : « Vous pouvez disposer de moi : donnez-moi la mort. »

« Je vous ai déjà dit que je ne voulais vous faire aucun mal, » répondit l'Inconnu, d'une voix adoucie, en examinant attentivement ces traits altérés par la douleur et par la crainte.

« Allons, prenez courage, disait la vieille, puisqu'il vous dit lui-même qu'il ne veut pas vous faire de mal... ! »

« Et pourquoi, » reprit Lucie d'une voix où, malgré le frémissement et l'épouvante, perçait pourtant l'assurance que donnent l'indignation et le désespoir, « pourquoi me faites-vous endurer les tourments de l'enfer? que vous ai-je fait?... »

« On vous a peut-être maltraitée ! parlez... »

« Oh ! maltraitée ! ils m'ont enlevée indignement, avec violence ! Pourquoi m'a-t-on

ravi ma liberté? Pourquoi suis-je ici? Où suis-je? Je suis une pauvre créature : que vous ai-je fait? au nom de ce Dieu... »

« Dieu, Dieu, interrompit l'Inconnu, toujours Dieu : ceux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes, les faibles, invoquent sans cesse ce Dieu, comme s'ils lui avaient parlé! que prétendez-vous obtenir en prononçant ces mots? me faire...? » Et il laissa la phrase inachevée.

« O seigneur, prétendre! que puis-je prétendre, moi, pauvre infortunée! sinon que vous usiez de miséricorde envers moi? Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de miséricorde! Par pitié, laissez-moi m'en aller. Celui qui doit mourir un jour pourrait regretter d'avoir tant fait souffrir une pauvre créature. Oh! vous qui pouvez tout ici, ordonnez qu'on me rende ma liberté! Ils m'ont amenée de force auprès de vous. Faites-moi remettre dans la voiture avec cette femme, et faites-moi conduire à ***, où est ma mère. O Vierge sainte! ma mère, par pitié, rendez-moi à ma mère! peut-être n'est-elle pas loin

d'ici... J'ai aperçu mes montagnes! pourquoi me faites-vous souffrir? Faites-moi conduire dans une église ; je prierai pour vous toute ma vie. Que vous en coûterait-il de dire un mot? Ah! je vois que vous êtes attendri! dites un mot, dites-le. Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de miséricorde! »

— Oh! pourquoi n'est-elle pas fille d'un de ces lâches qui m'ont banni! pensait l'Inconnu, d'un de ces misérables qui voudraient me voir expirer! comme je jouirais maintenant de ses tourments; et au contraire... —

« Ne repoussez pas une généreuse inspiration! » poursuivit vivement Lucie, ranimée par un certain air d'hésitation qu'elle remarquait sur le visage et dans la contenance de son persécuteur. « Si vous ne m'accordez pas cette grâce, le Seigneur me l'accordera; il me fera mourir, et tout sera fini pour moi. Mais vous... peut-être qu'un jour... vous aussi... Mais non, non ; je prierai toujours le Seigneur qu'il vous préserve

de tout danger. Que vous en coûte-t-il de dire une parole? Si vous veniez jamais à éprouver de pareils tourments... ! »

« Allons, prenez courage, » interrompit l'Inconnu avec une douceur qui surprit beaucoup la vieille. « Vous ai-je fait aucun mal? Vous ai-je menacée? »

« Oh! non. Je vois que vous avez un cœur sensible, et que vous prenez pitié d'une pauvre créature. Si vous le vouliez, vous pourriez me causer plus d'effroi que tous les autres, vous pourriez me faire mourir; et au contraire vous m'avez... un peu soulagé le cœur. Dieu vous en récompensera. Achevez l'œuvre de miséricorde: délivrez-moi. »

« Demain matin... »

« Oh! délivrez-moi à l'instant même. »

« Demain matin, nous nous reverrons, vous dis-je. Allons, en attendant reprenez courage. Reposez-vous. Vous devez avoir besoin de prendre quelque nourriture; on va vous en apporter. »

« Non, non, je meurs si quelqu'un entre ici, je meurs. Conduisez-moi dans une égli-

se... Dieu vous comptera cette bonne action. »

« Une femme viendra vous apporter à manger, » dit l'Inconnu; et après avoir prononcé ces mots, il resta lui-même surpris de ce qu'un pareil expédient lui était venu à l'esprit, et de ce qu'il avait eu besoin d'en chercher un pour rassurer une jeune fille.

« Et toi, reprit-il aussitôt en se tournant vers la vieille, excite-la à prendre un peu de nourriture, et fais-la reposer dans ce lit. Si elle consent que tu couches auprès d'elle, je le veux bien : autrement tu peux bien dormir une nuit sur le carreau. Ranime-la, te dis-je, et cherche à l'égayer; mais surtout prends bien garde qu'elle n'ait pas à se plaindre de toi! »

A ces mots, il se dirigea rapidement vers la porte. Lucie se leva, et courut pour le retenir et renouveler sa prière; mais il avait disparu.

« Oh! malheureuse que je suis! fermez, fermez vite. » Et quand elle eut entendu la porte se fermer, elle retourna se mettre dans son coin. « Oh! malheureuse que je suis, »

s'écria-t-elle de nouveau en sanglotant : « à qui maintenant pourrai-je adresser ma prière ? Où suis-je ? Dites-moi, vous, dites-moi, par charité, quel est ce seigneur...? celui qui m'a parlé, quel est-il ? »

« Quel est ce seigneur ? et vous voulez que ce soit moi qui vous le dise ! Vous attendrez longtemps. Vous êtes orgueilleuse, parce qu'il vous protége, et, pourvu que vous soyez contente, peu vous importe que j'en sois la victime. Demandez-le-lui. Si j'avais le malheur de vous satisfaire sur ce point, il ne me traiterait pas avec de douces paroles, comme celles que vous avez entendues. » — Je suis vieille, moi, je suis vieille, continua-t-elle de murmurer entre ses dents. — Maudites soient les jeunes filles qui savent pleurer et rire avec grâce, et qui ont toujours raison... — Mais ayant entendu sangloter Lucie, et se rappelant l'ordre menaçant du maître, elle se baissa vers l'infortunée, qui était toujours dans son coin ; et d'une voix plus humaine : « Allons, je ne vous ai rien dit de désagréable, calmez-vous !

Ne me demandez pas de ces choses que je ne puis vous dire, et prenez courage. Ah ! si vous saviez combien il y a de gens qui se trouveraient heureux de l'entendre leur parler comme il vous parlait ! Allons, un peu de gaieté ! Dans un moment on vous apportera à souper ; et moi, qui comprends... à la manière dont il s'exprimait, je parierais qu'on vous donnera quelque chose de bon. Et puis vous vous coucherez, et... vous me laisserez bien une petite place, » ajouta-t-elle avec l'accent du dépit comprimé.

« Je ne veux pas manger, je ne veux pas dormir. Laissez-moi, ne m'approchez pas ; mais ne sortez pas de cette chambre ! »

« Non, non, » dit la vieille en allant s'asseoir sur une chaise, d'où elle jetait sur la pauvre affligée des regards de crainte et d'envie ; puis elle regardait son lit, et, se tourmentant de l'idée qu'elle en serait peut-être chassée pour toute la nuit, elle murmurait contre le froid. Mais son esprit se récréait par la pensée du souper et par l'espérance qu'elle pourrait y prendre part.

Lucie ne s'apercevait pas du froid, ne ressentait pas la faim, et, comme absorbée, elle n'avait de ses douleurs, de ses terreurs même, qu'un sentiment confus, semblable à ces images indécises qu'enfante dans un malade le délire de la fièvre.

Lorsqu'elle entendit frapper, elle tressaillit, et levant son visage où se peignait l'effroi qu'elle éprouvait, elle s'écria : « Qui vient ici ? que personne n'entre ! »

« Ce n'est rien, dit la vieille : c'est une bonne visite, c'est Marthe qui nous apporte à souper. »

« Fermez, fermez ! » criait Lucie.

« Oh ! certainement, répondit la vieille, je fermerai dans un instant; puis elle prit une corbeille des mains de cette Marthe, qu'elle congédia aussitôt, referma la porte, et vint poser la corbeille sur une table, au milieu de la salle. Alors elle invita plusieurs fois Lucie à venir goûter de ces mets délicieux. Elle employait les paroles qui lui semblaient les plus efficaces, pour exciter l'appétit de la pauvre enfant, et se répandit en

exclamations sur la délicatesse du repas : « Ce sont, disait-elle, des morceaux excellents qui laissent un souvenir agréable aux gens qui peuvent y mettre la dent! du vin que boit le maître avec ses amis.... quand ils viennent le visiter.... et qu'il veut se réjouir avec eux! » Mais voyant que toutes ses tentatives étaient sans succès : « C'est vous qui ne le voulez pas, dit-elle ; n'allez pas ensuite lui dire demain que je n'ai pas cherché à vous encourager. Je mangerai, moi, et il en restera plus qu'il ne vous en faudra quand vous serez devenue raisonnable, et que vous consentirez à obéir ; » et à ces mots, elle se jeta avec avidité sur le souper. Quand elle fut rassasiée, elle se leva, alla vers le coin de la chambre où se trouvait Lucie, et se penchant vers elle, elle l'invita de nouveau à manger et à se mettre au lit.

« Non, non, je ne veux rien, » répondit la jeune fille d'une voix affaiblie et comme éteinte. Puis elle reprit avec plus de fermeté : « La porte est-elle fermée? est-elle bien fermée? » Et après avoir promené ses regards

autour de la chambre, elle se leva, et tenant les mains étendues, elle se dirigeait avec défiance de ce côté.

La vieille y courut avant elle, mit la main sur la serrure, et en agita le pêne qu'elle fit retentir sur la gâche. « Vous voyez qu'elle est bien fermée ; êtes-vous satisfaite maintenant ? »

« Oh ! satisfaite ! puis-je l'être ici ? » dit Lucie, en se retirant de nouveau dans son coin. « Mais Dieu sait que je suis dans ces lieux. »

« Venez vous coucher. Que voulez-vous faire ainsi étendue sur ce plancher ? A-t-on jamais vu se refuser les commodités de la vie quand on peut se les procurer ! »

« Non, non ; laissez-moi où je suis. »

« C'est vous qui le voulez. Vous le voyez, je vous laisse la bonne place : je me couche sur le bord du lit, et c'est pour vous que je suis mal à l'aise. Si vous voulez venir vous mettre au lit, vous savez comment vous devez faire. N'oubliez pas que je vous en ai priée plusieurs fois. » En prononçant ces mots,

elle se glissa sans se déshabiller sous la couverture, et tout rentra dans un profond silence.

Lucie restait immobile dans son coin, appuyée sur ses genoux, le visage caché dans ses mains. L'état d'abattement où elle se trouvait n'était ni le sommeil, ni la veille, mais une succession rapide et douloureuse de pensées accablantes et d'imaginations pénibles; tantôt plus sûre de sa raison, et se rappelant plus distinctement tout ce qu'elle avait vu et souffert dans cette journée, elle repassait tristement dans son esprit les moindres circonstances de cette obscure et effrayante réalité, dans laquelle elle se trouvait enveloppée; tantôt son esprit, transporté dans une région plus obscure encore, luttait contre les fantômes nés de l'incertitude et de la terreur. Elle passa, en proie à ces transes mortelles, un temps bien long que nous aimons mieux franchir rapidement; enfin, affaiblie, accablée, elle sentit fléchir ses membres souffrants, se coucha ou plutôt se laissa tomber sur le plancher, et resta

quelque temps dans un état plus voisin du sommeil. Mais tout à coup et comme aux accents d'une voix intérieure, elle éprouva le besoin de revenir entièrement à elle-même, de jouir de toute sa pensée, de savoir où elle se trouvait, et pour quels motifs elle y avait été conduite. Elle prête l'oreille ; ce n'était que la respiration lente et embarrassée de la vieille : elle ouvre les yeux, et elle voit une lumière incertaine paraître et disparaître tour à tour ; c'était la lampe qui, sur le point de s'éteindre, jetait une lueur tremblante, et la retirait aussitôt, pour ainsi dire, en arrière, comme la vague qui s'agite sur le rivage ; et cette lumière, fuyant avant de procurer aux objets du relief et une couleur distincte, n'offrait à l'œil qu'une succession de formes ondoyantes et indécises. Mais bientôt ses récentes impressions se présentant à l'esprit de Lucie, elles l'aidèrent à distinguer ce que ses yeux ne pouvaient entrevoir que d'une manière confuse. L'infortunée, réveillée, reconnut sa prison : tous les souvenirs de l'horrible jour écoulé, toutes

les terreurs de l'avenir l'assaillirent à la fois : cette nouvelle tranquillité même, après tant d'agitations, cette espèce de repos, cet abandon où elle était laissée, lui causaient un nouvel effroi, et elle fut frappée d'une si profonde terreur, qu'elle désira de mourir. Mais, en ce moment, elle se souvint qu'elle pouvait adresser ses prières au Ciel, et cette pensée lui fit concevoir une subite espérance de soulagement. Elle prît de nouveau son chapelet, et elle recommença à le dire ; et à mesure que la prière s'échappait de ses lèvres tremblantes, une vague confiance semblait s'accroître dans son cœur. Tout à coup une autre pensée s'offre à son esprit : elle croit que sa prière sera plus favorablement accueillie et plus sûrement exaucée, si, au milieu de ses chagrins, elle peut consacrer une offrande. Elle se rappelle ce qu'elle a ou du moins ce qu'elle a eu de plus cher au monde ; car dans ce moment terrible, son cœur ne peut éprouver d'autre sentiment que celui de l'épouvante, ni concevoir d'autre désir que celui de sa délivrance ; elle

s'en souvient, et se décide aussitôt à en faire un sacrifice. Elle se jette à genoux, et, serrant contre sa poitrine ses mains jointes, d'où pendait son chapelet, elle lève son visage et ses paupières humides vers le ciel : « O Vierge très-sainte ! s'écrie-t-elle, vous à qui je me suis recommandée tant de fois, et qui m'avez tant de fois consolée ! vous qui avez éprouvé de si vives douleurs et qui êtes maintenant au sein de votre gloire ; vous qui avez fait tant de miracles en faveur des pauvres affligés, secourez-moi ! sauvez-moi de ce danger ; remettez-moi modeste et pure dans les bras de ma mère, ô vous, mère du Sauveur, et je fais vœu de rester vierge, et de renoncer à ce pauvre jeune homme pour n'être jamais qu'à vous ! »

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle pencha la tête, et passa son chapelet autour de son cou en signe de consécration, et en même temps comme une sauvegarde, comme une armure de la nouvelle milice où elle venait de s'engager. Alors elle s'assit de nouveau sur le plancher, et elle sentit en-

trer dans son âme une certaine tranquillité, une confiance plus profonde... ce *demain matin*, répété par le puissant Inconnu, lui revint à l'esprit, et il lui sembla voir dans cette parole une promesse de salut : ses sens, fatigués d'un aussi long combat, s'assoupirent peu à peu au milieu de cet adoucissement qui se répandait dans ses pensées ; et au moment où le jour était déjà sur le point de paraître, le nom de sa protectrice sur les lèvres, elle s'endormit d'un sommeil profond et paisible.

Mais dans ce même château se trouvait un autre personnage qui aurait bien voulu goûter un moment de sommeil, et qui ne put jamais y parvenir. Après avoir brusquement quitté Lucie, donné des ordres pour le repas de la jeune fille, visité, selon sa coutume, certains postes du château, toujours avec cette vive image présente à l'esprit, et ces paroles qui résonnaient à son oreille, l'Inconnu s'était retiré dans sa chambre, en avait fermé précipitamment la porte, comme s'il eût craint au dehors un

ennemi plus fort que lui, et s'étant déshabillé à la hâte, il s'était mis au lit. Mais cette image, plus que jamais présente à son esprit, semblait lui dire en ce moment : Tu ne dormiras point. — Quelle sotte curiosité, pensait-il, m'est venue de voir cette jeune fille ! Cet imbécile de Nibbio a raison de dire qu'on n'est plus homme... qui ? moi... je ne suis plus homme ? que s'est-il donc passé ? quelle révolution s'est donc faite en moi ? ne savais-je pas, avant de la voir, que les femmes ont sans cesse recours aux larmes ? les hommes eux-mêmes pleurent quelquefois quand ils ne peuvent se défendre. Eh quoi ! est-ce donc la première fois que je vois une femme répandre des pleurs ? —

Et ici, sans être obligé de fatiguer sa mémoire, il se rappela plus d'une circonstance où ni les prières ni les lamentations n'avaient pu l'ébranler dans la résolution d'accomplir ses desseins. Mais tous ces souvenirs, au lieu de lui donner l'énergie qui lui manquait pour accomplir celui-ci, comme il paraissait le désirer et s'y attendre, ne

firent qu'ajouter à son irrésolution une espèce de terreur et de consternation. Il en était tourmenté à un tel point, qu'il crut trouver un soulagement en retournant à cette première image de Lucie, contre laquelle il avait cherché d'abord à affermir son courage. — Elle vit, se disait-il, elle est ici ; il en est temps encore, je puis lui dire : Partez, soyez heureuse ! Je puis la voir, à ces mots, changer de visage ; je puis aussi lui dire : Pardonnez-moi... pardonnez-moi ! Moi, lui demander pardon ! à une femme ? moi !... Et pourtant si une telle parole avait le pouvoir de me calmer, si elle m'aidait à chasser le démon qui me tourmente, je la dirais ; oui, je sens que je la dirais. A quoi suis-je réduit ! je ne suis plus homme !... Allons... dit-il ensuite en se retournant avec vivacité sur son oreiller devenu si dur, sous sa couverture devenue si pesante ; allons ! ce sont des imaginations qui se sont plus d'une fois présentées à mon esprit : celle-ci s'évanouira comme les autres. —

Et pour la faire disparaître, il chercha à

découvrir quelque entreprise importante, quelqu'un de ces projets qui avaient coutume de l'occuper fortement, afin de s'y livrer tout entier ; mais il ne put y réussir. Tout lui semblait changé : ce qui excitait autrefois le plus violemment ses désirs n'avait plus maintenant aucun attrait pour lui : sa passion, comme un cheval effrayé tout à coup par l'ombre qui a frappé sa vue, ne voulait plus avancer. En songeant aux entreprises qu'il avait commencées et laissées inachevées, au lieu de s'animer à l'idée de les accomplir, au lieu de s'irriter des obstacles (la colère même dans un pareil moment lui eût semblé douce), il éprouvait de la tristesse et presque de l'épouvante du chemin qu'il avait déjà fait. Le temps se présentait à son imagination vide de tout intérêt, de toute volonté, de toute action, plein seulement d'ennui et d'insupportables souvenirs : toutes les heures lui paraissaient devoir être semblables à celle qui s'écoulait si lente et si pesante sur sa tête. Il passait en revue tous ses satellites, et ne trouvait

pas une seule chose qu'il lui importât de commander à aucun d'entre eux; l'idée même de les revoir, de se trouver avec eux, était pour lui un nouveau fardeau, et ne lui causait que du dégoût et de l'embarras; et s'il voulait trouver pour le lendemain une occupation, quelque chose d'exécutable, il ne s'arrêtait qu'à cette idée, qu'il pourrait rendre la liberté à la pauvre innocente.

— Je la délivrerai, oui; à peine le jour commencera-t-il à paraître, que je volerai près d'elle, et je lui dirai: Partez, et retournez auprès de votre mère. Je la ferai accompagner... Et ma promesse? et l'engagement que j'ai pris? et Don Rodrigo?.... Quel est donc ce Don Rodrigo?...

Semblable à un homme auquel son supérieur adresse une question inattendue, embarrassante, l'Inconnu songea aussitôt à répondre à celle qu'il s'était faite, ou plutôt cet autre *lui-même* qui, devenu en un instant puissant et terrible, se présentait pour juger l'ancien. Il s'occupait donc à rechercher les motifs d'après lesquels il avait pu,

presque sans en être prié, se résoudre à prendre l'engagement de faire autant souffrir, sans haine, sans crainte, une infortunée qu'il ne connaissait pas, pour servir ce Don Rodrigo : mais, loin de trouver en ce moment aucune raison propre à excuser cette méchante action, il pouvait à peine parvenir à comprendre comment il avait été amené à la commettre. Cette volonté, bien plus qu'une délibération, avait été un mouvement instantané de son âme obéissant à des sentiments anciens et habituels, une conséquence de mille actes antérieurs; et, au milieu du douloureux examen auquel il se livrait pour se rendre compte d'un seul fait, il se trouva entrainé dans l'examen de sa vie tout entière. En remontant bien loin derrière lui, d'année en année, d'entreprise en entreprise, de crime en crime, chacune de ses actions apparaissait au nouvel homme isolée des sentiments qui la lui avaient fait vouloir et commettre; elle lui apparaissait sous un aspect monstrueux, que ces mêmes sentiments ne lui avaient pas alors laissé

entrevoir. Tous ses crimes lui appartenaient bien; c'était lui tout entier. L'horreur de cette pensée qui renaissait à chacune de ces sombres images, qui en était inséparable, alla par degrés jusqu'au désespoir. Il se leva comme un furieux sur son lit, porta avec emportement ses mains à la muraille, saisit un pistolet, l'arma, et... au moment de terminer une vie qui lui était devenue insupportable, sa pensée frappée de crainte, de terreur touchant l'avenir, se précipita dans le temps qui continuerait à s'écouler après sa mort. Il se représentait avec effroi son cadavre défiguré, sans mouvement, au pouvoir des hommes les plus abjects; l'étonnement, la confusion qui régneraient dans le château le lendemain; son corps sans force, sans voix, abandonné avec indifférence, avec dégoût peut-être. Il se représentait l'effet que produirait la nouvelle de sa mort, les discours auxquels une pareille catastrophe donnerait naissance dans le pays et même loin de là, enfin la joie de ses ennemis. Les ténèbres, le silence de

la nuit, lui faisaient appréhender dans la mort quelque chose de plus triste, de plus épouvantable; il lui semblait qu'il n'aurait pas hésité, s'il se fût trouvé à la clarté du jour, hors de son château, en présence des villageois, à se jeter dans un abîme et à disparaître pour jamais. Et absorbé dans ces douloureuses contemplations, tour à tour il armait et désarmait le pistolet avec une force convulsive, quand une autre pensée s'offrit à son esprit. — Si cette autre vie dont on me parlait dans mon enfance, dont on parle toujours, comme si les hommes en avaient la certitude, si cette vie n'était qu'une fiction, si c'était une invention des prêtres, que fais-je alors? pourquoi mourir? Qu'importent tous mes crimes? C'est une folie... Et s'il y a en effet une autre vie...! —

A un tel doute, à l'idée d'un pareil danger, un désespoir plus sombre encore, plus déchirant, s'empara de lui, et il lui sembla ne pouvoir y trouver un refuge dans le sein de la mort. Il laissa tomber l'arme fatale, et

porta les mains à son front; ses dents claquaient avec force, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Tout à coup retentirent dans sa mémoire ces paroles qu'il avait entendues peu d'heures auparavant: — Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de miséricorde! — Et elles ne revenaient pas à son esprit avec cet humble accent de la prière qui les avait accompagnées, mais avec un son plein d'autorité, qui pourtant laissait entrevoir une lointaine espérance. Ce fut un moment de soulagement pour lui; il laissa retomber ses mains, et dans une attitude plus calme, il tourna ses regards vers celle qui avait prononcé ces paroles, comme si elle se fût trouvée en sa présence; et elle lui apparaissait, non plus comme sa captive, non plus comme une suppliante, mais sous la forme d'un ange qui dispense des grâces et des consolations. Il attendait avec impatience le retour du jour pour courir la délivrer, pour entendre de sa bouche d'autres paroles de soulagement et de vie; il faisait le projet de la recon-

duire lui-même à sa mère. — Mais que ferai-je demain, le reste de la journée? Que ferai-je les jours qui suivront? et la nuit, cette nuit qui reviendra dans douze heures? Oh! la nuit! la nuit! — Et retombant alors dans le vague effrayant de l'avenir, il cherchait inutilement comment il occuperait son temps, comment il emploierait ses jours et ses nuits. Tantôt il se proposait d'abandonner son château, et de fuir dans des pays lointains où l'on n'eût jamais entendu parler de lui; mais il sentait qu'il serait toujours en présence de lui-même : tantôt il voyait renaître un espoir confus de recouvrer son ancien courage, de reprendre ses anciennes habitudes, et il ne regardait l'affreuse situation où il était plongé que comme un délire passager : quelquefois aussi il redoutait la lumière du jour qui devait le montrer si misérablement changé aux yeux de ses satellites; ou bien il soupirait après cette lumière, comme si elle eût dû éclairer ses pensées. Mais tout à coup, vers l'aurore et peu d'instants après que le sommeil eut

fermé les paupières de Lucie, tandis qu'il restait immobile sur son lit, un son vague et léger, mais qui semblait annoncer quelque chose d'heureux, vint frapper son oreille. Il écoute, et distingue l'écho de la montagne, qui répète, en l'affaiblissant, la lointaine harmonie, et se confond avec elle. Bientôt le bruit s'approche : c'est la cloche d'un hameau voisin qui sonne comme aux jours de fête. — Qu'est-il donc arrivé? Pourquoi ces signes d'allégresse? De quoi peuvent donc se réjouir ces villageois? Quel heureux événement peuvent-ils donc célébrer? — Il quitte ce lit de douleur, se vêt à la hâte, ouvre une fenêtre, et promène ses regards sur la vallée. Les montagnes étaient encore dans l'ombre; le ciel semblait voilé d'un sombre et vaste nuage; mais, à la clarté du jour qui commençait à paraître, on distinguait sur la route des paysans qui cheminaient à pas précipités, d'autres qui sortaient de leurs maisons, et on les voyait tous se diriger du même côté, vers le débouché de la vallée, à droite du château; on pouvait même distin-

guer leur air joyeux et leurs habits de fête. — Quel démon agite ainsi tout ce peuple? Quelle fête y a-t-il donc dans ce malheureux pays?—Puis, ayant appelé un brave de confiance qui dormait dans une salle voisine, il lui demanda quelle était la cause de tout ce mouvement. Celui-ci, qui n'en savait pas plus que lui, répondit qu'il allait s'en informer. En attendant, le seigneur resta à contempler ce mobile spectacle, que le jour croissant rendait à chaque instant plus animé. Il voyait passer une foule de paysans, dont le nombre augmentait continuellement: c'étaient des hommes, des femmes, des enfants, réunis ou séparés; les uns, se joignant à ceux qui marchaient devant, cheminaient de compagnie; les autres, en sortant de leurs maisons, accostaient les premiers venus qu'ils rencontraient sur la route, et ils allaient ensemble comme des amis à un voyage convenu. Dans tous leurs mouvements, on distinguait un empressement commun, une commune allégresse; et les échos des cloches plus ou moins rapprochés qui retentis-

saient sans être d'accord, mais toujours de concert, semblaient, pour ainsi dire, la voix unanime de ce peuple, l'expression des paroles qui ne pouvaient arriver jusqu'au château. L'Inconnu n'avait pas la force de s'arracher à ce spectacle, et il sentait naître dans son âme une vive curiosité de savoir ce qui pouvait exciter, parmi tant de gens différents, un désir semblable, une pareille allégresse.

CHAPITRE XXII.

Le brave revint bientôt rapporter à l'Inconnu que le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, était arrivé la veille à ***, et qu'il y resterait toute la journée; que la nouvelle de son arrivée, qui s'était répandue le soir même dans le pays environnant, avait excité, parmi la population, une extrême envie de voir cet homme, et que l'on sonnait les cloches en signe d'allégresse, et en même temps pour en donner avis aux habitants. Le seigneur demeuré seul, et devenu plus pensif encore, continuait à promener ses regards sur la vallée. — Et c'est pour un homme qu'ils se montrent si empressés, si satisfaits! pour voir un seul homme! et pourtant chacun d'eux doit avoir son démon qui le tourmente; mais personne n'en a un semblable au mien : personne

n'aura passé une nuit comme la mienne! quelle vertu a donc cet homme pour exciter la joie de tout un peuple? quelque argent qu'il distribuera au hasard.... mais ces villageois n'y vont pas tous pour recevoir l'aumône. Eh bien! quelques signes en l'air, quelques paroles.... oh! s'il en avait pour moi de ces paroles qui peuvent consoler! Si.... mais pourquoi n'irais-je pas aussi? J'irai; je veux lui parler en secret. Que lui dirai-je? eh bien! je lui dirai.... je veux voir ce que sait dire un tel homme! —

Après avoir pris cette vague détermination, il acheva de s'habiller, et mit par-dessus son habit une casaque qui avait quelque chose de militaire: il ramassa le pistolet qui était resté sur le lit, le suspendit à sa ceinture, en mit un second à côté, et s'arma de son poignard; puis ayant détaché de la muraille une carabine presque aussi fameuse que lui, il se la mit en bandoulière et sortit de sa chambre; mais avant de partir, il alla vers celle où il avait laissé Lucie. Il quitta sa carabine, et frappa à la porte en faisant en même

temps résonner sa voix. La vieille se précipita du lit, passa un vêtement à la hâte, et courut ouvrir. Le seigneur entra, et, ayant jeté un coup d'œil autour de la chambre, il vit Lucie tranquille, et assise sur le plancher.

« Dort-elle? demanda-t-il à voix basse à la vieille. Quoi! elle dormirait là? Sont-ce là, malheureuse, les ordres que je t'avais donnés? »

« J'ai fait l'impossible, répondit celle-ci; mais elle n'a jamais voulu manger, jamais elle n'a voulu consentir.... »

« Laisse-la dormir en paix, et garde-toi de la troubler; quand elle s'éveillera.... Marthe se rendra dans la salle voisine, et tu l'enverras chercher ce que cette jeune fille demandera. Quand elle s'éveillera... tu lui diras que... sorti pour peu de temps, le maître reviendra bientôt, et qu'alors... il lui accordera tout ce qu'elle pourra souhaiter. »

La vieille demeura stupéfaite, et se disait en elle-même : Cette jeune fille serait-elle quelque princesse?

Le seigneur sortit, reprit sa carabine,

envoya Marthe dans l'antichambre, ordonna au premier brave qu'il rencontra de faire sentinelle pour que personne, excepté cette femme, ne mît le pied dans la chambre ; puis il sortit du château, et parcourut, d'un pas rapide, le sentier tortueux.

Le manuscrit n'indique pas quelle était la distance du château au village où se trouvait le cardinal ; mais elle ne devait guère être plus considérable qu'une promenade ordinaire. Nous déterminons cet éloignement, non pas d'après le grand nombre de villageois qui s'y rendaient, car nous trouvons, dans les mémoires du temps, que de vingt milles et plus, on accourait pour voir une fois le cardinal Frédéric ; mais, d'après les événements que nous avons à raconter, et qui arrivèrent en ce jour, nous sommes obligés de conclure que ce trajet ne devait pas être long. Les braves que l'Inconnu rencontraient sur son passage s'arrêtaient respectueusement pour attendre qu'il leur donnât des ordres, ou qu'il les emmenât avec lui pour quelque expédition, et ils restaient

étonnés de son aspect et des regards qu'il jetait sur eux pour répondre à leurs salutations.

Lorsque enfin il se trouva sur la voie publique, ce fut bien une autre cérémonie. A peine les villageois l'aperçurent-ils, qu'ils se mirent à parler entre eux à voix basse, à jeter sur lui des regards soupçonneux et à s'éloigner de toutes parts. Pendant toute la durée de la route, il ne fut jamais accompagné d'un autre voyageur : chaque individu qui le voyait arriver près de lui se troublait, s'inclinait profondément, et ralentissait le pas pour rester en arrière. Il arriva au village, où la population était réunie en foule : à son apparition, son nom vola de bouche en bouche, et la foule s'écarta. Il accosta un de ces hommes prudents, et lui demanda où était le cardinal : « Dans la maison du curé, » répondit respectueusement celui-ci ; puis il lui indiqua où elle était située. Le seigneur s'y rendit, entra dans une petite cour où se trouvaient quelques ecclésiastiques qui l'examinèrent d'un air surpris et soupçonneux.

Vis-à-vis il aperçut une porte ouverte, qui conduisait à une petite salle où beaucoup d'autres prêtres étaient rassemblés. Il ôta sa carabine, et la déposa dans un des angles de la cour; puis il entra dans la salle où il fut également accueilli par des regards inquiets et un murmure sourd, au milieu duquel son nom était répété, et qui faisait place ensuite à un long silence. Il s'adressa à l'un d'eux, et lui demanda où était le cardinal, parce qu'il voulait lui parler.

« Je suis étranger, » répondit l'interrogé; et ayant aussitôt jeté un regard sur l'assemblée, il appela le chapelain porte-croix, qui, se tenant dans un des coins de la salle, disait en ce moment à voix basse à l'un de ses collègues : « Que vient donc faire ici cet homme fameux, cet homme de mauvaise réputation? » Cependant, à cette interpellation, qui résonna dans le silence général, il fut contraint de venir; et s'étant incliné devant l'Inconnu, il écouta sa demande, leva, avec une curiosité inquiète, les yeux sur lui, les baissa aussitôt, et, après un moment de sur-

prise, il dit ou balbutia : « J'ignore si son illustrissime seigneurie... en cet instant... se trouve... peut... mais je vais m'en informer. » Et il se rendit bien malgré lui dans la salle voisine, où se trouvait le cardinal, pour lui faire part de cet incident.

En cet endroit de notre histoire, nous ne pouvons nous dispenser de nous arrêter un moment, comme le voyageur qui, fatigué et attristé d'une longue route au milieu d'un pays aride et sauvage, récrée sa vue, et perd un peu de temps à l'ombre d'un bel arbre, sur un gazon frais, au bord d'une source limpide. Nous avons rencontré un personnage, dont le nom et le souvenir ne sauraient s'offrir à l'esprit, dans aucune circonstance, sans lui causer une douce émotion de respect, et un agréable sentiment de sympathie : or, combien ces impressions doivent-elles avoir plus de douceur, après tant d'images de douleurs, après la contemplation d'une perversité sans bornes ! Il faut absolument que nous consacrions quelques pages à ce personnage vénérable. Si quelques-uns de nos lecteurs éprouvaient

un peu de répugnance à les lire, et qu'ils voulussent ne pas interrompre le cours des événements, ils pourraient, sans s'y arrêter, passer de suite au chapitre suivant.

Frédéric Borromée, né en 1564, fut un de ces hommes, rares dans tous les temps, qui ont employé un beau génie, toutes les ressources d'une grande fortune, tous les avantages d'une condition privilégiée, et une application continue, à la recherche et à la pratique du bien. Sa vie est comme un ruisseau qui, sortant limpide de sa source, va sans se troubler jamais, après un long cours sur des terrains divers, se jeter limpide dans le fleuve. Au milieu des jouissances que procure la richesse, il donna dès son enfance une vive attention à ces paroles d'abnégation et d'humilité, à ces maximes sur la vanité des plaisirs, sur l'injustice de l'orgueil, sur la vraie dignité et les vrais biens, qui, soit qu'elles pénètrent ou non dans les cœurs, sont transmises d'une génération à l'autre dans l'enseignement le plus élémentaire de la religion. Il fit attention, dis-je, à ces pa-

roles, à ces maximes; il les envisagea sérieusement, les goûta, les trouva vraies; il comprit dès lors qu'il ne pouvait par conséquent y avoir de vérité dans les paroles et dans les maximes opposées, qui se transmettent aussi d'âge en âge avec la même persévérance, et quelquefois par les mêmes hommes; et il se proposa de prendre pour règles de ses actions et de ses pensées celles de ces maximes qui portaient le caractère de la vérité. Elles lui enseignèrent que la vie n'est pas destinée à devenir un fardeau pour le plus grand nombre des hommes, et une jouissance seulement pour quelques-uns d'entre eux; mais qu'elle doit être pour tous un emploi dont chacun aura à rendre compte; et encore enfant, il se demanda comment il pourrait rendre la sienne utile et honorable.

En 1580, il manifesta la résolution de se consacrer au ministère ecclésiastique, et il en prit l'habit des mains de son cousin Charles Borromée, qu'une opinion, déjà ancienne et universelle, signalait alors comme un saint. Peu de temps après, il entra dans le

collége fondé à Pavie par ce vénérable prélat, et qui porte encore le nom de leur maison; et là, en même temps qu'il se livrait avec assiduité aux devoirs que l'on y prescrivait, il s'en imposa deux autres de son propre mouvement: ce fut d'enseigner la doctrine chrétienne aux gens les plus pauvres parmi le peuple, et de visiter, servir et consoler les malades. Il se prévalut de l'autorité dont il jouissait dans ce collége pour amener ses condisciples à le seconder dans ses bonnes œuvres; et il excita parmi eux, pour tout ce qui était honnête et profitable, une émulation que, avec un esprit et un cœur comme le sien, il aurait peut-être également obtenue, lors même qu'il se fût trouvé le dernier par sa fortune. Non-seulement il ne rechercha pas les avantages d'un autre genre que sa fortune aurait pu lui procurer, mais il apporta le plus grand soin à les écarter. Il voulut une table plutôt mesquine que frugale, des vêtements plutôt grossiers que simples, et ce fut d'après ce principe qu'il régla sa manière de vivre et toutes ses habitudes. Il ne se crut

jamais obligé de les changer pour complaire à sa famille, qui le blâma, le plaignit hautement, et l'accusa d'avilir la dignité de sa maison. Il eut à soutenir une guerre d'un autre genre avec ses maîtres, qui, furtivement et comme par surprise, cherchaient à l'entourer de distinctions honorables, pour le mettre au-dessus des autres, et le faire regarder comme le prince du lieu : soit qu'ils eussent pensé qu'à la longue et de cette manière ils se rendraient agréables à ses yeux, ou qu'ils fussent entraînés par cette faiblesse servile, qui se complaît dans la splendeur d'autrui, et y trouve un motif de vanité; soit qu'ils fussent de ces hommes prudents, à qui les grandes vertus portent ombrage comme les vices, qui ne cessent de répéter que la perfection se rencontre entre les deux extrêmes, et qui la placent précisément au point où ils sont parvenus, et où ils se trouvent être à leur aise. Loin de se rendre à leurs soins empressés, il reprit les officieux de leur zèle; et cela, à cette époque de la vie où l'on sort à peine de l'adolescence.

Que, du vivant du cardinal Charles Borromée, plus âgé que lui de vingt-six ans, sous les yeux de cet homme vénérable, en présence de cette vertu, pour ainsi dire solennelle, entourée d'hommages et d'un respectueux silence, relevée par sa belle renommée, et empreinte des marques de la sainteté, Frédéric, tout jeune encore, cherchât à imiter la conduite et à acquérir les talents d'un tel parent, il n'y a pas de quoi s'en étonner; mais ce qui doit surprendre, c'est qu'après la mort de ce saint homme, personne ne put s'apercevoir que Frédéric, alors âgé de vingt ans, manquât d'un guide et d'un censeur. Le bruit toujours croissant de ses talents, de sa doctrine et de sa piété, ses liens de parenté avec plus d'un cardinal puissant, le crédit de sa famille, son nom même, auquel Charles avait presque attaché dans les esprits une idée de sainteté et de grandeur sacerdotale, tout ce qui doit, tout ce qui peut conduire les hommes aux dignités ecclésiastiques concourait à les lui annoncer. Mais lui, convaincu, dans le fond de son cœur, de ce qu'un chré-

tien véritable ne saurait nier, qu'un homme ne peut obtenir sur les autres une juste supériorité, si ce n'est en se dévouant pour eux, craignait les dignités, et cherchait à les éviter. Ce n'était assurément pas qu'il voulût se soustraire à l'obligation de servir son prochain, car peu d'existences y furent aussi pleinement consacrées que la sienne; mais parce qu'il ne se croyait ni assez digne ni assez capable de remplir une tâche si haute et si périlleuse. Aussi, lorsque Clément VIII, en 1595, lui proposa l'archevêché de Milan, il montra une extrême inquiétude, et refusa sans hésitation ces fonctions importantes. Il ne céda plus tard qu'au commandement exprès du pontife.

De pareilles démonstrations, et personne ne l'ignore, ne sont ni difficiles ni rares, et il ne faut pas à l'hypocrisie un plus grand effort d'esprit pour les faire qu'à l'ironie pour s'en moquer dans toutes les occasions. Mais cessent-elles pour cela d'être l'expression véritable d'un sentiment sage et vertueux? La vie est l'épreuve des doctrines; et lors

même que les paroles qui expriment ce sentiment auraient passé sur les lèvres de tous les imposteurs et de tous les railleurs du monde, elles seront toujours belles quand elles se trouveront accompagnées d'une vie de désintéressement et de sacrifice.

Frédéric, devenu archevêque, se fit une étude particulière et constante de ne prendre pour lui de ses richesses, de son temps, de ses soins, en un mot de tout ce qui lui appartenait, que ce qui lui était strictement nécessaire. Il disait, comme tout le monde le dit, que les revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, et voici comment il mettait cette maxime en pratique. Il voulut que l'on estimât à combien pouvait s'élever sa dépense et celle des domestiques attachés à son service personnel. Quand on lui eut rapporté qu'elle était de six cents écus (on désignait alors sous le nom d'écu cette monnaie d'or qui, conservant le même poids et le même titre, fut appelée sequin dans la suite), il donna ordre qu'on versât chaque année dans la caisse de la mense épiscopale

une pareille somme prise sur ses revenus patrimoniaux, parce qu'il ne croyait pas qu'il fût permis à un homme aussi riche de vivre seul de ce patrimoine. Il était si ménager, si minutieusement économe pour lui-même, qu'il ne quittait jamais un habit sans l'avoir usé entièrement; il joignait cependant, et tous les écrivains contemporains l'ont remarqué, au goût d'une parfaite simplicité, celui d'une propreté exquise : habitudes très-remarquables à cette époque, où le plus grand luxe était presque toujours uni à une extrême négligence. Il fit plus : afin que rien ne se perdît des reliefs de sa table frugale, il les assigna à un hospice de pauvres; et l'un de ceux-ci, par son ordre, entrait chaque jour dans la salle à manger pour recueillir les débris du repas. Ces soins minutieux pourraient peut-être faire concevoir l'idée d'une vertu étroite, mesquine, d'un esprit incapable de desseins élevés, sans cette bibliothèque Ambroisienne qui existe encore aujourd'hui, dont Frédéric conçut le plan avec tant de magnificence, et qu'il érigea à si

grands frais. Pour l'enrichir de livres et de manuscrits, indépendamment de ceux qu'il avait déjà recueillis avec tant de soins et de dépenses, et qu'il lui donna, il envoya huit hommes des plus instruits et des plus habiles qu'il put trouver, pour en faire des acquisitions en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, en Flandre, en Grèce, au Mont-Liban, à Jérusalem. De cette manière, il parvint à réunir environ trente mille volumes imprimés, et quatorze mille manuscrits. Il ajouta à la bibliothèque un collége de docteurs, au nombre de neuf, qui furent entretenus par lui tant qu'il vécut; mais, dans la suite, les revenus ordinaires ne permettant pas de satisfaire à cette dépense, on les réduisit à deux. Leurs travaux consistaient à cultiver diverses branches d'études, la théologie, l'histoire, les belles-lettres, les antiquités ecclésiastiques, les langues orientales, avec l'obligation, pour chacun d'eux, de publier quelques mémoires sur la matière qui lui était assignée. Il y annexa, sous le nom des *Trois Langues*, un collége pour

l'étude des langues grecque, latine et italienne, et une école destinée à former des élèves, qui devaient à leur tour professer ces sciences et ces langues. Il y joignit encore une imprimerie pour les langues orientales, c'est-à-dire, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le persan et l'arménien; une galerie de tableaux, une autre de statues, et une école des trois principaux arts du dessin. Pour cette dernière, il put trouver des professeurs déjà formés; quant au reste, nous avons vu les peines infinies que lui avait coûté la recherche des livres et des manuscrits. Mais les ouvrages écrits dans ces langues, bien moins cultivées en Europe qu'elles ne le sont aujourd'hui, étaient sans doute beaucoup plus difficiles à découvrir, et les professeurs encore plus que les ouvrages. Il nous suffira de dire, pour démontrer le cas qu'il faisait des talents et des réputations de cette époque, que, sur neuf docteurs, il en prit huit parmi les jeunes élèves du séminaire, et ce jugement est celui que semble en avoir porté la postérité, qui

les a laissés dans l'oubli. Dans les instructions qu'il donna pour l'usage et l'administration de la bibliothèque, on remarque le dessein d'une utilité perpétuelle, non-seulement beau en lui-même, mais, dans beaucoup de parties, supérieur aux idées et aux habitudes générales de ce temps. Il prescrivit au bibliothécaire d'entretenir un commerce réglé avec les hommes les plus savants de l'Europe, afin de se tenir au courant de l'état des sciences, et d'avoir connaissance des meilleurs livres qui seraient publiés dans tous les genres, pour en faire l'acquisition; il le chargea aussi du soin d'indiquer aux hommes studieux les ouvrages qui pourraient leur être utiles, et il voulut qu'on leur fournît, soit qu'ils fussent nationaux, soit qu'ils fussent étrangers, toutes les commodités nécessaires pour profiter des livres conservés dans la bibliothèque. Une telle intention doit aujourd'hui paraître à tout le monde naturelle, et même inhérente à la fondation d'une bibliothèque; mais elle ne l'était point alors. Et dans une histoire de la bibliothèque Am-

broisienne, écrite avec le goût et l'élégance du siècle par un certain Pierpaolo Boscà, qui en fut bibliothécaire après la mort de Frédéric, on remarque expressément et comme une chose singulière que, dans cet établissement formé par un simple particulier, et presque entièrement de ses deniers, les livres étaient exposés à la vue de tout le monde, apportés à quiconque les demandait, et qu'on donnait même au public des siéges pour s'asseoir, ainsi que du papier, des plumes et de l'encre pour prendre des notes ; tandis que, dans plusieurs autres grandes bibliothèques publiques de l'Italie, les livres, loin d'être visibles, étaient soigneusement renfermés dans des armoires, d'où on ne les tirait jamais, si ce n'est par humanité, comme le dit cet historien, lorsque les conservateurs voulaient les montrer un moment : quant à une place, et aux autres commodités qu'eussent dû trouver les visiteurs, on n'en avait pas même l'idée. De sorte qu'enrichir de telles bibliothèques, c'était soustraire les livres à l'usage du public : c'était

une de ces cultures comme il y en avait, et comme il y en a beaucoup encore, qui frappent le champ de stérilité.

Ne demandez pas quels furent les effets de cette fondation de Borromée sur l'instruction publique ; car il serait facile de démontrer en deux mots, suivant la méthode en usage, ou qu'ils ont été miraculeux, ou qu'ils ont été entièrement nuls : chercher et expliquer jusqu'à un certain point quels ils ont véritablement été, serait une chose fatigante, peu utile, et hors de saison. Mais pensez quel généreux, quel judicieux, quel bienfaisant, quel persévérant ami de la perfection humaine, dut être l'homme qui put concevoir un pareil établissement, qui le conçut de cette manière, et qui l'exécuta au milieu de cette ignorance, de cette inertie, de ce dégoût général pour toute application studieuse, et par conséquent au milieu des observations critiques de ses contemporains, qui durent être plus nombreuses que les écus qu'il y consacra, et qui ne s'élevèrent pas à moins de cinq cent mille.

Pour donner à un tel homme le titre de bienfaisant et de libéral au plus haut degré, il ne serait pas même nécessaire qu'il eût dépensé beaucoup d'argent pour procurer des secours immédiats aux indigents; car il y a beaucoup de gens dans l'opinion desquels les dépenses de ce genre, j'allais dire toutes les dépenses, passent pour la meilleure et la plus utile des aumônes. Mais dans l'opinion de Frédéric, l'aumône proprement dite était le premier des devoirs, et ici, comme dans tout le reste, ses actions furent d'accord avec son opinion. Sa vie fut consacrée par une longue et perpétuelle aumône. A l'occasion de cette disette dont notre histoire a déjà parlé, nous aurons à rapporter plus tard quelques traits, qui feront voir quelle prudence et quelle délicatesse il savait mettre dans la distribution de ses libéralités. Nous ne citerons ici qu'un seul des nombreux exemples recueillis par ses biographes. Il apprit un jour qu'un gentilhomme usait d'artifices et de mauvais traitements pour contraindre à se faire re-

ligieuse une de ses filles, qui avait plus de goût pour le mariage. Frédéric fit venir le père, et lui ayant fait avouer que le véritable motif de cette tyrannie était de n'avoir pas quatre mille écus, qui, selon cet homme, auraient été nécessaires pour marier convenablement sa fille, il la dota de cette somme. Une telle largesse pourra paraître à quelques-uns de nos lecteurs excessive, mal entendue, trop condescendante aux sots caprices d'un orgueilleux, et ils trouveront peut-être que quatre mille écus pouvaient être beaucoup mieux employés. A cela nous n'avons rien à répondre, si ce n'est toutefois qu'il serait à désirer qu'on vît souvent les excès d'une vertu aussi libre des opinions dominantes (chaque époque a les siennes), aussi dégagée de la tendance générale, que le fut dans cette circonstance celle qui porta un homme à donner quatre mille écus pour qu'une jeune fille ne fût pas forcée de se faire religieuse.

L'inépuisable charité de cet homme ne brillait pas moins dans ses manières que dans

ses largesses. D'un abord facile pour tous, il croyait d'autant plus devoir montrer un visage riant, une politesse affectueuse à ceux qu'on est convenu d'appeler d'une condition basse, qu'ils jouissent moins que les autres de ces avantages dans le monde. Et, à ce sujet, il eut encore à lutter contre ces hommes prudents du *ne quid nimis*, qui auraient voulu sur ce point restreindre ses dispositions bienveillantes et les modeler sur les leurs propres. Un jour, que, pendant une de ses visites dans un pays montueux et sauvage, Frédéric instruisait de pauvres enfants, et, dans un moment de repos, leur prodiguait des caresses pleines de bonté, l'un de ceux dont nous venons de parler l'avertit d'être plus réservé dans l'accueil qu'il faisait à ces enfants, parce qu'ils étaient fort malpropres, comme s'il eût supposé, cet habile homme, que Frédéric n'eût pas assez de sens pour faire une telle découverte, ou pas assez de pénétration pour deviner ce qu'il y avait de caché dans ce conseil. Tel est, dans un certain ordre de choses, le malheur des

hommes élevés en dignité, que, tandis que ceux qui les avertissent de leurs défauts sont si rares, il ne manque jamais d'hommes courageux pour les reprendre quand ils font bien. Mais le bon archevêque répondit, non sans un peu de ressentiment : « Ce sont des âmes qui me sont confiées : ces enfants ne me reverront peut-être jamais, et vous ne voulez pas que je les embrasse ! »

Le ressentiment était toutefois bien rare dans ce digne prélat, que l'on admirait pour la douceur de son caractère, pour une égalité d'humeur qu'on aurait pu attribuer à un heureux tempérament, mais qui était l'effet d'une observation constante sur un naturel vif et impatient. Si quelquefois il se montra sévère, et même brusque, ce fut contre les pasteurs de son diocèse, qu'il reconnut coupables d'avarice et de négligence, ou dans lesquels il découvrit des défauts directement opposés à l'esprit de leur noble ministère. Pour tout ce qui touchait à ses intérêts ou à sa gloire temporelle, il ne montrait jamais aucun signe ni de joie, ni d'ardeur, ni

d'agitation ; admirable, si ces passions ne s'éveillaient pas dans son cœur, plus admirable encore si elles y régnaient. Membre de plusieurs conclaves, il conserva toujours la réputation de n'avoir jamais aspiré à ce poste si envié par l'ambition et si redouté par la vraie piété ; et un de ses collègues les plus éminents étant venu, dans une circonstance importante, lui offrir sa voix et celle de sa faction (c'est malheureusement ainsi qu'on s'exprimait alors), Frédéric repoussa cette proposition avec tant de fermeté, que l'auteur en abandonna la pensée, et se tourna d'un autre côté. Cette modestie, cet éloignement de toute domination, se faisaient également remarquer dans les occasions les plus ordinaires de la vie. Attentif et infatigable à ordonner, à régler toutes choses là où il trouvait un devoir, il évita toujours de s'ingérer dans les affaires d'autrui ; et lors même qu'on réclamait son intervention, il s'excusait souvent de l'employer : discrétion et réserve peu communes, comme on sait, dans les hommes passionnés

pour le bien, comme l'était l'archevêque de Milan.

Si nous voulions nous laisser aller au charme de recueillir tous les traits remarquables de son caractère, il en résulterait sans doute un mélange singulier de qualités opposées en apparence, et qu'il est très-difficile de trouver réunies. Cependant nous ne pouvons omettre de noter une autre particularité d'une si belle vie: c'est que, pleine comme elle le fut de travaux, de fonctions importantes, de visites diocésaines, de voyages, de controverses, elle put encore donner à l'étude une place si considérable, qu'elle eût suffi à un littérateur de profession. Et en effet, parmi tant de titres à l'admiration, Frédéric posséda à un très-haut degré, auprès de ses contemporains, celui de savant homme.

Nous ne devons pas dissimuler toutefois qu'il adopta avec une ferme persuasion, et soutint avec une constance persévérante quelques opinions, qui aujourd'hui paraîtraient aux yeux des hommes plutôt étranges

que mal fondées, et je n'en excepte pas même ceux qui auraient un penchant décidé à les trouver bonnes. Si l'on voulait le défendre sur ce point, on ne pourrait alléguer que cette excuse banale et si communément reçue, que c'étaient les erreurs de son temps plutôt que les siennes; excuse, à vrai dire, qui peut encore avoir quelque poids, quand on la tire de l'examen particulier des faits, mais qui ne signifie absolument rien, quand on l'applique en général et isolément, ainsi que cela a lieu pour l'ordinaire et comme nous serions obligés de le faire en cette circonstance. Cependant, comme nous ne voulons pas résoudre des questions très-compliquées par de simples formules, nous ne nous permettrons pas même de les exposer. Il nous suffira de remarquer, en passant, que nous sommes loin de prétendre que dans un homme si digne d'admiration tout fût également admirable, afin que l'on ne croie pas que nous ayons voulu composer une oraison funèbre.

Ce n'est certainement pas faire injure à

nos lecteurs que de supposer que quelqu'un d'entre eux puisse demander si cet homme vénérable n'a pas laissé quelques monuments d'un si beau génie et de si longues études. S'il en a laissé! Les ouvrages plus ou moins considérables qui nous restent de lui, tant latins qu'italiens, tant imprimés que manuscrits, s'élèvent à plus de cent, et sont conservés avec soin dans la bibliothèque élevée par sa munificence : ce sont des traités de morale, des sermons, des dissertations sur l'histoire, l'antiquité sacrée et profane, la littérature, les beaux-arts, et sur d'autres sujets.

— Mais comment se fait-il, pourra dire le lecteur, que tant d'ouvrages soient demeurés oubliés, ou du moins soient si peu connus, si peu recherchés! Comment donc, avec un si beau génie, tant d'amour pour l'étude, une si haute expérience des hommes et des choses, avec un penchant si marqué à la méditation, une passion si vive pour tout ce qui était bon et vertueux, avec cette candeur d'âme, et tant d'autres de ces qua-

lités qui font le grand écrivain, cet homme n'a-t-il pas, parmi cent ouvrages, laissé un seul de ceux que regardent comme supérieurs les juges même qui ne les approuvent pas en totalité, et dont le titre est au moins connu de ceux qui ne les lisent pas? Comment donc est-il arrivé qu'ils n'aient pas suffi tous ensemble pour procurer à son nom, au moins par leur nombre, une renommée littéraire auprès de nous qui sommes la postérité pour lui?

Une pareille question est raisonnable sans doute, et l'examen en deviendrait très-intéressant, parce que les causes de ce phénomène se trouvent, ou qu'il faudrait les rechercher, dans un grand nombre de faits généraux, et que lorsqu'on les aurait découvertes, elles conduiraient à l'explication de beaucoup d'autres phénomènes semblables. Mais elles seraient diverses et nombreuses, et pourraient peut-être déplaire au lecteur ou l'indisposer. Nous ferons donc bien plus sagement de reprendre le cours de notre histoire, et au lieu de discourir plus long-

temps sur cet homme vénérable, d'aller, guidé par notre anonyme, apprendre à le juger par ses actions.

CHAPITRE XXIII.

Le cardinal Frédéric, en attendant l'heure de se rendre à l'église pour y célébrer l'office divin, se livrait à l'étude, comme il avait coutume de le faire dans tous ses moments de loisir, lorsque le chapelain porte-croix se présenta avec un visage sur lequel on pouvait lire autant de trouble que d'inquiétude.

« Je vous annonce une visite singulière, monseigneur; une visite véritablement étrange. »

« Qui donc? » demanda le cardinal.

« Rien moins que le seigneur... » reprit le chapelain; et appuyant sur chaque syllabe d'une manière très-expressive, il proféra ce nom que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Puis il ajouta : « Il est là, en personne, et ne demande pas moins

que d'être introduit auprès de votre illustrissime seigneurie. »

« Lui ! dit le cardinal, dont le visage s'était animé, en fermant son livre et quittant son fauteuil; qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant. »

« Mais... répliqua le chapelain sans changer de place, votre seigneurie doit savoir quel est cet homme; c'est ce banni, ce fameux... »

« Et n'est-ce pas une bonne fortune pour un évêque qu'un tel homme ait éprouvé le besoin de venir le trouver? »

« Mais... ajouta le chapelain, il est de certaines choses dont nous ne pouvons jamais parler, parce que votre seigneurie dit que ce sont des bagatelles : cependant, quand l'occasion se présente, il me semble que c'est un devoir... Le zèle fait des ennemis, monseigneur; et nous savons positivement que plus d'un scélérat a osé se vanter qu'un jour ou l'autre... »

« Et qu'ont-ils fait jusqu'à présent! » interrompit le cardinal.

« Je dis que cet homme est un artisan de crimes, un désespéré, qui entretient des relations avec les désespérés les plus furieux, et qu'il est peut-être envoyé... »

« Oh! quelle est cette discipline? interrompit encore Frédéric en souriant : les soldats exhortent leur général à fuir! » Puis, d'un air grave et recueilli, il reprit : « Saint Charles n'eût jamais mis en délibération s'il devait recevoir un tel homme; il serait au contraire allé le chercher. Faites-le entrer à l'instant : il n'a déjà que trop attendu. »

Le chapelain sortit en se disant dans son cœur : — Il n'y a pas de remède; tous ces saints personnages sont des obstinés. —

Il ouvrit la porte, et s'étant rendu dans la salle où se trouvait le seigneur et la compagnie, il vit celle-ci retirée tout entière dans une des parties de la pièce, occupée à parler à voix basse et à observer de côté cet homme laissé seul dans l'autre partie. Il se dirigea vers lui, et l'examinant sans oser le regarder au visage, il se demandait quelles sortes

d'armes il pouvait avoir cachées sous sa casaque, et se disait qu'avant de l'introduire on aurait dû au moins lui proposer... Mais il ne put se résoudre à lui faire lui-même cette proposition. Il l'aborda donc, et lui dit : « Monseigneur attend votre seigneurie; je la prie de vouloir bien m'accompagner. » Et le précédant dans cette petite assemblée, qui forma aussitôt la haie, il marchait en jetant à droite et à gauche des regards qui semblaient dire : Que voulez-vous? ne savez-vous pas comme moi que ce saint homme n'en fait jamais qu'à sa tête?

Alors le chapelain ouvrit la porte et introduisit l'Inconnu. Frédéric vint au-devant de lui d'un air bienveillant et calme, et les mains étendues comme vers quelqu'un qu'il attendait; puis il fit signe au chapelain de sortir : celui-ci obéit.

Ces deux hommes, restés seuls, demeurèrent quelques instants silencieux, et ce silence annonçait une irrésolution causée par des motifs bien différents. L'Inconnu, qui avait été entraîné vers le prélat par

une inquiétude inexplicable, plutôt que conduit par un dessein déterminé, restait auprès de lui aussi comme par force, agité par deux passions contraires : d'un côté le désir et l'espoir confus de trouver un soulagement à ses tourments intérieurs, et de l'autre le dépit, la honte de venir dans ces lieux comme un coupable, comme un malheureux, pour avouer son crime et implorer le pardon d'un homme ; il ne pouvait trouver de paroles, et, pour ainsi dire, il n'en cherchait pas. Cependant, en levant les yeux sur le visage de cet homme, il sentit de plus en plus naître en lui le sentiment d'une vénération irrésistible et douce à la fois, qui, en accroissant sa confiance, affaiblissait sa colère, et, sans blesser son orgueil, le forçait à céder et à se taire.

L'aspect de Frédéric était en effet de ceux qui annoncent la supériorité et la font aimer. Son maintien était naturellement modeste, et presque involontairement majestueux ; car il n'était ni courbé, ni appesanti par les années. Son œil était grave et animé, son

front calme et pensif; au milieu de la blancheur de ses cheveux, de la pâleur de son visage, à travers les traces de l'abstinence, de la méditation, de la fatigue, brillait pourtant je ne sais quelle expression de jeunesse; tous les traits de son visage annonçaient que, dans un autre âge, il avait été doué de ce qu'on appelle ordinairement la beauté : l'habitude des pensées solennelles et bienveillantes, la paix intérieure d'une longue vie, l'amour des hommes et la joie continue d'une espérance ineffable, y avaient substitué une beauté de vieillard, qui brillait encore plus dans cette magnifique simplicité de la pourpre.

Il arrêta un moment sur l'Inconnu son regard pénétrant et exercé dès long-temps à lire les pensées des hommes dans leur aspect; et, à travers cet air sombre et ce trouble, croyant découvrir quelque chose de conforme à l'espérance qu'il avait conçue à la première annonce d'une pareille visite : « Oh ! s'écria-t-il d'une voix animée, combien cette visite a de douceur pour moi ! et combien je vous

dois de remercîments pour une aussi bonne résolution, quoiqu'elle soit pour moi une sorte de reproche! »

« De reproche! » s'écria le seigneur étonné, mais adouci par ces paroles et par ces manières, et ressentant quelque satisfaction de voir que le cardinal eût rompu le silence et entamé la conversation.

« Assurément, elle est un reproche pour moi, reprit celui-ci; elle m'accuse de m'être laissé prévenir par vous: combien de fois, et depuis longtemps, j'aurais pu, j'aurais dû aller vous trouver! »

« Me venir trouver! vous! Mais savez-vous qui je suis? Vous a-t-on dit mon nom? »

« Et cette consolation que j'éprouve, et qui certainement se manifeste dans tous mes traits, croyez-vous que je l'eusse ressentie à l'annonce, à l'aspect d'un inconnu? C'est vous qui me la faites éprouver; vous, dis-je, que j'aurais dû prévenir; vous que du moins j'ai tant aimé, et qui avez été si souvent l'objet de mes regrets, pour qui j'ai tant prié; vous qui êtes celui de mes enfants,

bien que je les aime tous tendrement, que j'aurais désiré avec le plus d'ardeur recevoir et serrer dans mes bras, si j'avais cru pouvoir l'espérer. Mais c'est à Dieu seul qu'il est réservé d'opérer des miracles, et il supplée à la faiblesse, à la lenteur de ses pauvres serviteurs. »

L'Inconnu demeurait étonné à cet accueil si plein de chaleur, à ces paroles qui répondaient d'une manière si décisive à ce qu'il n'avait point encore dit, et qu'il n'était pas bien décidé à dire; mais éprouvant autant de trouble que d'émotion, il gardait le silence. « Eh quoi ! reprit Frédéric encore plus affectueusement, vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre, et vous me la faites désirer si longtemps ! »

« Une bonne nouvelle, moi ! L'enfer est dans mon cœur, et je vous donnerais une bonne nouvelle ! Dites, dites, si vous le savez, quelle est la bonne nouvelle que vous pouvez attendre d'un homme tel que moi ? »

« Que Dieu a touché votre cœur, et qu'il

veut vous mettre au nombre de ses enfants, » répondit avec calme le cardinal.

« Dieu ! Dieu ! Si je le voyais ? si je le sentais ? Où est-il ce Dieu ? »

« Vous me le demandez ? vous ! Et qui plus que vous en a ressenti les approches ! Ne le sentez-vous pas dans votre cœur qui vous oppresse, qui vous agite, qui ne vous laisse pas un instant de repos, et en même temps vous attire vers lui, vous fait pressentir une espérance de paix, de consolation, d'une consolation qui sera pleine, immense, dès que vous consentirez à le reconnaître, à le confesser, à l'implorer ! »

« Oh ! sans doute ; j'ai là quelque chose qui m'oppresse, qui me dévore ! Mais Dieu !... S'il existe, ce Dieu, tel qu'on nous le représente, que voulez-vous qu'il fasse de moi ? »

Ces paroles furent prononcées avec l'accent du désespoir ; mais Frédéric, d'un ton solennel et qui semblait celui d'une douce inspiration, répondit : « Ce que Dieu peut faire de vous ? ce qu'il en veut faire ? un signe de sa puissance et de sa bonté : il veut

retirer de vous une gloire qu'aucun autre ne pourrait lui procurer. Depuis longtemps le monde s'indigne contre vous, mille voix s'élèvent pour appeler l'exécration sur vos œuvres.... » (L'Inconnu tressaillit, et demeura un moment stupéfait en entendant un langage si nouveau ; plus stupéfait encore de ne point en éprouver de courroux, et d'y trouver même un peu de soulagement.) « Quelle gloire, poursuivit Frédéric, en revient-il à Dieu? Les murmures qui s'élèvent contre vous, ce sont des cris de terreur, ce sont des cris d'intérêt, peut-être aussi des cris de justice, mais d'une justice si facile ! si naturelle ! Parmi ceux qui vous accusent, il n'en est que trop, hélas ! qu'anime la jalousie de votre malheureuse puissance, de cette déplorable sécurité d'âme que vous avez conservée jusqu'à présent Mais quand vous vous lèverez pour cond mner votre vie, pour vous accuser vous-même, alors Dieu sera glorifié ! Et vous demandez ce que Dieu peut faire de vous? Qui suis-je, moi, faible mortel, pour vous dire jusqu'à quel point Dieu

peut désormais tirer avantage d'un homme tel que vous? Pour vous enseigner l'usage qu'il peut faire de cette impétueuse volonté, de cette constance imperturbable, quand il l'aura animée, enflammée d'amour, d'espoir et de repentir? Qui êtes-vous, faible mortel aussi, pour penser que vous avez su imaginer et entreprendre, dans l'intérêt du mal, des choses plus grandes que Dieu ne peut vous en faire vouloir et accomplir dans l'intérêt du bien? Ce que Dieu peut faire de vous? vous pardonner, vous sauver, et accomplir en vous l'œuvre de la rédemption! Ne sont-ce pas là des choses magnifiques et dignes de sa puissance? Oh! songez-y bien! si moi, créature faible et misérable, et pourtant pleine de soi-même, moi, tel que je suis, je m'intéresse si vivement à votre salut, que pour l'assurer je donnerais avec joie (le Seigneur m'en est témoin) ce peu de jours qui me restent; oh! pensez combien doit être tendre, étendue, la charité de celui qui m'en inspire une si imparfaite, mais si vive; comme vous aime, comme

vous désire celui qui me commande et m'inspire pour vous un amour qui me dévore ! »

A mesure que ces paroles s'échappaient des lèvres du vénérable prélat, son visage, son regard, ses mouvements, en respiraient l'esprit. La figure de l'Inconnu, qui d'abord exprimait la consternation et l'égarement, montra bientôt de la surprise et de l'attention; puis elle laissa paraître une émotion plus profonde et moins douloureuse : ses yeux qui, depuis son enfance, ne connaissaient plus les larmes, se gonflèrent; quand Frédéric eut cessé de parler, il se couvrit le visage de ses mains, et ses sanglots qui éclatèrent alors, furent comme une réponse finale et plus expressive.

« Dieu grand et bon ! s'écria Frédéric en levant les yeux et les mains vers le ciel : qu'ai-je pu jamais faire, moi, serviteur inutile, pasteur négligent, pour que vous m'ayez appelé à ce banquet de la grâce, pour que vous m'ayez jugé digne d'assister à un si heureux prodige ! » En prononçant

ces mots, il tendit la main pour saisir celle de l'Inconnu.

« Non, s'écria celui-ci, non! tenez-vous loin de moi! ne souillez pas cette main innocente et généreuse. Vous ne savez pas tout ce qu'a fait la coupable main que vous voulez presser. »

« Laissez, dit Frédéric en la prenant avec une douce violence, laissez-moi presser cette main qui réparera tant de maux, qui répandra tant de bienfaits, qui soulagera tant d'infortunes, qui se présentera désarmée, pacifique, humble à tant d'ennemis. »

« C'en est trop! dit en sanglotant l'Inconnu. Laissez-moi, monseigneur! excellent Frédéric, laissez-moi! Un peuple empressé vous attend. Tant d'hommes dont les cœurs sont purs et innocents sont venus de lieux éloignés pour vous voir une seule fois, pour vous entendre, et vous les négligez pour vous entretenir... avec qui! »

« Laissons les quatre-vingt-dix-neuf brebis, répondit le cardinal; elles sont en sûreté sur la montagne : maintenant je veux

rester avec celle qui était égarée. Ces fidèles sont peut-être en ce moment bien plus satisfaits que s'ils voyaient le pauvre évêque. Peut-être, en ce moment même, Dieu qui a opéré en vous le prodige de la miséricorde, répand-il dans leurs âmes une joie dont ils ne devinent pas encore la cause. Ce peuple est peut-être uni à nous sans le savoir ; peut-être l'Esprit Saint met-il dans leurs cœurs une ardeur infinie de charité, une prière qu'il exauce pour vous, des actions de grâces dont vous êtes l'objet encore ignoré. » En parlant ainsi, il jeta ses bras au cou de l'Inconnu, qui, après avoir tenté de résister un moment, céda, comme vaincu par ce mouvement de charité, embrassa le cardinal à son tour, et abandonna, sur l'épaule du digne prélat, son visage troublé et méconnaissable. Ses larmes brûlantes tombaient sur la pourpre sans tache de Frédéric, et les mains pures de l'évêque serraient affectueusement ces mains, pressaient ce vêtement, habitués à porter les armes de la violence et de la trahison.

L'Inconnu, en se dégageant des bras de Frédéric, porta de nouveau la main sur ses yeux, et, levant en même temps le visage, il s'écria : « Dieu véritablement grand! Dieu véritablement bon! je me connais maintenant, je comprends qui je suis; mes iniquités sont toutes devant moi; j'ai horreur de moi-même; et cependant...! j'éprouve une consolation, une joie, oui, une joie que je n'ai jamais ressentie dans tout le cours de mon horrible existence. »

« C'est une première grâce, dit Frédéric, que Dieu vous accorde pour vous captiver à son service, pour vous encourager à entrer avec assurance dans la nouvelle vie où vous aurez tant à défaire, tant à réparer, tant à pleurer! »

« Malheureux que je suis! s'écria le seigneur; que de crimes je ne pourrai laver que par mes larmes! mais du moins il en est quelques-uns dont l'exécution est à peine commencée, et je pourrai la suspendre : il en est un surtout que je peux à l'instant rompre et réparer. »

Frédéric montra une attention plus vive, et l'Inconnu raconta brièvement, et peut-être avec des termes d'exécration plus énergiques que nous ne l'avons fait, son entreprise sur Lucie, les souffrances et les terreurs de la pauvre créature, comment elle l'avait imploré, le trouble violent que les prières de cette jeune fille avaient fait naître dans son âme, et comment elle était encore dans son château....

« Ah! ne perdons pas de temps! s'écria Frédéric, palpitant de pitié et de sollicitude. Quel bonheur pour vous! voilà le gage du pardon céleste! Dieu fait de vous un instrument de salut en faveur de celle dont vous vouliez consommer la ruine. Que Dieu répande sa bénédiction sur vous! Dieu déjà vous a béni... Savez-vous de quel pays est cette pauvre infortunée? »

Le seigneur nomma le village de Lucie.

« Il n'est pas éloigné d'ici, dit le cardinal; Dieu soit loué! et probablement.... » En prononçant ces mots, il courut à une petite table, et agita une sonnette. Le chapelain

entra aussitôt d'un air inquiet, et la première chose qu'il fit, fut de porter ses regards sur l'Inconnu ; mais en voyant cette figure où se peignait la douleur, ces yeux rouges de larmes, il regarda le cardinal, et, à travers ce calme inaltérable, il découvrit dans son air les signes d'une grande satisfaction, d'une excessive sollicitude, et il serait resté en extase, la bouche ouverte, si le cardinal ne l'eût aussitôt arraché à cette contemplation en lui demandant si, parmi les curés rassemblés dans la salle voisine, ne se trouvait pas celui de ***.

« Il y est, monseigneur, » répondit le chapelain.

« Faites-le entrer sur-le-champ, dit Frédéric, et avec lui le curé de cette paroisse. »

Le chapelain sortit, et alla dans la salle où les prêtres étaient rassemblés : tous les regards se tournèrent vers cet homme, dont le visage exprimait encore l'étonnement qu'il venait d'éprouver ; mais, lui, levant les mains et les agitant dans l'air, leur dit : « Messieurs ! *hæc mutatio dexteræ Excelsi.* »

Et il resta un moment sans rien ajouter; puis reprenant le ton et la voix qui convenaient au message dont il était chargé : « Sa seigneurie illustrissime et révérendissime demande monsieur le curé de la paroisse et monsieur le curé de ***. »

Le premier s'avança aussitôt, et dans le même temps on entendit sortir du milieu de la foule un *moi?* traînant et prononcé d'un ton de surprise.

« N'êtes-vous pas monsieur le curé de*** ? » reprit le chapelain.

« Justement; mais.... »

« Sa seigneurie illustrissime et révérendissime vous demande. »

« Moi? » dit encore cette voix; et la manière dont ce monosyllabe fut prononcé signifiait clairement: Qu'ai-je à voir là-dedans? mais cette fois l'homme sortit de la foule en même temps que la voix : c'était Don Abondio, qui s'avança à pas lents, d'un air surpris et fâché. Le chapelain lui fit de la main un signe qui voulait dire: Allons donc: qu'attendons-nous? Et, précédant les deux

curés, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et les introduisit.

Le cardinal quitta la main de l'Inconnu, avec qui il avait, en attendant, arrêté ce qu'il convenait de faire, puis il s'en éloigna un peu, et fit approcher le curé de la paroisse. Il lui raconta en quelques mots ce dont il s'agissait, et lui demanda s'il pourrait trouver une dame charitable qui voulût aller dans une litière au château pour y prendre Lucie; une femme prudente et dévouée, capable de se tirer avec succès d'une expédition si nouvelle, et qui saurait employer les manières les plus convenables, trouver les expressions les plus propres à ranimer, à tranquilliser cette jeune infortunée, à qui sa délivrance même, à la suite de tant de souffrances et de craintes, pouvait causer un trouble nouveau. Après avoir réfléchi un moment, le curé dit qu'il connaissait une dame qui réunissait toutes ces qualités, et il partit. Le cardinal ordonna au chapelain de faire aussitôt préparer la litière et de faire seller deux mules : celui-ci étant sorti à

son tour, l'archevêque se tourna vers Don Abondio.

Le pauvre curé, qui s'était déjà placé près du cardinal pour être plus loin de l'Inconnu, et regardait de côté tantôt l'un, tantôt l'autre, en cherchant à deviner ce que pouvaient signifier toutes ces démonstrations, fit un pas en avant, s'inclina, et dit : « On m'a prévenu que votre illustrissime seigneurie me demandait; mais je crois que c'est une erreur. »

« Il n'y a point d'erreur, répondit Frédéric : j'ai à vous donner une heureuse nouvelle et en même temps une commission douce et consolante à remplir. Une de vos paroissiennes que vous avez pleurée comme perdue, Lucie Mondella est retrouvée; elle est ici près, dans la maison de l'un de mes meilleurs amis que voici; et je désire que vous alliez avec lui et une dame que le curé de ce village est allé chercher, pour y prendre cette jeune fille, qui doit vous être si chère, et l'accompagner jusqu'ici. »

Don Abondio fit tout ce qu'il put pour dis-

simuler l'ennui, que dis-je? le tourment, le martyre que lui causait une telle proposition, ou plutôt un tel ordre; mais n'étant plus maître de retenir une laide grimace déjà empreinte sur son visage, il la cacha en s'inclinant profondément en signe d'obéissance, et ne se releva que pour faire à l'Inconnu une autre salutation aussi respectueuse avec un regard suppliant qui semblait dire : Je suis entre vos mains, ayez pitié de moi : *parcere subjectis.* »

Le cardinal lui demanda ensuite quels étaient les parents de Lucie.

« Elle n'a de proche parente que sa mère, avec qui elle vivait, » répondit Don Abondio.

« Mais sa mère se trouve-t-elle chez elle en ce moment? »

Oui, monseigneur. »

« Puisque cette pauvre créature, reprit Frédéric, ne peut pas sur-le-champ retourner dans son village, ce sera pour elle une douce consolation de voir au plus tôt sa mère. Si le curé de la paroisse ne revient pas avant que je me rende à l'église, je vous

prie de lui dire de trouver une voiture ou une mule, et d'envoyer un homme intelligent pour prendre cette bonne femme, et l'amener ici. »

« Et si j'y allais moi-même? » dit Don Abondio.

« Non, non; je vous ai déjà prié d'autre chose, » répondit le cardinal.

« Je m'offrais, reprit Don Abondio, pour préparer cette pauvre mère à une nouvelle aussi inattendue. C'est une femme extrêmement sensible, et il faut quelqu'un qui la connaisse et sache la bien prendre, afin de ne lui pas faire plus de mal que de bien. »

« C'est pour cela que je vous prie d'engager monsieur le curé à choisir un homme intelligent : quant à vous, vous serez beaucoup plus utile ailleurs, » répondit le cardinal. Et il aurait voulu ajouter : Cette pauvre enfant a bien un autre besoin de voir promptement une figure connue et sûre dans ce château, après tant d'heures d'épouvante, et dans une si terrible obscurité de l'avenir; mais ce n'était point une idée que l'on pût

exprimer clairement devant le seigneur. Le cardinal trouva pourtant étrange que Don Abondio ne l'eût pas compris à demi-mot, ou qu'il n'y eût pas songé de lui-même; et l'offre qu'il faisait avec tant de persévérance lui parut si hors de propos, qu'il ne put s'empêcher de penser que le pasteur avait quelque motif particulier pour la faire. Il l'examina alors avec attention, et n'eut pas de peine à découvrir la peur qu'éprouvait le pauvre curé de voyager avec cet homme redoutable, et d'être son hôte, ne fût-ce que pour peu d'instants; mais voulant tout-à-fait dissiper ses craintes, et ne jugeant pas convenable de le prendre à l'écart devant son nouvel ami pour lui parler en secret, il pensa que le meilleur moyen était d'agir comme il l'aurait fait sans ce motif, c'est-à-dire de parler à l'Inconnu lui-même, parce que Don Abondio pourrait voir par ses réponses que ce n'était plus un homme qui dût causer de l'effroi. Il s'approcha donc du seigneur, et avec l'expression de cette confiance spontanée que l'on trouve dans une

nouvelle et puissante affection comme dans une ancienne amitié : « Ne croyez pas, lui dit-il, que je me contente de cette visite pour aujourd'hui. Vous reviendrez, n'est-il pas vrai, avec ce digne ecclésiastique? »

« Si je reviendrai? répondit l'Inconnu. Lors même que vous refuseriez de me recevoir, je resterais comme un mendiant obstinément à votre porte. J'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous entendre, de vous voir; en un mot, j'ai besoin de vous ! »

Frédéric lui prit la main, la lui serra, et dit : « Faites-nous donc la faveur, au curé de ce village et à moi, de dîner avec nous. Je compte sur vous. En attendant je vais prier le Seigneur et lui rendre grâces avec le peuple : vous, allez recueillir les premiers fruits de la divine miséricorde. »

A ces démonstrations, Don Abondio restait comme un enfant peureux qui voit un homme caresser sans crainte un énorme chien au poil hérissé, aux yeux rouges, renommé pour sa méchanceté et les frayeurs

qu'il cause à tout le monde : il a beau entendre dire au maître que son chien est un bon animal, doux, tranquille ; il regarde le maître sans le contredire ni l'approuver ; puis il regarde le chien et n'ose pas s'en approcher, de peur que le bon animal ne lui montre les dents, ne fût-ce que pour jouer ; il n'ose pas non plus s'en éloigner, parce qu'il craint de passer pour un poltron, et il dit en son cœur : Oh ! que ne suis-je hors d'ici !

Le cardinal, qui se disposait à sortir, tenant toujours la main de l'Inconnu, et l'emmenant avec lui, jeta de nouveau un coup d'œil sur le curé, et il s'aperçut que le pauvre homme demeurait en arrière, avec une tristesse et un embarras qui se peignaient dans tous les traits de son visage. Il pensa qu'il était peut-être affecté de l'abandon dans lequel il l'avait laissé, surtout en présence d'un criminel si bien accueilli, tant caressé ; et se tournant vers lui, il s'arrêta un moment, et avec un sourire aimable, il lui dit : « Monsieur le curé, vous êtes toujours resté

avec moi dans la maison de notre bon père; mais celui-ci...., celui-ci *perierat*, et *inventus est.* »

« Oh! combien je m'en réjouis! » dit Don Abondio, en leur faisant en même temps à tous deux une grande révérence.

L'archevêque continua de s'avancer, poussa les deux battants de la porte, qui furent aussitôt ouverts en dehors, et l'admirable couple apparut aux regards avides du clergé rassemblé dans la salle. On vit ces deux hommes sur le visage desquels se peignait une émotion diverse, mais également profonde: les traits vénérables de Frédéric respiraient une tendresse reconnaissante, une joie modeste; dans ceux de l'Inconnu, on lisait une confusion mêlée de douceur, une humilité nouvelle, une componction à travers laquelle perçait toujours l'énergie de ce naturel âpre et sauvage. Et l'on a su depuis que ce passage d'Isaïe s'était présenté à la mémoire de plus d'un spectateur: *Le loup et l'agneau iront au même pâturage, le lion et le bœuf paîtront ensemble.*

Derrière eux venait Don Abondio, à qui personne ne fit attention.

Lorsqu'ils furent au milieu de la salle, le valet de chambre du cardinal entra pour lui annoncer qu'il avait exécuté les ordres que lui avait transmis le chapelain, que la litière était prête, et que l'on n'attendait plus que la dame que le curé devait amener. Le cardinal lui dit qu'à l'arrivée de ce pasteur, on lui recommandât de parler à Don Abondio, et que tout fût ensuite aux ordres de celui-ci et de l'Inconnu, à qui il serra de nouveau la main en signe d'adieu, et en lui disant : « Je vous attends. » Il salua Don Abondio par un signe de tête, et se dirigea vers le chemin qui conduisait à l'église. Le clergé le suivit processionnellement, et les deux compagnons de voyage restèrent seuls dans la salle.

L'Inconnu, pensif, absorbé en lui-même, attendait avec impatience que le moment arrivât d'aller arracher sa Lucie à ses douleurs et à sa captivité ; car elle est encore sa Lucie, mais dans un sens bien différent de celui où elle l'était le jour précédent ; et son vi-

sage exprimait une agitation concentrée, qui, à l'œil ombrageux de Don Abondio, pouvait aisément paraître quelque chose de pis. Il le regardait de côté, l'examinait attentivement, aurait voulu entamer une conversation amicale : — Mais qu'ai-je à lui dire? pensait-il; lui dirai-je encore que je m'en réjouis? De quoi puis-je me réjouir? De ce qu'ayant été un démon jusqu'à ce moment, il a pris la résolution de devenir un homme de bien comme les autres? Le beau compliment! Et de quelque manière que je m'y prenne, *je m'en réjouis* ne signifierait pas autre chose. Et puis est-il bien certain d'ailleurs qu'il soit devenu tout d'un coup un si brave homme? Les démonstrations ne prouvent rien : on en fait tant dans ce monde, et elles ont pour principe tant de motifs divers! que sais-je moi ce qui peut arriver? Et en attendant, il faut que j'aille avec lui! dans son château.....! Oh! quelle aventure! quelle aventure! qui me l'aurait dit ce matin! Ah, si j'ai le bonheur de m'en tirer, Perpétue se repentira de m'avoir poussé

ici de force, sans nécessité, hors de ma cure ; de m'avoir dit que tous les curés des environs y accouraient, qu'il ne fallait pas rester en arrière, et de m'avoir embarqué dans une affaire aussi malheureuse ! que je suis à plaindre ! Il faut pourtant que je dise quelque chose à cet homme. — Et il s'était enfin décidé à lui dire : Je ne me serais jamais attendu au bonheur de me trouver dans la compagnie d'un seigneur si respectable. Mais dans l'instant où il allait ouvrir la bouche, le valet de chambre entra avec le curé du village, qui annonça que la dame attendait dans la litière ; puis il se tourna vers Don Abondio, pour recevoir de lui l'autre commission du cardinal. Don Abondio la lui expliqua comme il put dans la confusion de ses pensées ; et s'approchant du domestique, il lui dit : « Donnez-moi du moins une monture douce, car en vérité je suis un pauvre cavalier. »

« N'ayez pas de crainte, répondit le valet d'un air moitié plaisant, c'est la mule du secrétaire, qui est un savant. »

« C'est bien.... » répliqua Don Abondio, et il se disait en lui-même: Que le ciel me soit favorable.

Au premier avis, le seigneur s'était empressé de sortir; mais arrivé sur le seuil, il s'aperçut que Don Abondio était resté en arrière : il l'attendit; et quand celui-ci, arrivant précipitamment, semblait lui demander pardon de l'avoir fait attendre, il le salua et le fit passer le premier avec autant de modestie que de politesse, ce qui répandit quelque soulagement dans le cœur du pauvre curé. Mais à peine le pasteur eut-il mis le pied dans la petite cour, qu'il vit une autre nouveauté bien propre à détruire cette consolation passagère: il vit l'Inconnu reprendre avec vivacité sa carabine, comme s'il faisait l'exercice, et la placer en bandoulière.

Aïe! aïe! pensa Don Abondio. Que veut-il donc faire de cet instrument? Voilà un beau cilice, une belle discipline pour un converti! Et s'il venait à lui passer quelque bizarrerie par la tête? Oh! quelle expédition! quelle malheureuse expédition!

Si le seigneur avait pu le moins du monde soupçonner la nature des pensées qui agitaient l'esprit de son compagnon, il aurait fait l'impossible pour le rassurer ; mais il était à cent lieues d'un pareil soupçon, et Don Abondio se gardait bien de rien faire paraître qui pût signifier clairement : je ne me fie pas à votre seigneurie. Arrivés à la porte de la rue, ils trouvèrent les deux montures toutes prêtes. L'Inconnu sauta sur celle que lui présenta un palefrenier.

« N'a-t-elle point de vices? » dit au valet de chambre Don Abondio, un pied sur l'étrier et l'autre encore à terre.

« Montez toujours, et soyez tranquille : c'est un agneau, » répondit celui-ci. Don Abondio, profitant du secours du valet de chambre et se cramponnant à la selle, finit par se trouver à cheval.

La litière, portée aussi par deux mules, qui se trouvait en avant à quelques pas de distance, partit au commandement du conducteur, et le convoi se trouva en marche.

Il fallait passer devant l'église, qui était

remplie de peuple, et par une petite place, également remplie de villageois qui, étant arrivés les derniers, n'avaient pu trouver place dans l'intérieur du temple. Déjà la grande nouvelle s'était répandue, et, à l'apparition du convoi, à l'aspect de cet homme, qui, peu d'heures auparavant, était un objet de terreur et d'exécration, et l'était maintenant d'une agréable surprise, il s'éleva dans la foule un murmure confus d'applaudissements; on se rangeait pour lui faire place, et en même temps l'on se pressait de toutes parts pour le mieux voir. La litière passa, et après elle l'Inconnu. Arrivé devant la porte de l'église, qui était toute grande ouverte, il ôta son chapeau, et baissa jusque sur la crinière de sa mule ce front si redouté, au milieu des acclamations nombreuses des villageois, qui s'écriaient : Que Dieu le récompense! Don Abondio tira aussi son chapeau, s'inclina et se recommanda au ciel; mais en entendant le concert formé par les chants solennels de ses confrères, dont le bruit venait frapper son oreille, il éprouva

une envie, un sentiment de tristesse, un mouvement de piété si profond, qu'il ne fut pas maître de retenir ses larmes.

Lorsqu'on eut franchi le village, et qu'on se trouva au milieu des champs, dans les détours souvent déserts de la route, un voile plus sombre s'étendit sur ses pensées. Le seul individu sur lequel il pouvait reposer ses regards avec sécurité était le conducteur de la litière, qui, appartenant à la maison de l'archevêque, devait assurément être un honnête homme, et qui d'ailleurs ne paraissait pas manquer de courage. De temps en temps on rencontrait des voyageurs qui accouraient pour voir le cardinal, et c'était un soulagement pour Don Abondio ; mais il n'était que passager, car on se dirigeait vers cette redoutable vallée où l'on ne rencontrerait que des serviteurs de l'Inconnu, et quels serviteurs ! Il aurait désiré alors plus que jamais d'entrer en conversation avec lui, afin de le disposer favorablement ; mais en le voyant ainsi préoccupé, il sentait s'évanouir son envie. Il fut donc obligé de converser

avec lui-même, et voici une partie de ce que le pauvre homme se dit pendant le trajet; car si nous voulions tout rapporter, il nous serait facile de composer un volume de ses lamentations.

— N'est-ce pas une chose étrange que les hommes vertueux, comme les mauvais sujets, aient toujours du vif argent dans les veines; qu'ils ne se contentent pas de se tourmenter, de se chagriner eux-mêmes, et qu'ils veuillent contraindre tout le genre humain à en faire autant? N'est-ce pas une fatalité que les plus turbulents viennent toujours me trouver, moi qui ne cherche personne, et me prendre presque aux cheveux pour me mêler dans leurs affaires, moi qui ne demande qu'à vivre paisiblement! Cet insensé de Don Rodrigo! que lui manquait-il pour être l'homme le plus heureux du monde, s'il avait eu un peu de jugement? Il est riche, jeune, respecté, courtisé; mais son bonheur le fatigue, et il faut qu'il aille mendier des malheurs pour lui et pour son prochain. Il pouvait vivre comme un vrai Roger Bontemps:

eh bien, non ! monsieur veut persécuter les femmes, l'entreprise la plus folle, la plus dangereuse que l'on puisse imaginer. Il aurait pu aller en paradis en carrosse, et il veut aller à cloche-pied dans la maison du diable. Et celui-ci.... — En ce moment il regardait l'Inconnu, comme s'il eût craint qu'il ne devinât ses pensées. — Celui-ci, après avoir bouleversé le monde par ses scélératesses, le trouble de nouveau par sa conversion.. et Dieu sait si elle est sincère ! En attendant, il faut que ce soit moi qui en fasse l'expérience... ! Tant il est vrai que quand ils sont nés avec cette manie dans le corps, ils ont toujours la démangeaison de faire parler d'eux. Leur en coûterait-il donc tant de se conduire toute leur vie comme d'honnêtes gens, ainsi que je l'ai fait, moi? Mais, pas du tout ! ils aiment mieux opprimer, assassiner, faire le diable à quatre... Oh ! que je suis malheureux ! Ils ne peuvent pas même se repentir sans fracas ! La pénitence, lorsqu'elle est volontaire, peut s'accomplir chez soi tranquillement, sans apparat, sans incommodité pour le pro-

chain..... Et son illustrissime seigneurie qui tout d'un coup le reçoit à bras ouverts, l'appelle son cher, son digne ami, et qui croit tout ce que lui dit cet homme, comme si elle l'avait vu opérer des miracles; qui le voit prendre une résolution, l'approuve sans observation, et donne son consentement à tout ce qu'il propose : voilà, selon moi, ce que l'on doit appeler de la précipitation. Et, sans lui demander aucune garantie, remettre entre ses mains le sort d'un pauvre curé ! N'est-ce pas là jouer un homme à pair ou non ? Un saint évêque, comme l'est celui-là, devrait toujours prendre soin de ses curés comme de la prunelle de ses yeux. Un peu de réserve, un peu de prudence, un peu de charité, sont des choses qui pourraient, ce me semble, s'accorder aussi avec la sainteté.... Et si toutes ces démonstrations n'étaient qu'une ruse? Qui peut connaître tous les desseins des hommes, et surtout des hommes comme celui-ci ! Quand je songe qu'il faut que j'aille avec lui dans son château ! Il peut y avoir quelque diablerie là-dessous : suis-je assez

malheureux! Il vaut mieux n'y plus penser... De quelle obscurité s'enveloppe cet enlèvement de Lucie? A en juger par les apparences, on croirait que c'est un projet concerté avec Don Rodrigo. Quelles gens...! Dieu veuille encore que la chose soit ainsi! mais comment est-elle tombée au pouvoir de cet homme? Qui le sait? C'est un secret entre lui et monseigneur, et l'on ne daigne pas m'en dire un mot, à moi que l'on compromet de cette manière. Je ne cherche jamais à connaître les affaires des autres; mais quand il y va de ma sûreté, j'aurais bien le droit de savoir quelque chose. Si c'était véritablement pour aller délivrer cette pauvre créature, à la bonne heure! et encore il aurait fort bien pu l'amener avec lui, ce qui eût été plus simple. Et puis, s'il s'est en effet converti, s'il est devenu un saint homme, quel besoin avait-on de moi? Oh! quel chaos!... Fasse le ciel que la chose soit ainsi: j'aurai fait une rude corvée; mais du moins je m'en consolerai un peu, parce qu'elle aura été utile à cette pauvre Lucie: cette chère

enfant se sera tirée d'un bien mauvais pas. Dieu sait ce qu'elle a souffert ! Je la plains ; mais il faut avouer qu'elle est née pour ma ruine..... Au moins si je pouvais lire dans l'âme de cet homme, et savoir ce qu'il pense ? Qui pourrait se flatter de le comprendre ? Tantôt il ressemble à saint Antoine dans le désert ; tantôt c'est Holopherne en personne. Oh ! que je suis malheureux ! Mais le ciel est dans l'obligation de me secourir, car ce n'est pas de mon propre mouvement que je me suis mêlé de cette affaire. —

En effet, on voyait, pour ainsi dire, passer sur le visage de l'Inconnu les pensées qui l'agitaient, comme, à la suite d'un orage, on voit courir les nuages devant le disque du soleil, et tantôt voiler, tantôt laisser échapper la lumière étincelante de ses rayons. L'âme encore tout enivrée des suaves paroles de Frédéric, et comme rajeuni par une nouvelle vie, il s'élevait jusqu'à ces idées de miséricorde, de pardon et d'amour : puis il retombait sous le poids terrible du passé. Inquiet, agité, il recherchait dans sa mé-

moire quelles étaient ses iniquités irréparables, quelles étaient celles dont il pouvait empêcher l'accomplissement ; quels remèdes pouvaient être les plus prompts et les plus sûrs ; comment aplanir tant de difficultés, que faire de tant de complices ; et une affreuse obscurité voilait cette pensée. Cette expédition même, la plus facile de toutes, et qui touchait presqu'à son terme, il ne l'entreprenait qu'avec un désir inquiet, tourmenté par l'idée des souffrances qu'endurait encore cette infortunée, car Dieu savait avec quelle ardeur il désirait de la délivrer ; mais, en attendant l'heure de sa délivrance, c'est encore lui qui la faisait souffrir ! A chaque carrefour, le conducteur de la litière se retournait pour demander des renseignements sur le chemin ; l'Inconnu le lui montrait du doigt, et lui faisait en même temps signe de presser ses mules.

On entre enfin dans la vallée. Dans quelle situation d'esprit était alors le pauvre Don Abondio! Il se trouvait dans cette vallée fameuse, dont il avait entendu raconter tant

de tristes, tant d'horribles histoires! A chaque instant, il rencontrait quelques-uns de ces hommes redoutables, la fleur des braves d'Italie, ces hommes sans peur et sans miséricorde; ceux-ci s'inclinaient respectueusement devant le seigneur; mais ces visages brûlés par le soleil, ces moustaches hérissées, ces yeux affreux, semblaient dire à Don Abondio : Amenez-vous ce prêtre pour que nous l'expédiions?... Le pauvre homme était si troublé, que, dans un moment, il lui arriva de se dire : — J'aurais, je crois, mieux fait de les marier, car il ne pouvait rien m'arriver de pire! — Cependant on cheminait par un sentier pierreux, le long du torrent : au-delà, les regards s'arrêtaient sur ces rochers sombres et solitaires, en avant desquels se trouvait cette population si affreuse, qu'on lui eût préféré le désert le plus aride : Dante, au milieu de Malebolge, n'était pas dans une situation plus pénible.

On passe devant la Mauvaise-Nuit. Aussitôt les braves se mettent sur la porte; ils s'inclinent à l'aspect de leur chef, et jettent

des regards curieux sur son compagnon et sur la litière. Ils ne savent que penser : déjà le départ de l'Inconnu, seul, au lever de l'aurore, leur avait paru quelque chose d'extraordinaire; son retour ne l'était pas moins. Était-ce une conquête qu'il conduisait? et comment l'avait-il faite sans leur secours? Et puis comment se trouvait-il là une litière étrangère? Et de qui pouvait être cette livrée? Ils regardent étonnés : mais personne ne bouge, parce que tel était l'ordre qu'exprimaient les gestes et les regards de leur maître.

On monte, on parvient à la cime. Les braves qui se trouvent sur l'esplanade et sur la porte se retirent de toutes parts, pour laisser le passage libre. L'Inconnu leur fait signe de ne pas s'éloigner : il donne un coup d'éperon à sa mule, passe devant la litière, et invite de la main le conducteur et Don Abondio à le suivre : il entre dans une première cour, de celle-ci dans une seconde, va vers une petite porte, fait rester derrière, par un geste, un brave qui accourait

pour lui tenir l'étrier, et lui dit : « Tiens-toi là, et empêche que personne n'approche. » Il descend, et, ayant saisi les rênes, il va vers la litière, s'approche de la femme, qui avait ouvert le rideau, et lui dit à voix basse : « Empressez-vous de la consoler, et faites-lui comprendre qu'elle est libre et entre les mains de ses amis. Dieu vous en récompensera. » Puis il ordonne au conducteur d'ouvrir la litière et d'en faire descendre la femme. Il se tourne alors vers Don Abondio, avec une sécurité de visage que celui-ci ne lui avait pas encore vue, qu'il ne le croyait pas susceptible d'avoir, et dans laquelle se peignait la joie que lui causait la bonne œuvre qu'il allait accomplir et qui touchait à son terme ; il l'aide à descendre, et lui dit aussi à voix basse : « Monsieur le curé, je ne vous prie pas de me pardonner les désagréments que vous avez soufferts à cause de moi : vous l'avez fait pour un maître qui sait récompenser généreusement, et pour une jeune infortunée digne de tout votre intérêt. »

L'expression du visage de l'Inconnu et ces paroles tranquillisèrent l'esprit de Don Abondio, qui, poussant un soupir qu'il retenait depuis une heure sans oser le laisser échapper, lui répondit, et il ne faut pas demander si ce fut du ton le plus doux : « Votre seigneurie plaisante sans doute? mais, mais...! » Et acceptant la main qu'on lui offrait avec tant de courtoisie, il se laissa glisser du mieux qu'il put de sa monture. L'Inconnu en prit aussi la bride, et il la remit, avec celle de sa mule, entre les mains du conducteur, en lui recommandant de rester à l'attendre. Il tira une clef de sa poche, ouvrit la petite porte, fit entrer le curé et la femme, entra aussi, marcha devant eux, se dirigea vers le petit escalier, et monta en silence, suivi de ses deux compagnons.

CHAPITRE XXIV.

Lucie s'était réveillée depuis peu de temps ; elle avait employé ce court intervalle à se reconnaître et à démêler des imaginations confuses qu'enfantent le sommeil, les souvenirs et les images de cette funeste réalité qui ne ressemblait que trop aux songes pénibles d'un malade. La vieille s'était aussitôt approchée d'elle, et, d'une voix qu'elle avait été obligée d'adoucir, elle lui avait dit : « Ah ! vous avez dormi ! Vous auriez pu dormir dans le lit tout à votre aise ; je vous l'ai cependant proposé plusieurs fois hier au soir. » Et comme elle ne recevait pas de réponse, elle poursuivit d'une manière suppliante et forcée : « Allons, soyez raisonnable ; mangez au moins une bouchée.

Oh! comme vous voilà changée! vous avez besoin de prendre quelque nourriture. Et voyez donc, quand le maître reviendra, s'il allait s'en prendre à moi! »

« Non, non; je veux m'en aller, je veux aller trouver ma mère. Le maître me l'a promis; il a dit : Demain matin... Où est-il le maître? »

« Il est parti; mais il a promis de revenir bientôt, et de faire tout ce que vous désireriez. »

« A-t-il fait cette promesse? l'a-t-il faite? Eh bien! je veux retourner chez ma mère à l'instant même. »

Tout à coup on entend marcher dans la chambre voisine, puis frapper à la porte. La vieille accourt, et demande : « Qui est là? »

« Ouvre, » répond doucement une voix bien connue.

La vieille tire le pène, l'Inconnu pousse légèrement la porte, et l'entr'ouvre; il ordonne à la vieille de sortir, introduit aussitôt Don Abondio et la femme charitable, ferme de nouveau la porte, reste en dehors,

et envoie la vieille dans une partie reculée du château, comme il avait déjà renvoyé l'autre femme qui veillait dans la pièce voisine.

Toutes ces dispositions, ce moment d'attente, la première apparition de personnes nouvelles, augmentèrent les agitations de Lucie; car, si sa situation présente lui était insupportable, tout changement devenait pour elle un nouveau sujet d'effroi. Elle regarde, elle aperçoit un prêtre, une femme, et reprend un peu courage; elle regarde plus attentivement, et, après un moment d'incertitude, elle reconnaît Don Abondio, et reste, comme enchantée, les yeux fixés sur lui. La bonne dame s'approche, se penche vers Lucie, la regarde avec attendrissement, lui prend les mains, comme pour la caresser et la relever en même temps; puis elle lui dit : « Oh! ma pauvre enfant! venez vite, venez avec nous. »

« Qui êtes-vous? » demanda Lucie; mais, sans attendre une réponse, elle se tourna encore vers Don Abondio, qui se tenait de-

bout, à deux pas de distance, avec un air qui exprimait une vive compassion ; elle le regarda de nouveau fixement, et s'écria : « Est-ce bien vous ! quoi ! vous ici, monsieur le curé? Où donc sommes-nous?... Oh ! infortunée que je suis ! je ne puis plus rassembler mes idées ! »

« Oui, c'est votre pasteur, répondit Don Abondio : allons, reprenez courage, nous sommes ici pour vous emmener. C'est votre curé, qui est venu ici tout exprès, à cheval... »

Lucie, comme si elle eût en un moment réuni toutes ses forces, se leva précipitamment ; puis, fixant encore son regard sur le visage de ces deux personnes, elle leur dit ; « C'est donc la mère du Sauveur qui vous a envoyés ? »

« J'ai bien lieu de le croire, » lui répondit la bonne dame.

« Mais est-il vrai que nous puissions partir? en êtes-vous bien certaine? » reprit Lucie en baissant la voix et d'un air timide et soupçonneux ; « et toutes ces personnes...

continua-t-elle, les lèvres contractées et tremblantes d'horreur et d'effroi; et ce seigneur... cet homme... il m'avait bien promis... »

« Il est lui-même venu tout exprès avec nous, dit Don Abondio; il est là qui attend. Partons vite; il ne faut pas faire attendre un homme tel que lui. »

Alors celui dont on parlait ouvrit la porte, parut et s'avança. Lucie, qui, un moment auparavant, désirait le voir; qui même n'ayant pas d'autre espérance au monde, ne désirait que lui, maintenant, qu'elle avait vu des personnes bienveillantes et entendu des voix amies, elle ne put se défendre d'une terreur soudaine; elle tressaillit, retint sa respiration, se serra contre la bonne dame, dans le sein de laquelle elle cacha son visage. A l'aspect de cette pauvre innocente, sur laquelle déjà, le soir précédent, il n'avait pu arrêter ses regards; à l'aspect de cette infortunée, que la privation de nourriture et de longues souffrances avaient rendue pâle, abattue, méconnaissable, il s'était arrêté:

s'étant ensuite aperçu de l'impression terrible qu'il produisait sur elle, il baissa les yeux, et demeura encore quelques instants muet et immobile; puis, répondant à la jeune fille, comme si elle eût parlé: « C'est vrai, s'écria-t-il; pardonnez-moi! »

« Il vient pour vous délivrer; ce n'est plus le même homme, il est devenu vertueux; l'entendez-vous, qui vous demande pardon?» disait la bonne dame à l'oreille de Lucie.

« Peut-on rien dire de mieux? Allons, levez la tête, ne faites pas l'enfant: nous pouvons partir à l'instant même, » lui disait Don Abondio. Lucie leva la tête, regarda l'Inconnu, et voyant ce front baissé, ce regard confus et humilié, saisie d'un saisissement mêlé d'espérance, de reconnaissance, de pitié, elle lui dit : « O monseigneur, que Dieu vous rende le prix de votre miséricorde! »

« Et à vous, qu'il vous rende mille fois le bien que me font vos paroles. »

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte, et sortit le premier. Lucie, toute ra-

nimée, et accompagnée de la femme qui lui donnait le bras, le suivit, et Don Abondio ferma la marche. Ils descendirent l'escalier, et arrivèrent à la petite porte qui conduisait dans la cour. L'Inconnu en ouvrit les deux battants, alla vers la litière, et, avec une politesse mêlée de timidité (deux choses également nouvelles en lui), il soutint le bras de Lucie, l'aida à y monter, et en fit autant pour la bonne dame : puis, ayant pris des mains du conducteur les rênes des deux montures, il aida de même Don Abondio, qui s'était approché de la sienne.

« Oh! que de bonté! » dit celui-ci; et il monta beaucoup plus lestement qu'il ne l'avait fait la première fois. Le convoi se mit en mouvement, aussitôt que l'Inconnu fut monté sur sa mule. Son front s'était relevé, son regard avait repris l'expression ordinaire du commandement. Les bandits qui se trouvaient sur la route découvraient bien sur son visage les signes d'une profonde pensée, d'une sollicitude extraordinaire ; mais ils ne comprenaient, ni ne pouvaient

rien comprendre au delà. Ils n'avaient encore rien appris du grand changement qui s'était opéré dans le cœur de cet homme, et certes aucun d'eux ne serait parvenu à le deviner par ses conjectures.

La bonne dame s'était empressée de tirer les rideaux sur les portières ; puis, ayant pris affectueusement les mains de Lucie, elle cherchait à l'encourager par des paroles de pitié, de félicitation et de tendresse. S'étant d'ailleurs aperçue qu'indépendamment de la fatigue que lui causaient les peines inouïes qu'elle avait endurées, la confusion et l'obscurité des événements empêchaient la pauvre innocente de sentir le bonheur de sa délivrance, elle lui dit ce qu'elle put imaginer de plus propre à rappeler ses souvenirs, à les éclaircir, à lui faire reprendre le cours ordinaire de ses idées. Elle lui nomma le village d'où elle était, et vers lequel on se dirigeait en cet instant.

« Oui ! » dit Lucie, qui savait que ce village était peu éloigné du sien. « Ah ! Vierge

sainte! je vous rends grâces! je vais donc revoir ma bonne mère! »

« Nous l'enverrons chercher sur-le-champ; » dit la bonne dame, qui ne savait pas que la chose fût déjà faite.

« Oui, oui : Dieu vous récompensera.... Et vous, qui êtes-vous? comment se fait-il que vous soyez venue....? »

« C'est notre curé qui m'a envoyée, répondit la bonne dame, parce que ce seigneur, à qui Dieu a touché le cœur (que son nom en soit glorifié!), est venu dans notre village pour parler à monseigneur l'archevêque, cet homme aimé de Dieu, qui fait en ce moment sa visite épiscopale; et puis il s'est repenti de ses fautes nombreuses; il veut changer de vie, et il a confessé au cardinal qu'il vous avait fait enlever, vous, pauvre innocente, d'accord avec un autre scélérat, qui, comme lui, n'avait plus la crainte de Dieu, et dont le curé n'a pu me dire le nom. »

Lucie leva les yeux vers le ciel.

« Vous le connaissez peut-être, vous, »

continua la bonne dame. « Enfin, monseigneur le cardinal a pensé que, comme il s'agissait d'une jeune fille, il était convenable qu'il y eût une femme pour l'accompagner. Il a recommandé au curé d'en chercher une; et le curé est venu chez moi par un effet de sa bonté.... »

« Oh! que le Seigneur vous récompense de votre charité! »

« Soyez persuadée qu'il le fera, ma pauvre enfant! Et monsieur le curé m'a prescrit de vous rassurer, de chercher à dissiper vos inquiétudes, et de vous faire comprendre comment le Seigneur vous a miraculeusement préservée.... »

« Oh oui! bien miraculeusement, par l'intercession de la mère du Sauveur. »

« Il m'a donc recommandé de vous faire prendre courage, de vous engager à pardonner à celui qui vous a persécutée, à vous montrer satisfaite que Dieu ait usé de miséricorde envers cet homme, et même à prier pour lui; car, non-seulement cette charité sera pour vous un mérite, mais encore elle

sera un soulagement pour votre cœur. »

Lucie répondit par un regard qui exprimait son assentiment d'une manière aussi claire qu'auraient pu le faire ses paroles, et avec une douceur que les paroles n'auraient pas su rendre.

« Aimable jeune fille! reprit la femme. Et comme votre curé se trouvait aussi dans notre village (car il en est tant venu de tous les environs, qu'on pourrait en composer quatre synodes), monseigneur le cardinal a aussi jugé convenable de l'envoyer avec moi, bien qu'il m'ait été de peu de secours. J'avais déjà entendu dire que c'était un pauvre homme; mais, dans cette circonstance, j'ai eu occasion de me convaincre qu'il était tout aussi embarrassé qu'une poule qui a perdu ses petits.... »

« Et cet homme... celui qui est devenu vertueux... quel est-il? »

« Comment! vous ne le savez pas, » dit la bonne dame; et elle le nomma.

« Oh! Providence divine, » s'écria Lucie. Elle avait en effet entendu ce nom avec hor-

reur dans mille aventures diverses, où il apparaissait comme, dans d'autres histoires, celui de l'Ogre! Et maintenant, à l'idée de s'être trouvée sous la terrible puissance de l'Inconnu, et d'être encore sous sa protection; à l'idée d'un péril aussi imminent et d'une délivrance aussi imprévue, en se rappelant ce qu'était cet homme, qui lui avait apparu farouche, puis ému, puis si humble et si doux, elle demeurait comme enchantée, et disait seulement par intervalle: « Oh! miséricorde! »

« C'est sans doute une grande miséricorde! disait la bonne dame. C'est un bien heureux événement pour les habitants de ce pays et pour ceux des environs. Quand on songe qu'il tenait tant de gens en alarmes, et que maintenant, comme me l'a dit notre curé... et puis, il n'y a qu'à le regarder en face: il est devenu un saint! D'ailleurs, on peut de suite le juger par ses œuvres. »

Dire que cette bonne dame ne se sentait pas un peu de curiosité de connaître plus en détail la grande aventure dans laquelle elle

jouait un rôle, ce serait mentir à la vérité. Mais nous devons avouer à sa gloire que, pénétrée d'une pitié respectueuse envers Lucie, et appréciant avec justesse l'importance et la dignité de l'emploi qu'on lui avait confié, elle ne pensa pas un moment à lui faire une demande indiscrète ou curieuse: tous ses discours durant ce court voyage n'eurent pour objet que l'intérêt de la pauvre fille, d'autre but que de l'encourager.

« Dieu sait depuis combien de temps vous n'avez pris de nourriture! »

« Je ne m'en souviens plus... Depuis longtemps. »

« Pauvre petite! vous avez besoin de reprendre des forces. »

« Oui! » répondit Lucie d'une voix éteinte.

« Grâce à Dieu, nous trouverons ce qu'il nous faut en arrivant chez moi. Allons, un peu de courage; nous n'en sommes plus éloignées. »

Lucie se laissait ensuite tomber languissante dans le fond de la litière, comme as-

soupic, et alors la bonne dame la laissait en repos.

Quant à Don Abondio, ce retour ne lui causait pas autant d'effroi qu'il en avait éprouvé, en se rendant au château, quelques moments auparavant: mais ce ne fut pourtant pas pour lui un voyage d'agrément. Dès l'instant où sa frayeur avait cessé, il s'était senti soulagé d'un poids considérable; mais bientôt commencèrent à naître pour lui cent autres sujets d'ennui : comme on voit, dans le lieu où a été déraciné un grand arbre, le terrain demeurer nu pendant quelque temps, puis ensuite se couvrir d'herbes sur toute sa surface. Il était devenu plus susceptible pour tout le reste, et il faut avouer que, soit dans les réflexions que l'état actuel des choses lui inspirait, soit dans les pensées que lui suggérait l'avenir, il n'avait que trop sujet de se tourmenter. Il ressentait alors, beaucoup plus qu'à son arrivée, l'incommodité de cette façon de voyager, à laquelle il n'était pas accoutumé, et principalement dans la descente

du château, vers le fond de la vallée. Le conducteur de la litière, obéissant à un signe de l'Inconnu, faisait aller ses mules avec vivacité, et les deux montures les suivaient, l'une après l'autre et d'un pas égal: d'où il arrivait qu'aux endroits les plus rapides le pauvre Don Abondio, comme s'il eût été assis sur un ressort, chancelait, se jetait en avant, et, pour se soutenir, était obligé de se cramponner à la selle; et pourtant il n'osait pas demander qu'on allât plus doucement, parce qu'il avait une extrême envie de se voir, le plus tôt possible, hors de ce pays; d'un autre côté, lorsque la route passait sur un monticule, sur le bord d'un fossé, la mule, suivant l'instinct des animaux de son espèce, semblait prendre plaisir à se tenir toujours sur la partie la plus élevée, ou à poser le pied précisément sur le bord, en sorte que Don Abondio voyait au-dessous de lui et presque perpendiculairement une fondrière, ou, comme il le pensait, un précipice. — Comment! disait-il en son cœur à sa mule, tu as donc aussi le maudit

défaut d'aller chercher les endroits dangereux, quand le chemin est si large! — Et il tirait la bride de l'autre côté, mais inutilement. Il en résultait que, comme de coutume, mourant de dépit et de peur, il se laissait conduire par une autre volonté que la sienne. Les braves ne lui causaient plus autant d'effroi, depuis qu'il savait plus clairement quelle était la manière de penser du maître. — Mais, se disait-il, si pourtant la nouvelle de cette admirable conversion se répand dans ce pays pendant que nous y sommes encore, qui sait de quelle façon l'envisageront ces gens-là? Qui sait quelles pourront en être les conséquences? S'ils allaient s'imaginer que je suis venu dans le château pour y faire le missionnaire! Que le Ciel m'en préserve! ils me martyriseraient! — L'air farouche de l'Inconnu ne lui causait plus la moindre inquiétude.—Pour contenir ces affreuses figures, pensait-il, il ne faut pas moins que cet homme-là, je le comprends bien; mais pourquoi faut-il que je me trouve au milieu de tous ces brigands! —

Enfin, l'on arrive à l'extrémité de la descente, et peu après l'on sort de la vallée. Le visage de l'Inconnu était devenu plus serein. Don Abondio lui-même prit un air plus ouvert; il leva sa tête, qu'il tenait enfoncée dans ses épaules, allongea les bras et les jambes, se mit un peu plus à son aise, ce qui lui donnait une tout autre tournure, respira plus facilement, et, d'un esprit plus calme, il se mit à envisager d'autres périls éloignés. — Que dira ce Don Rodrigo, quand il apprendra qu'il a été désappointé, joué de cette manière? C'est alors qu'il fera le diable à quatre. Reste à savoir s'il ne viendra pas encore me chercher querelle, parce que je me suis trouvé mêlé dans cette maudite affaire. Si, dans le principe, il a eu le courage de m'envoyer ces deux enragés pour me jouer un tour de cette façon sur le grand chemin, le Ciel sait ce qu'il est capable de faire à présent! Il ne peut s'en prendre à sa seigneurie illustrissime, parce que c'est une puissance un peu trop imposante pour qu'il s'y attaque, et il sera forcé de ronger son

frein. En attendant, il aura la rage dans le cœur, et il voudra la passer sur quelqu'un. On ne sait que trop comment se terminent ces sortes d'affaires; ce sont toujours les faibles qui finissent par être dupes et reçoivent les coups, tandis que les puissants se tirent d'embarras. Sa seigneurie ne manquera pas, comme de raison, de mettre Lucie en sûreté; cet autre pauvre diable est hors d'atteinte, et il a déjà eu sa part : c'est à moi, maintenant. Ne serait-ce pas une chose bien cruelle pourtant, qu'après tant de dérangements, tant d'agitations, et sans en retirer aucun mérite, je dusse devenir sa victime? Que pourra faire sa seigneurie illustrissime pour me défendre, après m'avoir compromis? Pourra-t-elle empêcher que ce furieux ne me joue quelque tour encore plus méchant que le premier? Et puis elle a tant d'affaires en tête! Elle met la main à tant de choses! comment pourrait-elle pourvoir à tout? C'est ce qui fait qu'on laisse quelquefois les affaires plus embrouillées qu'auparavant. Ceux qui font le bien se con-

tentent de l'opérer en général ; et quand ils ont éprouvé cette satisfaction, elle leur suffit, et ils ne veulent pas se tourmenter pour obtenir toutes les conséquences qui devraient en résulter. Mais ceux qui ont un penchant décidé pour le mal y mettent plus de persévérance ; ils ne s'arrêtent qu'au terme de leurs desseins, et ne se donnent jamais de repos, parce qu'ils ont ce ver qui les ronge. Irai-je dire que je suis venu ici par l'ordre exprès de sa seigneurie illustrissime, et non de ma propre volonté ? Il semblerait que je veux me ranger du parti de l'iniquité. Juste ciel ! du parti de l'iniquité, moi ! Ce ne serait pas du moins pour les jouissances qu'elle me procure ! Je crois que le mieux sera de raconter à Perpétue la chose comme elle s'est passée, et de lui laisser le soin de la rendre publique. Pourvu que l'envie ne vienne pas à monseigneur de faire quelque éclat, quelque scène inutile, et de m'y faire jouer un rôle ! Aussi, dès que nous serons arrivés, s'il est sorti de l'église, j'irai sur-le-champ lui présenter mes respects, et, s'il y est en-

core, je chargerai quelqu'un de lui faire agréer mes excuses, et je me sauverai chez moi sans attendre davantage. Lucie est bien protégée, on n'a plus besoin de mes services : et après tant de désagréments, je puis bien aussi prétendre à m'aller reposer. Et puis... si monseigneur allait avoir la curiosité de connaître l'histoire, et qu'il me fallût raconter toutes les circonstances du mariage, il ne me manquerait plus que ce malheur. Et s'il vient aussi visiter ma paroisse?..... Oh! ma foi, il en arrivera ce qui plaira à Dieu, et je ne veux pas me tourmenter avant le temps; j'ai déjà bien assez de soucis. Pour le moment, je cours me renfermer chez moi. Tant que monseigneur demeurera dans ce pays, Don Rodrigo n'aura pas l'audace de me jouer un mauvais tour. Et puis... Ah! je ne vois que trop combien mes dernières années deviendront malheureuses! —

Lorsque le convoi arriva, l'office divin n'était pas encore achevé : il passa de nouveau au milieu de la foule, qui ne montra

pas moins d'émotion que la première fois; puis il se divisa. Les deux cavaliers tournèrent vers une petite place, au fond de laquelle était située la maison du curé; la litière continua sa route vers celle de la bonne dame.

Don Abondio ne manqua pas à la promesse qu'il s'était faite : à peine descendu de sa mule, il fit à l'Inconnu les compliments les plus affectueux, et le pria de vouloir bien l'excuser auprès de l'archevêque, parce qu'il était forcé de retourner immédiatement à sa paroisse pour des affaires urgentes. Il alla chercher ce qu'il nommait son cheval, c'est-à-dire son bâton, qu'il avait laissé dans un coin de la salle, et se mit en route. L'Inconnu attendit que le cardinal revînt de l'église.

La bonne dame, ayant fait asseoir Lucie sur le meilleur siége, dans la meilleure place de sa cuisine, s'occupait à lui procurer les moyens de réparer ses forces épuisées, en repoussant, avec une brusquerie toute bienveillante, les remercîments et les excuses réitérées de la jeune fille.

Elle s'empressa de mettre quelques branches sèches sous la marmite qu'elle avait replacée sur le feu, et où cuisait un bon chapon. Elle le laissa bouillir un moment; puis, ayant rempli de bouillon une tasse où elle avait coupé des tranches de pain, elle l'offrit à Lucie. Comme elle voyait à chaque cuillerée la pauvre enfant reprendre ses forces, elle se félicitait, à haute voix, que la chose fût arrivée un jour où, selon son expression, le chat n'était pas sur le foyer. « C'est un jour de fête pour tout le monde, ajouta-t-elle, excepté pour les malheureux, qui ne peuvent qu'avec peine se procurer du pain de sarrasin, ou faire une polenta de maïs. Ils espèrent cependant recevoir aujourd'hui quelque chose d'un prélat aussi charitable. Pour nous, grâces au Ciel, nous ne sommes point dans cette position : au moyen du métier de mon mari, et d'un petit bien que nous avons au soleil, nous pouvons joindre aisément les deux bouts. Ainsi mangez de bon appétit en attendant : le chapon sera bientôt cuit, et vous pourrez vous res-

taurer un peu mieux. » Et, ayant repris la tasse, elle alla soigner le dîner, et préparer la table pour sa famille.

Lucie, après avoir retrouvé un peu de force, et senti renaître le calme dans son âme, réparait de son mieux le désordre de sa toilette, par une habitude, par un instinct de propreté et de pudeur : elle renouait et replaçait ses longues tresses sur sa tête, et elle ajustait son fichu sur son sein et autour de son cou. Dans cette occupation, ses doigts rencontrèrent le chapelet qui y était suspendu : elle y jeta les yeux et éprouva un trouble instantané ; le souvenir de son vœu, voilé jusqu'alors par tant de sensations douloureuses, s'offrit tout à coup à son esprit avec vivacité. Alors toutes les puissances de son âme, à peine ranimées, furent de nouveau anéanties à la fois, et si cette âme n'avait pas été comme elle l'était préparée pour une vie d'innocence, de résignation et de confiance, la consternation qu'elle éprouva en ce moment serait allée jusqu'au désespoir. Après le premier tumulte de ces pensées,

trop confuses pour être traduites par des paroles, les premières qui se formèrent dans son esprit furent : — Ah! malheureuse! qu'ai-je fait! —

Mais à peine eut-elle eu cette pensée, qu'elle en ressentit de l'effroi. Elle se rappela toutes les circonstances de son vœu, ses angoisses mortelles, l'impossibilité où elle se trouvait d'espérer le moindre secours, la ferveur de sa prière, la plénitude du sentiment avec lequel sa promesse avait été faite; et, après avoir obtenu la grâce qu'elle implorait, se repentir de cette promesse lui parut une ingratitude sacrilége, une perfidie envers Dieu et la Vierge : il lui sembla qu'une telle infidélité lui attirerait des malheurs nouveaux et plus terribles, au milieu desquels elle ne pourrait plus rien espérer, même de la prière, et elle s'empressa de repousser ce regret momentané. Elle ôta avec piété le chapelet de son cou, et, le tenant d'une main tremblante, elle confirma, elle renouvela son vœu, en demandant avec ferveur à celle qui en était la dépositaire de

lui accorder la force nécessaire pour l'accomplir, de chasser loin d'elle les pensées et les occasions qui pourraient, sinon l'en détourner, au moins la faire trop souffrir. L'éloignement de Renzo, sans aucune probabilité de retour, cet éloignement, qui jusque-là lui avait paru si douloureux, lui semblait une sage disposition de la Providence, qui avait dirigé les deux événements vers une même fin, et elle cherchait à trouver dans l'un un motif pour se consoler de l'autre; puis, derrière cette pensée, elle concevait l'espoir que cette Providence même, pour accomplir son ouvrage, saurait bien trouver le moyen d'amener Renzo à se résigner aussi et à ne plus penser à elle..... Mais à peine une telle idée fut-elle entrée dans son esprit, qu'elle y porta le trouble. L'infortunée, en découvrant que son cœur allait de nouveau se repentir, eut recours à la prière, aux promesses, et elle retourna au combat pour en sortir, si nous pouvons nous permettre cette comparaison, comme un vainqueur blessé et accablé de fati-

gue, qui se relève sur son ennemi abattu.

Dans ce moment, en entendit des cris de joie et le bruit des pas de plusieurs personnes qui s'approchaient : c'était la famille de la bonne dame qui revenait de l'église. Deux petites filles et un petit garçon entrent en sautant; ils s'arrêtent un moment pour jeter un regard curieux sur Lucie, puis ils courent vers leur mère, et se groupent autour d'elle : l'une lui demande le nom de la jeune inconnue, cherche à savoir comment et pourquoi elle se trouve chez ses parents; l'autre veut raconter les merveilles dont elle a été témoin. La bonne dame leur répond à tous : « Laissez-moi en repos. » Le maître de la maison entre ensuite d'un pas plus modéré, mais avec le plus joyeux empressement peint dans tous ses traits. C'était, si nous ne l'avons pas encore dit, le tailleur du village, et même des environs; un homme qui savait lire, qui avait lu plus d'une fois la légende des Saints et l'histoire des quatre fils Aymon, et qui passait aux yeux des paysans pour un personnage instruit, louange

qu'il repoussait avec beaucoup de modestie, en disant seulement qu'il avait manqué sa vocation, et que s'il avait fait ses études au lieu de tant d'autres... ! Au demeurant, c'était la meilleure pâte d'homme que l'on pût rencontrer. S'étant trouvé chez lui quand le curé était venu demander à sa femme d'entreprendre ce charitable voyage, non-seulement il y avait donné son approbation, mais il y aurait même ajouté des encouragements, s'ils eussent été nécessaires; et maintenant que l'office divin, les cérémonies, le concours des fidèles, et surtout le sermon du cardinal, avaient, comme on dit, exalté tous ses bons sentiments, il revenait chez lui dans l'attente et avec un désir inquiet de savoir comment la chose s'était passée et de voir la pauvre innocente délivrée.

« Voyez un peu, » lui dit la bonne dame à son entrée en montrant Lucie, qui se leva en rougissant et commença à balbutier quelques excuses. Mais il s'approcha d'elle, l'interrompit par de vives démonstrations de

joie, et s'écria : « Soyez la bienvenue ! vous êtes la bénédiction du Ciel dans cette maison. Que je suis heureux de vous y voir ! J'étais bien sûr que vous seriez arrivée à bon port, parce que je n'ai jamais vu que le Seigneur ait commencé un miracle sans le bien finir; mais je n'en suis pas moins heureux de vous voir ici. Pauvre enfant ! c'est pourtant une grande chose que d'avoir été l'objet d'un miracle ! »

Que le lecteur ne s'imagine pas qu'il fût le seul à qualifier ainsi cet événement, parce qu'il avait lu la légende; dans le village et dans les environs, on n'en parla jamais en d'autres termes pendant tout le temps qu'on en conserva le souvenir : et, en vérité, avec les accessoires que l'on y ajouta dans la suite, il était impossible de lui donner un autre nom.

S'étant ensuite approché avec précaution de sa femme, qui détachait la marmite de la chaîne qui la tenait suspendue sur le feu, il lui demanda à voix basse : « Tout s'est-il bien passé ? »

« A merveille : je te conterai cela plus tard. »

« Oui, oui, à ton aise. »

Lorsqu'on eut dressé la table, la maîtresse de la maison alla prendre Lucie, l'accompagna et la fit asseoir ; puis ayant coupé une aile du chapon, elle la lui servit : elle s'assit ensuite avec son mari, et tous deux excitèrent leur jeune convive, qui se montrait abattue et timide, à prendre courage et à manger. Dès le commencement du repas, le tailleur se mit à discourir avec beaucoup d'emphase au milieu des interruptions de ses enfants, qui mangeaient debout autour de la table, et qui avaient assurément vu trop de choses extraordinaires pour se borner longtemps au rôle passif d'auditeurs. Il décrivait la pompe des cérémonies ; puis, tout d'un coup, il s'occupait de la miraculeuse conversion. Mais ce qui avait fait le plus d'impression sur lui était le sermon du cardinal, et c'était l'objet sur lequel il revenait le plus souvent.

« Véritablement, à voir devant l'autel un seigneur de ce rang comme un simple curé... »

« Et ce bonnet d'or qu'il avait sur la tête, » disait une des petites filles.

« Tais-toi. Quand on pense, dis-je, qu'un seigneur comme celui-là, un homme si savant, et qui, à ce qu'on rapporte, a lu tous les livres qui existent, chose qui n'est jamais arrivée à personne, même dans Milan ; quand on pense qu'il a pu dire ces belles choses de manière que tout le monde les ait comprises... »

« J'ai bien compris aussi, moi, » dit l'autre petite fille.

« Tais-toi : que peux-tu avoir compris, toi ? »

« J'ai compris qu'il expliquait l'Évangile à la place de monsieur le curé. »

« Tais-toi. Je ne dis pas qu'il soit extraordinaire de se faire entendre de ceux qui savent quelque chose, parce qu'alors chacun est obligé de comprendre ; mais ceux-là même qui avaient la conception la plus difficile, les plus ignorants, saisissaient parfaitement le sens de son discours. Allez maintenant leur demander s'ils pourraient répéter

les paroles qu'ils ont entendues. Certainement il ne leur serait pas possible d'en retrouver une seule; mais ils en savent bien le sens. Et, sans jamais nommer cet autre seigneur, comme on devinait qu'il voulait parler de lui! Et puis, pour comprendre, il aurait suffi de voir les larmes qui coulaient de ses yeux; car alors aucun des assistants ne pouvait retenir les siennes.... »

« C'est bien vrai, s'écria le petit garçon; mais pourquoi donc pleuraient-ils tous comme ça, comme des enfants? »

« Tais-toi. Et il y a cependant bien des cœurs endurcis dans ce pays. Puis il nous a prouvé clairement que, malgré la disette qui règne, il faut rendre grâce au Seigneur, et ne pas se plaindre; faire tout ce qui est possible, s'industrier, s'aider et se montrer satisfait, parce que le malheur n'est pas de souffrir et d'être pauvre: le malheur, c'est de faire le mal. Et il ne se borne pas à prononcer de belles paroles; car tout le monde sait qu'il vit lui-même comme s'il était pauvre, qu'il s'ôte le pain de la bouche pour le

donner aux malheureux, et cela lorsqu'il pourrait se procurer toutes les jouissances que donnent les richesses. Ah ! il y a plaisir à entendre parler un homme si vénérable, et qui n'est pas comme tant d'autres qui répètent sans cesse : Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais. Et puis il a bien démontré aussi que ceux même qui ne sont pas ce qu'on appelle des seigneurs, mais qui ont du superflu, sont obligés d'en faire part à ceux qui manquent du nécessaire. »

En ce moment, il s'interrompit comme un homme à qui une pensée vient tout à coup; puis, après avoir réfléchi quelque temps, il remplit un plat des mets qui étaient sur la table, et y ayant ajouté un pain, il l'enveloppa dans une serviette dont il noua les quatre coins. « Prends cela, dit-il à la plus âgée de ses filles. Il lui mit dans l'autre main une bouteille de vin, et ajouta : « Va chez Maria, la veuve; porte-lui ces objets, et dis-lui que je les lui envoie afin qu'elle puisse un peu se réjouir avec ses enfants.

Mais, fais bien attention à ce que tu lui diras, et n'aie pas l'air de lui faire la charité : surtout n'en souffle pas un mot sur ton chemin à ceux que tu pourras rencontrer, et prends garde de rien casser. »

Lucie fut touchée jusqu'aux larmes, et sentit dans son cœur une tendresse qui dissipa momentanément sa douleur, comme auparavant elle avait trouvé dans les discours de ce brave homme un adoucissement que les paroles de consolation les plus douces, les plus directes, n'auraient jamais pu lui procurer. Son âme, cédant à l'attrait de ces descriptions de cérémonies augustes, de ces émotions de piété et d'admiration, animée de l'enthousiasme même du narrateur, se détachait d'elle-même de ses pensées douloureuses ; et si elle y revenait, elle se trouvait affermie pour y résister. L'idée même de l'important sacrifice qu'elle avait fait, sans avoir perdu de son amertume, avait pris je ne sais quoi d'une joie austère et solennelle.

Le curé du village entra peu d'instants

après, en disant qu'il était envoyé par le cardinal pour avoir des nouvelles de Lucie, et pour l'avertir que sa seigneurie désirait la voir dans la journée : puis ensuite il remercia les deux époux au nom de l'archevêque. Émus tous trois jusqu'aux larmes, ils ne pouvaient trouver d'expressions pour répondre aux bontés d'un personnage si vénérable.

« Et votre mère, n'est-elle pas encore arrivée ? » demanda le curé à Lucie.

« Ma mère ? » s'écria-t-elle. Et quand elle eut ensuite entendu le pasteur raconter comment il l'avait envoyé chercher par l'ordre et les soins de l'archevêque, elle porta son tablier à ses yeux, et ses larmes coulèrent avec abondance. Lorsque les sentiments tumultueux qui s'étaient élevés dans son âme, à cette nouvelle, commencèrent à faire place à des pensées plus calmes, la pauvre créature se rappela que le plaisir alors si prochain de revoir sa mère, ce plaisir dont elle n'aurait pu espérer de jouir peu d'heures auparavant, elle en avait expressément im-

ploré la grâce dans ces mêmes heures, et, pour ainsi dire, comme une condition de son vœu. *Remettez-moi modeste et pure dans les bras de ma mère*, avait-elle dit, et ces paroles se représentaient distinctement à sa mémoire. Elle se confirma plus que jamais dans la résolution de tenir sa promesse, et elle se reprocha encore plus amèrement la peine et le regret qu'elle avait un moment ressentis de l'avoir faite.

Agnès, en effet, à l'instant où l'on parlait d'elle, n'était plus éloignée d'arriver. Il est facile d'imaginer quelle fut la situation de la pauvre femme, à une invitation aussi inattendue, et à cette nouvelle, nécessairement incomplète et confuse, d'un danger qui avait cessé, mais qui avait été effrayant, d'un événement obscur que le messager ne savait ni circonstancier ni expliquer, et dont il lui était impossible de trouver l'explication dans ce qui était arrivé précédemment. Après avoir porté les mains à son front, après s'être plusieurs fois écriée : Ah ! Seigneur ! ah ! Vierge sainte ! après avoir

adressé au messager diverses questions auxquelles il ne pouvait satisfaire, elle était montée à la hâte dans la carriole, et avait continué à donner des marques de surprise et à interroger sans succès tant qu'avait duré le voyage. Mais à un certain point de la route, elle avait rencontré Don Abondio, qui revenait à pas lents appuyé sur son bâton. La surprise fut égale des deux côtés ; Don Abondio s'arrêta, Agnès descendit de la carriole, puis ils se retirèrent à l'écart, dans un petit bois de châtaigniers qui se trouvait sur le bord du chemin. Don Abondio l'informa de ce qu'il avait pu apprendre et de ce qu'il avait dû voir. La chose n'était pas claire, mais au moins Agnès eut la certitude que Lucie était hors de danger, et elle respira.

Le pasteur aurait bien voulu ensuite amener la conversation sur un autre sujet, et donner à la bonne femme une instruction détaillée sur la manière dont elle devait se conduire envers l'archevêque, si, comme cela était probable, il demandait à la voir ainsi que sa fille, et lui recommander sur-

tout de ne pas parler du mariage.... Mais Agnès, s'apercevant qu'il ne parlait que dans son propre intérêt, l'avait quitté sans lui rien promettre et sans avoir rien décidé elle-même, parce qu'elle avait bien autre chose à penser, et elle s'était remise en route.

La carriole arrive enfin, et s'arrête devant la maison du tailleur. Lucie se lève avec vivacité, Agnès descend, se précipite dans la maison, et bientôt elles se trouvent dans les bras l'une de l'autre. La bonne dame, qui était seule présente à cette scène, les encourage, les tranquillise, se réjouit avec elles, et puis, toujours discrète, elle les laisse seules, en leur disant qu'elle allait leur préparer un lit; qu'elle pouvait le leur offrir sans se gêner, mais que, dans tous les cas, elle et son mari aimeraient mieux dormir sur le plancher que de souffrir qu'elles allassent chercher ailleurs une retraite pour cette nuit.

Après ces premiers embrassements, qui leur coûtèrent quelques larmes, Agnès voulut savoir les aventures de Lucie, et celle-ci

se mit douloureusement à les lui raconter. Mais, comme le lecteur en est instruit, c'était une histoire que personne ne connaissait à fond, et aux yeux de Lucie elle-même elle présentait quelques points obscurs et tout à fait inexplicables; de ce nombre était surtout la fatale rencontre de cette terrible voiture qui s'était trouvée sur la route précisément à l'instant où Lucie y passait, par un hasard extraordinaire : aussi la mère et la fille se perdaient-elles en conjectures, sans en deviner la véritable cause, sans en approcher le moins du monde. Quant au principal auteur de cette trame, ni l'une ni l'autre ne pouvait douter que ce fût Don Rodrigo.

« Ame noire! tison d'enfer! s'écriait Agnès: mais son heure viendra. Dieu le récompensera selon ses œuvres, et alors il éprouvera aussi.... »

« Non, maman, non! interrompit Lucie, ne lui souhaitez pas de mal, n'en souhaitez à personne! Si vous saviez ce que c'est que de souffrir! si vous l'aviez éprouvé! Non,

non ! prions plutôt pour lui Dieu et la sainte Vierge ; que Dieu lui touche le cœur comme il l'a fait pour cet autre seigneur qui était plus méchant que lui, et qui maintenant est devenu un saint. »

La répugnance que Lucie éprouvait à revenir sur des souvenirs aussi récents et aussi douloureux la fit plus d'une fois hésiter ; plus d'une fois, elle dit à sa mère qu'elle n'avait pas le courage de continuer, et, après beaucoup de larmes, elle ne reprit qu'avec peine l'usage de la parole. Mais un autre sentiment l'en priva de nouveau à un certain endroit de son récit, à celui où elle devait parler de son vœu. Elle craignit que sa mère ne l'accusât d'imprudence et de précipitation ; que, dans cette circonstance comme dans l'affaire du mariage, elle ne mît en avant quelques-uns de ces principes d'une conscience facile, et ne cherchât à les faire prévaloir, ou enfin que la pauvre femme ne dît la chose à quelqu'un en confidence, quand ce ne serait que pour s'éclairer et prendre conseil, et ne la rendît publique de

cette manière : cette seule pensée faisait éprouver à Lucie, qui ressentait en ce moment tant d'embarras à parler sur un pareil sujet, une honte insupportable, une inexplicable répugnance ; ce qui fut cause qu'elle garda le silence sur cette circonstance importante, se proposant de s'en ouvrir d'abord au père Cristofore. Mais que devint-elle lorsque, s'informant à sa mère de ce bon religieux, elle apprit qu'il n'était plus à son couvent, et qu'il avait été envoyé dans un pays très-éloigné et dont elle ignorait le nom.

« Et Renzo ! » dit Agnès.

« Il est en sûreté, n'est-il pas vrai ? » dit Lucie avec vivacité.

« La chose paraît certaine, car tout le monde le dit. On assure qu'il s'est retiré dans le pays de Bergame ; mais personne ne peut dire exactement dans quel endroit, et jusqu'à ce moment il n'a pas donné de ses nouvelles. Il faut qu'il n'en ait pas encore trouvé le moyen. »

« Ah ! s'il est en sûreté, que le Seigneur soit loué ! » dit Lucie ; et elle cherchait à

changer la conversation, lorsque l'entretien fut interrompu par un événement bien inattendu, l'arrivée du cardinal-archevêque.

Le prélat, revenu de l'église où nous l'avons laissé, ayant appris de l'Inconnu l'heureux retour de Lucie, s'était mis à table en faisant asseoir le seigneur à sa droite, au milieu d'un cercle de prêtres, qui ne pouvaient se lasser de regarder cet homme, dont l'expression était devenue douce sans faiblesse, humble avec dignité, et de le comparer avec l'image que depuis longtemps ils s'étaient faite de ce personnage fameux.

Quand on eut desservi, le cardinal et l'Inconnu s'étaient de nouveau retirés ensemble. Après un entretien, qui dura beaucoup plus que le premier, l'Inconnu était reparti pour son château sur cette même mule qui l'y avait conduit le matin; et le cardinal, ayant fait appeler le curé du village, lui avait dit qu'il désirait être conduit dans la maison où Lucie avait trouvé un asile.

« Oh! monseigneur! répondit le pasteur, laissez-moi arranger les choses; je vais faire

venir sur-le-champ cette jeune fille, sa mère, si elle est arrivée, les hôtes mêmes, si monseigneur le veut, et tous ceux enfin que votre seigneurie voudra bien me désigner. »

« Je désire aller moi-même les trouver, » avait répondu Frédéric.

« Il n'est pas nécessaire que votre seigneurie se dérange : je vais les envoyer chercher, et ce sera l'affaire d'un instant, » avait continué le curé maladroit, mais brave homme d'ailleurs, qui ne comprenait pas que, par une semblable visite, le cardinal voulait à la fois rendre hommage au malheur, à l'innocence, à l'hospitalité et à son propre ministère. Mais le supérieur ayant exprimé de nouveau le même désir, l'inférieur s'inclina et sortit.

Aussitôt que les villageois aperçurent ces deux personnages sur le chemin, ils accoururent de toutes parts et les entourèrent. Le curé ne cessait de leur dire : « Allons, en arrière, retirez-vous donc pour faire place à sa seigneurie. » Frédéric disait au curé : « Laissez-les approcher, » et il s'avançait,

tantôt levant la main pour bénir le peuple, tantôt la baissant pour caresser les petits enfants qui embarrassaient sa marche. Ils arrivèrent enfin devant la maison, et y entrèrent : les villageois rassemblés restèrent en dehors. Mais parmi eux se trouvait le tailleur, qui avait suivi avec les autres, les yeux fixes et la bouche ouverte, sans savoir où l'on irait. Quand il s'aperçut que l'archevêque entrait dans sa maison, il se fit faire place, on peut s'imaginer avec quel fracas, en criant sans cesse : « Laissez-moi passer, moi qui en ai le droit ; » et il entra.

Agnès et Lucie entendirent un murmure toujours croissant dans la rue ; pendant qu'elles cherchaient à deviner ce que ce pouvait être, elles virent la porte s'ouvrir, et paraître le cardinal, accompagné du pasteur.

« Est-ce là cette jeune fille ? » demanda l'évêque au curé ; et, sur un signe affirmatif, il s'approcha de Lucie, qui, ainsi que sa mère, était demeurée immobile et muette de surprise et de honte. Mais l'accent de cette

voix, l'aspect, le maintien, et surtout les paroles de Frédéric, les eurent bientôt rassurées. « Pauvre enfant, Dieu a permis que vous fussiez soumise à une douloureuse épreuve; mais il vous a bien prouvé qu'il avait toujours l'œil sur vous, qu'il ne vous avait pas oubliée. Il vous a sauvée, et il s'est servi de vous pour accomplir une œuvre importante, pour faire une grande miséricorde à un homme, et pour en soulager beaucoup d'autres en même temps. »

En ce moment, la maîtresse du logis entra dans la salle: attirée par le bruit qu'elle entendait dans la rue, elle s'était mise à la fenêtre, d'où elle avait pu voir quel était l'homme vénérable qui entrait dans sa maison, et elle était descendue précipitamment, après avoir un peu rajusté sa toilette. Le tailleur entra presque en même temps par une autre porte. En voyant la conversation engagée, ils se tinrent à l'écart, et dans l'attitude la plus respectueuse. Le cardinal, après les avoir salués avec beaucoup de politesse, continua à s'entretenir

avec les deux femmes, mêlant quelques questions aux paroles consolantes qu'il leur adressait, dans l'intention de découvrir, par leurs réponses, s'il ne pourrait pas trouver une occasion de faire du bien à celle des deux qui avait tant souffert.

« Il serait à souhaiter que tous les prêtres ressemblassent à votre seigneurie, qu'ils prissent un peu plus la défense des pauvres, et n'aidassent pas à les mettre dans l'embarras pour s'en tirer eux-mêmes, » dit Agnès, encouragée par l'air affable et familier de l'archevêque, et indignée à cette idée que Don Abondio, après avoir toujours sacrifié les autres, prétendît encore leur interdire un léger soulagement, la moindre plainte envers son supérieur, quand, par un hasard extraordinaire, l'occasion s'en présentait.

« Dites-moi tout ce que vous pensez, dit le cardinal à la bonne femme; parlez librement. »

« Je veux dire que si monsieur le curé avait fait son devoir, la chose ne serait pas arrivée de cette manière. »

Mais comme le cardinal faisait de nouvelles instances pour qu'elle s'expliquât plus clairement, elle commença à éprouver quelque embarras à raconter une histoire où elle avait joué un rôle qu'elle ne se souciait pas d'avouer, surtout à un homme de ce caractère. Elle trouva, cependant, le moyen de l'arranger en y faisant une légère coupure. Elle raconta le mariage concerté, le refus de Don Abondio, sans passer sous silence le prétexte *des supérieurs*, que celui-ci avait mis en avant (ah! Agnès!); puis elle passa à l'attentat de Don Rodrigo, et dit comment, après avoir été avertis à temps, ils étaient parvenus à s'échapper. « Mais, hélas! ajouta-t-elle en finissant, c'était fuir un malheur pour tomber dans un autre. Si, dans cette circonstance, monsieur le curé nous avait dit sincèrement la chose, et qu'il eût sur-le-champ marié mes pauvres enfants, nous nous serions après sauvés tous ensemble, secrètement, et dans un lieu si éloigné, que personne n'en aurait eu connaissance. Et pour n'avoir pas su profiter du temps, il

nous est arrivé tous les malheurs dont votre seigneurie est instruite à l'heure qu'il est. »

« Votre curé me rendra compte de sa conduite, » dit le cardinal.

« Oh non! monseigneur, reprit Agnès; mon intention n'a pas été de parler contre lui, ne le réprimandez pas, parce que le mal est fait, et que cela ne servirait à rien. C'est un homme de ce caractère; et si le cas se représentait, il agirait encore de même. »

Mais Lucie, peu satisfaite de cette manière de raconter l'histoire, ajouta : « Nous aussi, nous avons fait du mal; et il est évident que la volonté du Seigneur n'était pas que la chose réussît. »

« Quel mal avez-vous pu faire, vous, ma pauvre enfant? » demanda Frédéric.

Lucie, malgré les coups d'œil que lui faisait sa mère à la dérobée, lui raconta à son tour l'histoire de la tentative faite dans la maison de Don Abondio, et la termina en disant: « Nous avons mal fait, et Dieu nous en a punis. »

« Recevez de sa main les souffrances que

vous avez endurées, et rassurez-vous, dit Frédéric; car qui aura sujet de se réjouir et d'espérer, si ce n'est celui qui a souffert et qui vient s'accuser lui-même ? »

Il demanda alors où était le fiancé; et en apprenant d'Agnès (Lucie, devenue muette, tenait les yeux baissés) comment il avait été contraint de s'exiler, il en ressentit, il en témoigna de l'étonnement et du déplaisir, et il montra l'intention de connaître les motifs de sa fuite. Agnès balbutia le peu qu'elle savait de l'histoire de Renzo.

« J'ai entendu parler de cet homme, dit le cardinal. Mais comment un homme qui se trouve compromis dans des affaires de cette nature pouvait-il être sur le point d'épouser cette jeune fille ? »

« C'était un jeune homme honnête, » dit Lucie en rougissant, mais d'une voix assurée.

« C'était un jeune homme très-paisible, ajouta Agnès ; et votre seigneurie peut le demander à tous les villageois, et même à monsieur le curé. Qui sait quelles intrigues

on a imaginées, et quels moyens on a employés contre lui ? Il faut bien peu de chose pour perdre de réputation les pauvres gens. »

« Ce n'est que trop vrai, dit le cardinal ; je prendrai des informations sur son compte, n'en doutez pas. » Et s'étant fait dire le nom et le prénom du jeune homme, il en prit note. Il ajouta ensuite qu'il comptait se rendre sous peu de jours dans leur village, qu'alors Lucie pourrait y venir sans crainte, et qu'en attendant il s'occuperait de lui procurer un asile sûr, jusqu'à ce que tout fût arrangé pour le mieux.

Il se tourna alors vers les maîtres de la maison, qui s'avancèrent aussitôt ; il leur renouvela les remercîments qu'il leur avait déjà adressés par la bouche de leur curé, et il leur demanda s'ils voudraient bien garder quelques jours encore les hôtes que Dieu leur avait envoyés.

« Oh! oui, monseigneur, » répondit la femme, d'une voix et d'un air qui en disaient beaucoup plus que cette courte réponse, interrompue par la timidité. Mais le mari, en-

flammé par la présence de l'archevêque, et jaloux de se faire honneur dans une occasion si importante, cherchait péniblement quelque belle réponse. Il fronçait le sourcil, regardait de côté, se pinçait les lèvres, et, réunissant toutes les forces de son intelligence, il consultait, examinait, et trouvait bien un mélange d'idées confuses et d'expressions imparfaites; mais le temps pressait et le cardinal semblait déjà avoir interprété son silence. Le pauvre homme ouvrit la bouche, et dit : « Figurez-vous !.... » et il lui fut impossible de trouver autre chose en ce moment. De sorte qu'il en ressentit non-seulement la honte ce jour-là, mais ce souvenir importun, qui le poursuivit toujours depuis, détruisit le plaisir que lui causait l'insigne honneur qu'il avait reçu. Et combien de fois, en se reportant à cette époque, et se rappelant cette circonstance, il lui vint à l'esprit, comme pour le désoler, une foule d'expressions qui toutes auraient mieux valu que son ridicule *figurez-vous !* Mais la présence d'esprit après coup est malheureusement la moins rare.

Le cardinal partit en disant : « Que la bénédiction du Seigneur soit sur cette maison! »

Dans le cours de la soirée, il demanda au curé comment on pourrait, d'une manière convenable, indemniser le tailleur, qui ne devait pas être riche, d'une hospitalité coûteuse, principalement dans ces temps malheureux. Le pasteur répondit qu'à la vérité ni les bénéfices de sa profession, ni les revenus de quelques pièces de terre, que ce brave homme possédait, n'auraient pu cette année le mettre en état de faire des dépenses étrangères à ses besoins ; mais qu'ayant fait quelques économies les années précédentes, il se trouvait l'un des habitants les plus aisés de ce pays, qu'il pouvait se permettre quelques libéralités sans déranger ses petites affaires, et qu'il les faisait de bon cœur ; que, du reste, il ne manquerait pas de regarder comme une offense l'offre d'une récompense pécuniaire.

« Il doit sans doute avoir, dit le cardinal, quelques créances sur des gens qui se trouvent dans l'impossibilité de le payer. »

« Cela est inévitable, monseigneur ; ces pauvres gens paient avec l'excédant de la récolte ; et comme l'année précédente il n'y a pas eu d'excédant, tout le monde, dans celle-ci, se trouve manquer du nécessaire. »

« Eh bien, reprit Frédéric, je prends toutes ces dettes sur mon compte. Vous me ferez le plaisir de lui demander la note de ses mémoires et de les acquitter. »

« Ce sera une somme assez forte. »

« Tant mieux : et il vous restera un nombre encore trop considérable de malheureux tourmentés par la misère, qui n'ont pas de dettes parce qu'ils ne trouvent personne qui veuille leur faire crédit. »

« Oh ! sans doute ! On fait ce qu'on peut ; mais il est impossible de suffire à tout dans ces temps de misère. »

« Prenez soin qu'il habille ces indigents à mes frais, et payez-le bien. Véritablement, dans cette malheureuse année, tout l'argent que l'on ne dépense pas pour procurer du pain aux pauvres me paraît mal employé ; mais ceci est un cas particulier. »

Nous ne voulons pas finir l'histoire de cette journée sans raconter brièvement comment l'Inconnu la termina.

Cette fois le bruit de sa conversion l'avait précédé dans la vallée : il s'y était répandu, et avait excité partout un étonnement, une inquiétude, une irritation difficiles à dépeindre. En revenant, il fit signe aux premiers braves ou serviteurs qu'il rencontra, ce qui était la même chose, de le suivre, et il en usa de même à l'égard de tous ceux qui se trouvèrent sur son chemin. Réunis derrière lui, ils s'avançaient avec leur obéissance habituelle, mais aussi avec une inquiétude nouvelle; et bientôt avec cette suite, toujours croissante, il parvint à son château. Il fit signe alors à ceux qui se tenaient sur la porte de se réunir aux autres, entra dans la première cour, et là, sans quitter les arçons, il poussa un cri retentissant : c'était le signal accoutumé auquel se rassemblaient tous les braves qui pouvaient l'entendre. En un moment tous ceux qui étaient répandus dans le château s'empressèrent d'accou-

rir aux accents de cette voix formidable, et ils se joignirent au reste de la troupe, en fixant sur leur maître des regards attentifs.

« Allez m'attendre dans la grande salle, » leur dit-il, et, du haut de sa monture, il les regarda s'éloigner. Il en descendit ensuite, conduisit lui-même sa mule aux écuries, et se rendit dans la salle où il était attendu. A son apparition, un murmure sourd que l'on entendait de toutes parts cessa aussitôt. Les braves se retirèrent tous dans une des parties de la pièce, en laissant un vide spacieux autour de lui : ils pouvaient être au nombre de trente.

L'Inconnu leva la main comme pour maintenir le silence, que sa présence avait commandé ; il releva sa tête, qui dépassait toutes celles de ses satellites, et il leur dit : « Écoutez-moi tous, et que personne ne parle sans que je l'interroge. Mes enfants ! la route que nous avons suivie jusqu'à ce jour nous conduisait au fond des enfers. Ne croyez pas que je vous adresse un reproche, moi qui vous ai tous devancés dans cette voie criminelle,

moi qui suis le plus coupable de tous. Mais écoutez ce que j'ai à vous dire : Dieu, dans sa miséricorde, m'a appelé à changer de conduite, et je répondrai à sa bonté ; j'y ai même déjà répondu : puisse-t-il en faire autant en votre faveur! Apprenez donc, et tenez pour assuré, que j'ai pris la ferme résolution de ne plus rien entreprendre jusqu'à ma mort contre sa sainte loi. Je délie chacun de vous des engagements criminels qu'il avait contractés envers moi. Vous m'entendez : je vous ordonne même de n'exécuter à l'avenir aucun des ordres que vous aviez reçus de moi. Tenez également pour certain qu'aucun individu à mon service ne pourra désormais rien entreprendre de criminel sous ma protection. Ceux d'entre vous qui, à ces conditions, consentiront à rester avec moi, seront traités comme s'ils étaient mes enfants, et je me trouverais heureux, même à l'issue d'un jour pendant lequel j'aurais été privé de nourriture, de rassasier le dernier de vous avec le dernier pain qui resterait dans ma maison. Ceux, au contraire, qui n'acquies-

ceront pas à mes propositions, recevront ce qui leur revient de leurs salaires, et je leur accorderai, en outre, une gratification : ils pourront se retirer; mais j'exige qu'ils ne remettent plus le pied dans ce château, à moins que ce ne soit pour y mener une vie honorable, car, à ce titre, je les recevrai toujours à bras ouverts. Profitez de la nuit pour réfléchir à mes desseins : demain matin je demanderai à chacun de vous la résolution qu'il aura prise, et alors je vous donnerai de nouveaux ordres. Maintenant, retirez-vous aux postes qui vous sont désignés. Puisse ce Dieu qui a usé envers moi de tant de miséricorde, vous inspirer de sages pensées ! »

Alors il cessa de parler, et tous les braves gardèrent le silence, bien qu'ils fussent agités de pensées diverses et tumultueuses, dont ils ne laissèrent rien paraître. Ils étaient habitués à écouter la voix de leur seigneur comme la manifestation d'une volonté à laquelle il fallait obéir; et cette voix, en leur annonçant un changement de volonté,

ne leur semblait pas avoir perdu de son autorité. Il ne vint à l'esprit d'aucun d'eux que, parce qu'il s'était converti, on pouvait se conduire envers lui avec plus d'audace, ou lui répondre comme à un homme ordinaire. Ils voyaient bien un saint dans leur maître; mais c'était un de ces saints que l'on représente la tête haute et le glaive à la main. Outre la crainte qu'il leur inspirait, ils avaient encore pour lui (principalement ceux qui étaient nés sous sa domination, et c'était le plus grand nombre) cette affection que des vassaux portent à leur seigneur, et ils éprouvaient de plus cet attachement que commande l'admiration; en sa présence même, ils étaient dominés par ce respect dont les esprits les plus rebelles et les plus audacieux ne peuvent se défendre devant une supériorité qu'ils ont reconnue depuis longtemps. Et d'ailleurs, les choses qu'ils venaient d'entendre de cette bouche, bien qu'elles fussent odieuses à leurs oreilles, n'étaient ni mensongères, ni tout à fait étrangères à leur esprit: si en

mille occasions ils en avaient fait un sujet de raillerie, c'était moins parce qu'ils en avaient ignoré la justesse que pour prévenir, par des plaisanteries, la crainte qui en serait résultée pour eux, s'ils étaient venus à y penser sérieusement; et maintenant, en voyant les effets de cette crainte sur une âme aussi forte que celle de leur maître, il n'y en eut aucun qui n'en ressentît une impression plus ou moins vive, du moins pour quelque temps. A tout cela, venait se joindre cette considération que ceux d'entre eux qui avaient les premiers appris cette grande nouvelle hors de la vallée avaient vu et partagé jusqu'à un certain point la joie extraordinaire de la population, la faveur qu'elle procurait à l'Inconnu, et ils avaient pu se convaincre qu'à la haine et à la terreur qu'il excitait avait succédé tout à coup une profonde vénération. De sorte que, dans l'homme qu'ils n'avaient jamais regardé qu'en tremblant, lors même qu'ils formaient une partie de sa force, ils voyaient maintenant la merveille, l'idole de la mul-

titude. Ils le voyaient toujours placé au-dessus des autres hommes, d'une manière différente, mais non moins imposante ; toujours hors de la foule, toujours supérieur. Aussi demeuraient-ils étonnés, incertains l'un de l'autre et d'eux-mêmes. L'un se tourmentait, cherchait dans sa mémoire où il pourrait trouver un asile et de l'emploi ; l'autre s'interrogeait pour savoir s'il ne pourrait pas devenir un homme de bien : celui-ci, ému par les paroles de son maître, se sentait une certaine inclination à changer de conduite ; celui-là, sans rien résoudre, se proposait de tout promettre, de partager un pain offert de si bon cœur et alors si rare, et de gagner du temps : mais personne ne souffla. Quand l'Inconnu, à la fin de son discours, leva de nouveau cette main impérieuse pour leur donner l'ordre de s'éloigner, dociles comme des agneaux, ils se dirigèrent tous ensemble et silencieux vers la porte. Il sortit derrière eux, et, s'étant placé au milieu de la cour, il observa à la faible lueur du crépuscule comment ils se divisaient,

et chacun se rendit à son poste. Étant ensuite rentré pour prendre une lanterne, il parcourut de nouveau les cours, les corridors, les salles, visita toutes les avenues; et quand il vit que tout était tranquille, il alla enfin se coucher dans l'intention de dormir; oui, de dormir, car il avait sommeil.

Jamais cet homme, qui aimait passionnément les affaires pressantes et difficultueuses, ne s'en était vu un si grand nombre sur les bras, dans aucune circonstance de sa vie, et pourtant il avait sommeil. Les remords qui l'en avaient privé la nuit précédente, bien loin de s'être apaisés, faisaient, au contraire, entendre des cris plus élevés, plus sévères, plus absolus; et pourtant il avait sommeil. L'ordre, l'espèce de gouvernement qu'il avait établi dans l'enceinte de ce château depuis tant d'années, avec tant de soins, avec un mélange si extraordinaire d'audace et de persévérance, il venait de le détruire lui-même par quelques paroles; le dévouement sans bornes de ses braves, leur dis-

position à tout entreprendre, cette foi criminelle sur laquelle il était habitué à se reposer depuis si longtemps, il venait de les briser lui-même ; à la place des forces qui l'avaient mis à même d'exécuter une foule d'entreprises périlleuses, il venait d'appeler l'incertitude et la confusion dans son intérieur : et pourtant il avait sommeil.

Il se rendit donc dans sa chambre, s'approcha de ce lit où, la nuit précédente, il avait ressenti tant de tourments, et il se mit à genoux avec l'intention de prier. Il retrouva, en effet, dans un des replis les plus profonds de sa mémoire, les prières qu'on lui avait enseignées dans son enfance ; il commença à les réciter ; et ces paroles, restées si longtemps ensevelies, se pressaient sur ses lèvres. Il trouva, dans ce mouvement de piété, un mélange de sentiments indéfinissables ; une certaine douceur dans ce retour matériel aux habitudes de l'innocence ; une augmentation de douleur à l'idée de l'abîme qu'il avait traversé entre ces deux époques ; une ardeur de parvenir, par des

œuvres expiatoires, à posséder une conscience nouvelle, à se trouver dans un état plus voisin de cette innocence qu'il ne pouvait plus espérer de recouvrer entièrement; une reconnaissance, une foi dans cette miséricorde qui pouvait l'y conduire, et lui avait déjà donné des preuves si évidentes de sa volonté. Il se releva alors, et, s'étant couché, il s'endormit aussitôt.

C'est ainsi que se termina cette journée si célèbre encore à l'époque où écrivait notre anonyme, et dont on ne connaîtrait point aujourd'hui les particularités, s'il n'eût point existé; car Ripamonti et Rivola, que nous avons déjà cités, nous apprennent seulement que ce tyran fameux, après une entrevue avec Frédéric, changea de conduite, d'une manière admirable et pour toujours. Et combien trouvera-t-on d'hommes qui aient lu les ouvrages de ces deux écrivains? Moins peut-être qu'on n'en trouvera qui liront le nôtre; et qui sait si, dans la vallée même, en supposant à quelqu'un l'envie de la chercher et l'adresse de la découvrir, il

sera resté quelques traces, quelque tradition confuse de cet événement? Il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là!

FIN DU TOME TROISIÈME.


Google




BIBLIOTECA